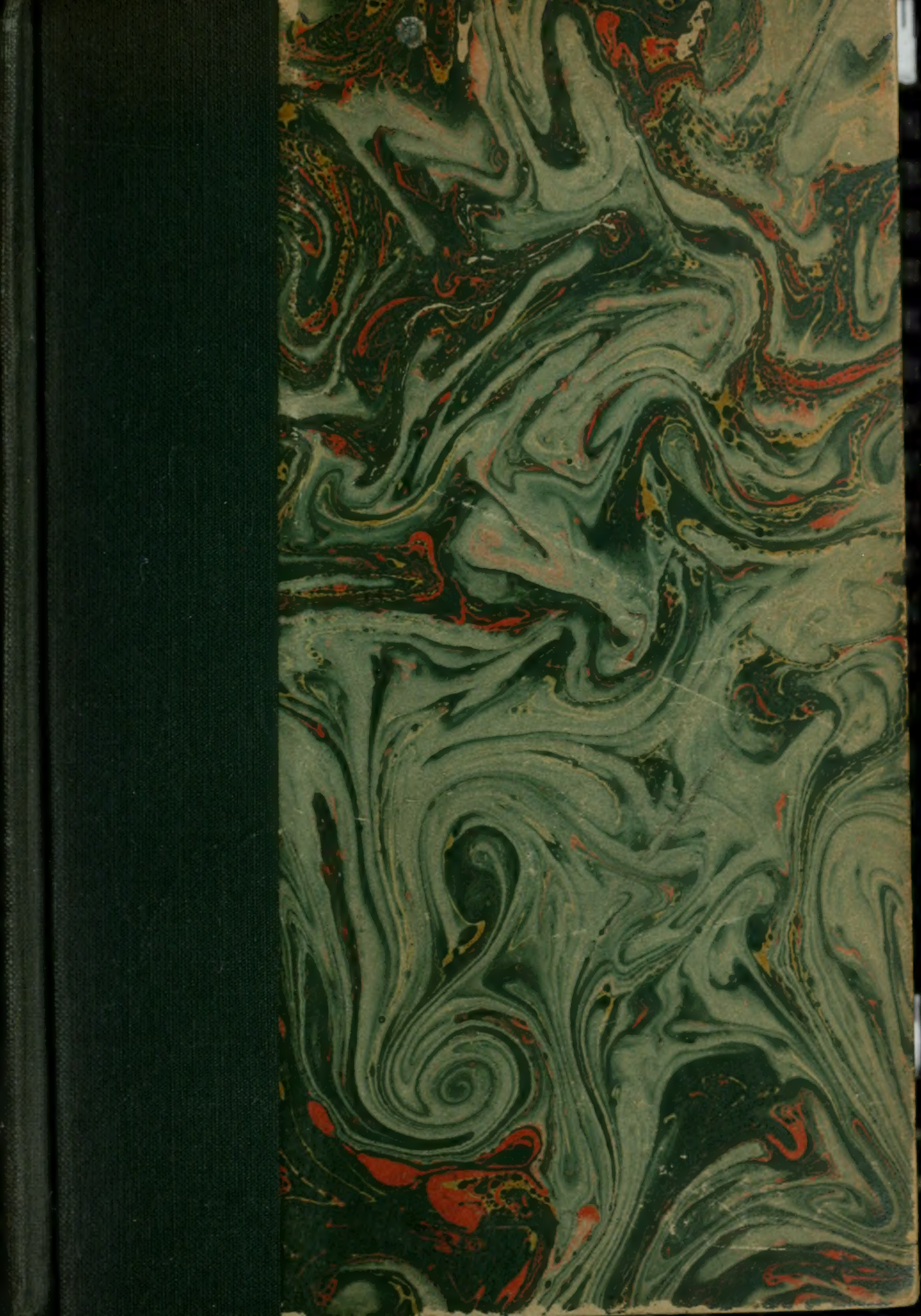


LES

CATACOMBES DE ROME



ORANTE.

Catacombe de Saint-Calliste, 2e moitié du IIIe siècle.

(J. Wilpert, *Malereien,* pl. 88).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

LES CATACOMBES DE ROME

PAR

MAURICE BESNIER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAEN

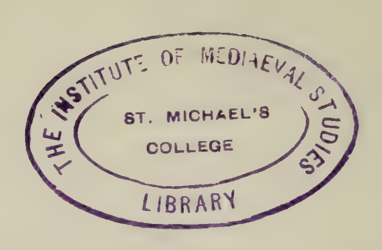
AVEC VINGT PLANCHES HORS TEXTE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

—

1909


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

AVANT-PROPOS

J'ai voulu simplement, dans ce livre, exposer les résultats généraux des travaux archéologiques et critiques dont les catacombes de Rome ont été l'objet depuis un demi-siècle. Il m'a semblé qu'il ne serait pas inutile de tracer, une fois de plus, cette esquisse rapide. De nouvelles découvertes et d'érudites publications ont notablement modifié, ces dernières années, l'aspect et les données des problèmes que soulève l'étude des anciens cimetières chrétiens de la Campagne romaine ; il est bon que de temps à autre le public lettré soit mis au courant de l'état de ces questions et renseigné sur l'enrichissement progressif de nos connaissances.

Désireux avant tout d'être clair et de ne pas lasser l'attention du lecteur, je me suis abstenu de prodiguer les notes au bas des pages, comme il eût été facile assurément de le faire ; seules quelques références indispensables ont trouvé grâce. Deux appendices donnent le premier la biblio-

graphie essentielle, à l'aide de laquelle on n'aura pas de peine à se documenter sur les détails, — le second une liste, par ordre topographique, de tous les cimetières, qui permettra de s'orienter, au besoin, sur le terrain même et qui guidera utilement, dans le choix de leurs excursions, les étrangers de passage à Rome.

Mgr Wilpert et M. Orazio Marucchi ont bien voulu m'autoriser à puiser dans leurs ouvrages, en même temps que dans ceux de Jean-Baptiste de Rossi, les éléments d'une illustration sommaire, réduite forcément à un petit nombre d'images caractéristiques ; je tiens à leur exprimer ici ma très vive reconnaissance.

Je souhaite que ce volume, tel qu'il est, puisse rendre quelques services aux personnes qu'intéresse l'histoire des origines du christianisme, et tout particulièrement aux visiteurs de la Rome souterraine.



CHAPITRE PREMIER

L'EXPLORATION DES CATACOMBES DANS LES TEMPS MODERNES

Les catacombes sont des cimetières souterrains creusés par les premiers chrétiens aux environs des villes antiques. Il n'en existe pas seulement à Rome, mais dans la plupart des pays que baigne la mer Méditerranée, notamment en Italie à Naples et en Sicile à Syracuse, dans l'île de Malte, en Egypte à Alexandrie, en Tunisie à Sousse (Hadrumète). Celles de Rome sont les plus vastes et les plus célèbres de toutes : leur étendue et leur réputation tiennent à l'importance même de la communauté chrétienne qui habitait la capitale de l'Empire et de l'Eglise.

Le nom de catacombes, *locus ad Catacumbas*, ne désignait à l'origine qu'un petit cimetière souterrain de Rome, sur la voie Appienne, — la seule des vieilles nécropoles chrétiennes qui n'ait jamais cessé d'être fréquentée au moyen-âge. L'étymologie du mot *catacumbae* est incertaine. En général, on admet, avec le Père Marchi et J.-B. de Rossi, qu'il dérive

de deux mots de basse latinité, *cata*, tiré du grec κατὰ, « auprès », et *cumbae*, tiré soit du grec κύμβη, « creux de navire », ou κύμβος, « excavation », soit du latin *cubare*, « être couché » ; les catacombes seraient donc, tout simplement, un endroit où les tombes sont creusées les unes à côté des autres, où les morts sont couchés les uns à côté des autres. Un érudit allemand, disciple de J.-B. de Rossi, Mgr de Waal, a proposé récemment une explication différente : il voit dans les mots *locus ad Catacumbas* une désignation topographique, inspirée par quelque particularité de l'aspect du sol; on rencontre en d'autres points de la Campagne romaine des vocables analogues, *ad Aquas Salvias*, *ad Nymphas*, *ad Duas lauros*, etc. ; le lieu dit *ad Catacumbas*, du grec κατὰ κύμβας, « auprès de la dépression », était situé dans un pli de terrain que traverse la voie Appienne ; c'est de là que lui viendrait son nom.

La science des catacombes romaines est toute moderne. On n'a commencé qu'au XVI[e] siècle à étudier la Rome souterraine ; on n'a entrepris que de nos jours d'en faire le déblaiement systématique et la description minutieuse. Nous devons nous demander, avant d'aller plus loin, dans quelles conditions ont été effectuées d'abord les premières reconnaissances et ensuite la prise de possession définitive de ce vaste domaine.

I

DE LA RENAISSANCE AU MILIEU DU XIXe SIÈCLE[1]

Les catacombes romaines, abandonnées depuis le IXe siècle, ont reçu dès le XVe quelques visites isolées de pèlerins et d'érudits. De Rossi a pris soin de relever sur les parois des galeries funéraires les inscriptions gravées à la pointe (*graffiti* ou proscynèmes) par les chrétiens des premiers temps et du moyen âge que la dévotion ou la curiosité y attirait. A sa grande surprise, il déchiffra en plusieurs endroits des noms modernes avec des indications de dates précises. En 1432 un certain Johannes Lonck, de 1433 à 1480 quelques moines de l'ordre des Frères Mineurs, en 1467 des Écossais, en 1469 un abbé de Saint-Sébastien sont venus à la catacombe de Calliste. Des humanistes descendirent dans ce même cimetière et dans celui des Saints-Pierre-et-Marcellin en l'année 1475; à leur tête était le Florentin Pomponio Leto, fondateur de l'Académie romaine. Les ennemis de Leto l'accusaient de faire profession de paganisme et de conspirer contre le pape; sous le règne de Paul II, les Académiciens furent poursuivis en justice et ne durent qu'à l'intervention d'amis puissants d'échapper à une condamnation rigoureuse. Si l'on avait connu les *graffiti* des catacombes, ils auraient eu plus de peine encore à se disculper. Dans l'une de ces inscriptions Pom-

1. J.-B. DE ROSSI a exposé lui-même magistralement l'œuvre de ses devanciers, dans sa *Roma sotterranea*, I, p. 2-82.

ponio Leto s'intitule expressément Souverain Pontife, *regnante Pom ponio pont ifice) max imo* ; dans une autre, l'un de ses confrères, Pantagathus, se dit prêtre de l'Académie romaine, *sacerdos Achademiae romanae*[1]. Ce n'étaient là, sans doute, que des fantaisies d'érudits, innocentes restaurations des titres d'autrefois, et les Académiciens ne songeaient ni à remplacer Paul II par Pomponio Leto, ni à substituer la religion païenne au christianisme. Mais il y avait péril à jouer ainsi, et les magistrats de l'Etat pontifical n'auraient pas manqué, le cas échéant, de faire payer cher cette imprudence. On s'explique par cela même que les humanistes aient passé sous silence leurs promenades dans les catacombes. Très bien informés des choses de l'antiquité profane, toujours soucieux de décrire les monuments figurés et de copier les inscriptions, ils ne parlent nulle part dans leurs livres des anciens cimetières chrétiens ni des peintures ou des textes épigraphiques qu'ils renfermaient. Le procès de lèse-majesté et de lèse-christianisme intenté à Pomponio Leto a retardé de cent ans les débuts de l'archéologie chrétienne.

En 1568 parut un livre écrit en latin par l'un des érudits les plus réputés de la Renaissance italienne, Onofrio Panvinio; il était intitulé : *De la façon d'ensevelir les morts chez les premiers chrétiens et*

1. Voir sur cette question, outre la *Roma sotterranea* : G. Lumbroso, dans l'*Archiv. della Soc. rom. di Storia patria*, 1889, p. 215-239 ; J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1890, p. 81-94 ; C. Stornaiolo, dans le *Nuovo Bullett.*, 1906, p. 67-76.

de leurs cimetieres[1]. Panvinio a lu et recueilli tout ce qui avait été écrit avant lui sur les cimetieres chrétiens de Rome ; il fixe même à quarante-trois le nombre total des catacombes romaines. Évidemment rien ne lui manque, si ce n'est toutefois la connaissance personnelle des choses dont il parle. Il témoigne de l'oubli profond où étaient tombés les monuments du christianisme primitif. De son propre aveu, sur quarante-trois catacombes, il n'y en avait que quatre dont on connût encore la place, et il ne parait même pas s'être donné la peine de les visiter. Quelques années plus tard, heureusement, cette fâcheuse négligence devait être réparée. La Renaissance italienne allait voir, en même temps que la résurrection de l'humanisme, des lettres anciennes et des arts, celle aussi des antiquités sacrées.

On sait en quelle année, en quel jour fut faite la découverte des catacombes romaines. Comme il arrive souvent, c'est au hasard qu'on la doit. Le 31 mai 1578 des ouvriers qui travaillaient dans une vigne de la voie Salaria, à deux milles de Rome, pour en extraire du sable, mirent à jour l'entrée d'anciennes galeries funéraires ; descendus dans le sous-sol ils y aperçurent des sarcophages, des inscriptions chrétiennes, des peintures murales fort bien conservées[2]. Cette trouvaille inattendue fut portée à la connaissance des savants de Rome, qui s'en

1. O. Panvinius, *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et de eorum coemeteriis*, Cologne, 1568.

2. Voir dans la *Rom. Quartalschr.*, 1888, p. 209-217, le texte et le commentaire d'une lettre écrite par un jésuite de Rome au lendemain de la découverte.

émurent. L'historien Baronius, plus curieux que ne l'avait été jadis Panvinio, vint plusieurs fois à la catacombe ; il la décrit dans ses *Annales ecclesiastici.* Quatre érudits, l'Espagnol Alonzo Chacon (Ciacconius), l'Italien Pompeo Ugonio, les Flamands Philippe de Winghe et Jean L'Heureux (Johannes Macarius), étudièrent en détail les monuments chrétiens de la voie Salaria, mais leurs travaux consciencieux n'eurent aucun retentissement : les manuscrits dans lesquels ils avaient consigné leurs remarques et les dessins qu'ils avaient faits d'après les ruines restèrent inédits et furent dispersés, après leur mort, entre diverses bibliothèques; l'ouvrage principal de Jean L'Heureux, *Hagioglypta sive picturae et sculpturae sacrae antiquiores*, ne fut publié qu'en 1856, à Paris, par Garrucci. Le cimetière fouillé en 1578 était, semble-t-il, celui de Thrason ou celui des *Giordani;* les peintures qui le décoraient ont disparu ; elles représentaient, d'après les contemporains, le Bon Pasteur, Noé dans l'arche, le Sacrifice d'Abraham, la Résurrection de Lazare, etc. Elles étaient fort remarquables et offraient un très grand intérêt artistique; elles frappèrent vivement tous ceux qui les virent et leur suggérèrent d'utiles réflexions. La découverte du 31 mai 1578 marque une date mémorable; ce jour-là, selon le mot de J.-B. de Rossi, « naquirent la science et le nom de Rome souterraine. »

Le 10 décembre 1593, Antonio Bosio pénétra pour la première fois dans les catacombes; il faillit même s'y égarer et il eut beaucoup de peine à retrouver sa route à travers l'enchevêtrement des galeries. Il avait alors dix-huit ans à peine. Né à Malte en 1576, avo-

cat à Rome, il mourut en 1629 [1]. Les trente-six dernières années de sa vie furent consacrées aux cimetières souterrains. Ses efforts persévérants eurent un double objet. D'une part, il explora les catacombes; il s'attaqua d'abord à celles de la voie Tiburtine, puis à celles de la voie Appienne, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût passé en revue toutes les grandes routes qui partaient de Rome ; grâce à ses patientes recherches, il put reconnaître jusqu'à trente nécropoles chrétiennes. D'autre part, et simultanément, il s'efforçait de rassembler tous les textes littéraires susceptibles d'éclairer et d'expliquer les monuments du christianisme primitif; il avait annoté les œuvres des Pères de l'Église, les vies des saints, les décrets des conciles, les lettres des papes, de nombreux recueils liturgiques et traités dogmatiques ; il dut consacrer à cette partie de sa tâche un labeur prodigieux. De Rossi, qui a parcouru à la Bibliothèque Vallicellienne de Rome une partie de ses manuscrits, quatre in-folios de mille pages, s'émerveille de la puissance de travail et de la variété de connaissances qu'ils attestent. Dans un ample ouvrage, divisé en trois parties, Bosio voulait exposer les résultats de son enquête ; la première partie aurait été la description des mœurs et cérémonies des anciens chrétiens; la seconde, la description des catacombes; la troisième, la description et le commentaire des monuments figurés. La mort n'a pas permis à Bosio de rédiger la première ni la troisième partie, et la seconde elle-même, sous le titre désormais classique

1. Cf. Ant. Valeri, *Cenni biografici di Antonio Bosio*, Rome. 1900.

de *Roma sotterranea*, n'a paru qu'en 1634 [1], à Rome, aux frais de l'Ordre de Malte, qu'il avait institué son légataire universel, et par les soins de l'oratorien Severano.

Le livre de Bosio eut un succès mérité. Il apportait au public la révélation d'un monde nouveau et d'œuvres captivantes. Il arrivait aussi à son heure : au XVII[e] siècle les choses religieuses passionnaient l'opinion ; la Réforme protestante et la Contre-réforme catholique avaient répandu le goût des antiquités chrétiennes et de l'histoire ecclésiastique. Catholiques et protestants lurent avidement la *Roma sotteranea*, afin d'en tirer des arguments pour ou contre l'Église romaine ; cet ouvrage de pure science profitait des polémiques contemporaines et leur fournissait, à son tour, des arguments. La chaleur de l'accueil qu'il obtint nous est prouvée par le grand nombre de ses rééditions et traductions ; la plus célèbre de celles-ci, en latin, est due à Paolo Aringhi, *Roma subterranea novissima* (Rome, 1651).

La *Roma sotterranea* était digne de sa fortune. Bosio a parfaitement dégagé les vrais principes de l'archéologie chrétienne : d'abord, l'observation du sol et des monuments, l'étude topographique des catacombes ; ensuite, le dépouillement des textes littéraires, pour en tirer l'interprétation des ruines et des monuments figurés. Qu'il y ait malgré tout, dans son œuvre, des lacunes et des imperfections, il ne faut pas s'en étonner. Bosio n'a pas connu toutes les catacombes importantes ; l'une des principales, celle de Calliste, lui a échappé ; il n'a

1. Le titre porte la date de 1632.

retrouvé qu'une seule tombe de martyrs authentiques, celle des saints Abdon et Sennen. Il n'a pas utilisé toutes les sources écrites qui auraient pu guider ses investigations et négligé, entre autres, les itinéraires des pèlerins du moyen âge, dont de Rossi devait si heureusement faire usage. Nulle part il n'ose recourir à l'hypothèse, toujours légitime et souvent féconde; par suite, il ne peut tirer des matériaux amassés un parti suffisant. Enfin, et surtout, les deux cents planches de son livre sont trop fréquemment infidèles et sacrifient l'exactitude du détail à l'agrément de l'aspect général[1]. Mais ce ne sont là, en somme, que des taches légères, dont la responsabilité incombe moins à l'auteur lui-même qu'à son temps et qui tiennent aux difficultés d'un sujet qu'il était le premier à traiter. C'était déjà beaucoup d'avoir pu si bien faire. Il aurait suffi de continuer à suivre la voie si brillamment inaugurée; peu à peu la science des catacombes se serait complétée et approfondie.

Malheureusement, la Rome souterraine, à peine découverte, fut de nouveau négligée par les érudits. Pendant plus de cent cinquante ans, elle subit de graves dommages. Tout d'abord la réputation même des fouilles et du livre de Bosio lui fit tort. On voulut déblayer en toute hâte les galeries funéraires pour en retirer les reliques des premiers chrétiens; l'autorité ecclésiastique accorda trop facilement toutes permissions à des fouilleurs im-

1. J. Wilpert, *Die Katakombengemälde und ihre alten Copien*, Fribourg-en-Brisgau, 1891, et dans la *Röm. Quartalschr.*, 1891, p. 284-289.

provisés et intéressés, qui creusèrent le sol sans méthode, sans prudence, sans se préoccuper de sauver de la ruine les peintures et les objets divers qu'ils rencontraient. Ce fut une époque de destruction barbare et irrémédiable.

En même temps, les catacombes couraient un autre danger : entraînés par l'ardeur de leurs polémiques religieuses, quelques écrivains protestants essayèrent de jeter sur elles le discrédit. L'anglais Gilbert Burnet et le réfugié français Misson, dans les récits des voyages qu'ils firent en Italie, le premier en 1685-1686, le second en 1688, les Allemands Peter Zorn et Fehmel, dans leurs dissertations critiques[1], prétendirent qu'elles n'avaient pas été construites par les chrétiens, mais par les païens; les ossements qu'on y trouve seraient les restes des Romains païens, et non pas des reliques de martyrs ; quant aux peintures évidemment chrétiennes qui les décorent, il faudrait voir en elles l'œuvre tardive des moines du moyen âge. Mabillon vint apporter à ces détracteurs systématiques un appui inattendu. Imbu des meilleurs principes de la recherche historique, il jugeait avec beaucoup de sévérité l'insouciance de l'administration pontificale, qui laissait proposer inconsidérément à la vénération des fidèles tous les débris recueillis dans les fouilles des cimetières souterrains. Pour combattre ces pratiques, il écrivit en 1698 une lettre très vive *Sur le culte des saints inconnus*[2], où il demandait que l'on procédât

1. Publiées en latin, à Leipzig, en 1703 et 1713.

2. Elle fut publiée à Paris, en latin et sous un nom supposé : *Eusebii Romani ad Theophilum Gallum epistola de cultu sanctorum ignotorum.*

désormais avec plus de rigueur et de réserve. Ses justes critiques furent interprétées, bien à tort, comme une condamnation générale des catacombes romaines.

Les directeurs des fouilles institués enfin officiellement par les papes, l'épigraphiste Raffaele Fabretti, puis Boldetti, durent songer avant tout à défendre l'authenticité des cimetières chrétiens ; ils firent peu de découvertes nouvelles. On doit cependant à Fabretti, dans le chapitre de son *Inscriptionum antiquarum explicatio* (Rome, 1699) réservé aux inscriptions chrétiennes, la première mention de deux catacombes ignorées de Bosio. Boldetti a donné, sous le titre d'*Osservazioni sopra i cimiteri de' santi martiri ed antichi cristiani di Roma* (Rome, 1720), le compte-rendu, d'ailleurs confus et peu précis, de son administration. L'un de ses collaborateurs, Marangoni, qui reconnut la tombe historique des saints Felix et Adauctus, travailla dix-sept ans à rédiger un inventaire des peintures, sculptures et petits objets de la Rome souterraine ; il venait de l'achever, quand un incendie le détruisit ; quelques fragments de ses notes, sauvés du désastre, parurent en appendice à son édition des Actes de saint Victorin, évêque d'Amiternum (Rome, 1740). L'ouvrage de Bottari, *Sculture e pitture sagre estratte dai cimiteri di Roma* (Rome, 1737-1754), n'est qu'une réimpression des planches de la *Roma sotterranea* de Bosio, avec un commentaire purement livresque, où les monuments figurés sont étudiés abstraitement, en dehors de toute considération des lieux mêmes d'où ils proviennent.

A la fin du XVIIIe siècle, un Français, Seroux

d'Agincourt, qui voulait écrire une *Histoire de l'art par les monuments* — elle ne parut qu'en 1823, — fit un long séjour à Rome et s'intéressa aux peintures des catacombes, dont il sentait tout le prix. Il crut bien faire en demandant la permission, qu'on lui accorda, de détacher quelques fresques des murailles qu'elles ornaient et de les enlever des cimetières pour mieux les examiner. Le fâcheux exemple qu'il avait donné trouva des imitateurs; leurs tentatives souvent maladroites entraînèrent la destruction et la disparition de la plupart des peintures qu'ils prétendaient tirer de l'oubli.

Ainsi, depuis la mort de Bosio, les catacombes eurent à souffrir de tous les côtés à la fois; les indiscrétions des chercheurs de reliques, les attaques des controversistes, l'incurie des fonctionnaires pontificaux, le zèle intempestif des amateurs d'œuvres d'art leur firent également tort et les exposèrent à de rudes épreuves [1].

Au XIXe siècle, la décadence s'arrête et Bosio trouve des héritiers dignes de lui. De 1830 à 1838 le Français Raoul-Rochette, de l'Académie des Inscriptions, consacra à la Rome souterraine et aux antiquités qu'elle renferme plusieurs mémoires érudits et originaux. En 1837, le chanoine allemand Settele, auteur d'une étude sur l'importance des catacombes, publiée treize ans auparavant dans les *Dissertations* de l'Académie romaine d'archéologie, fut nommé par le pape Grégoire XVI

1. Artaud a fait paraître à Paris, en 1810, un *Voyage dans les catacombes de Rome, par un membre de l'Académie de Cortone*, qui montre combien à cette époque la Rome souterraine était mal connue et mal comprise.

conservateur des cimetières sacrés. Le Père Marchi, appelé en 1861 à lui succéder, se fit le champion enthousiaste de ces précieux monuments. Il en reprit l'exploration suivant la bonne méthode, délaissée depuis deux siècles; on lui doit des fouilles heureuses au cimetière Majeur, qu'il appelait abusivement cimetière de Sainte-Agnès, l'identification de la tombe de saint Hyacinthe et la solution de la question des arénaires : il démontra définitivement que les nécropoles souterraines étaient non pas, comme on l'avait soutenu, d'anciennes carrières de sable utilisées ensuite pour la sépulture, mais bien des galeries creusées expressément par les chrétiens, afin d'y enterrer leurs morts. Le Père Marchi rendit aux catacombes le service d'en proclamer hautement la valeur, d'en faciliter sans cesse l'accès, d'y guider lui-même tous ceux qui manifestaient le désir de les parcourir. Il avait projeté d'écrire un traité sur les plus anciens monuments de l'art chrétien à Rome; il voulait y réunir, classer et commenter toutes les œuvres subsistantes. Une seule partie de ce recueil a vu le jour; elle concerne l'architecture [1]; c'est une analyse des divers types de construction que l'on rencontre dans les catacombes et des divers aspects qu'elles présentent; Marchi en revient aux conceptions de Bosio. Le reste de son ouvrage ne devait jamais paraître. Il recula devant l'immensité de la tâche qu'il avait assumée; il sentit qu'il n'aurait ni le temps ni les moyens d'achever cette immense

1. Gius. Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive nella metropoli del cristianesimo, disegnati ed illustrati. I. Architettura della Roma sotterranea*, Rome, 1844.

entreprise. Les événements politiques qui troublèrent Rome en 1848 et en 1849 achevèrent de le détourner de son dessein; il se résigna au silence, laissant à d'autres l'honneur d'écrire la nouvelle *Roma sotterranea.*

La grande publication de L. Perret, *Les catacombes de Rome*, se rattache aux travaux du Père Marchi et au mouvement de curiosité qu'ils avaient provoqué dans tout le monde savant. Elle comprend six volumes in-folio, publiés à Paris de 1851 à 1855, par ordre et aux frais du gouvernement français, sous le contrôle d'une commission d'artistes, de critiques d'art et d'archéologues, Ampère, Ingres, Mérimée, Vitet. Les planches des trois premiers tomes se rapportent à l'architecture et aux peintures murales, celles du quatrième aux lampes et aux verres, celles du cinquième aux inscriptions; le sixième tome contient le commentaire de toutes ces illustrations, dont beaucoup sont en couleur. Perret avait préparé son ouvrage à Rome, où il passa cinq années, surveillant le levé des plans des galeries et la confection des calques et des copies de toutes les peintures et inscriptions alors accessibles; il eut pour principal auxiliaire le dessinateur Savinien Petit. Il faut rendre hommage au zèle et à la patience de Perret, mais sa tentative était prématurée. Les fouilles décisives n'avaient pas encore commencé au moment de son séjour à Rome et il dut se contenter, pour ses planches, de procédés de reproduction tout à fait insuffisants. On ne pouvait pas dire, au milieu du XIX[e] siècle, que l'on connût vraiment les catacombes et leur art.

II

JEAN-BAPTISTE DE ROSSI[1]

Avec de Rossi nous arrivons au terme de cette longue histoire mêlée de tant d'alternatives ; la science contemporaine s'empare de la Rome souterraine tout entière. Ce qui distingue de Rossi de ceux qui l'ont précédé et de Bosio même, ce qui fait sa supériorité incontestée, c'est la précision de sa méthode, triomphe de la critique scientifique en une matière où il serait si facile de s'égarer. Il est de ceux qui eurent l'intention de toutes les grandes choses qu'ils ont accomplies. La découverte de dix cimetières nouveaux et de douze cryptes de martyrs, des fouilles persévérantes dans les autres cimetières déjà signalés, la publication de trois volumes in-folio de sa *Rome souterraine*, en italien, et de deux volumes in-folio de ses *Inscriptions chrétiennes de la ville de Rome*, en latin, celle aussi de deux albums in-folio sur *Les mosaïques chrétiennes des églises de Rome* et sur *Les plans de Rome antérieurs au* XVIe *siècle*, en italien, l'organisation du musée chrétien du Latran, la rédaction à lui seul, pendant trente et un ans (1863-1894), du *Bullettino di archeologia cristiana* et maints travaux particuliers sur l'épigraphie profane et la topographie romaine, sans oublier sa collaboration au *Spicilegium* des Bénédictins de Solesmes, à l'édition des œuvres de Borghesi par

1. Voir, sur l'œuvre de J.-B. de Rossi et sur les principaux travaux dont elle a été l'objet, l'Appendice I, *Bibliographie*.

l'Institut de France, à l'édition du *Corpus* des inscriptions latines par l'Académie de Berlin, et son édition du Martyrologe hiéronymien (avec Mgr L. Duchesne), voilà son œuvre. Pour nous en tenir seulement à la Rome souterraine, s'il est possible aujourd'hui de parler avec exactitude des catacombes, de leur histoire, de leur architecture, de leur décoration, c'est à lui qu'on le doit, à lui et à ceux qui, venus ensuite, ont profité de son labeur et marché résolument sur ses traces.

Jean-Baptiste de Rossi est né en 1822 et mort en 1894. Jamais vocation ne s'est affirmée plus tôt ni plus fortement que la sienne. Dès 1833, à l'âge de onze ans, il lisait Bosio ; son père devait lui défendre de descendre dans les catacombes, où il risquait de se perdre, comme Bosio lui-même en 1593. A quatorze ans, il déchiffrait couramment dans la galerie lapidaire du musée du Vatican, devant le cardinal Angelo Mai, les inscriptions grecques les plus difficiles. Ses parents voulaient qu'il fût avocat ; il prit ses grades de droit, mais avec l'arrière pensée de se consacrer plus tard à l'archéologie. Il étudia à fond les antiquités profanes et les langues anciennes, mais avec l'idée arrêtée de les faire servir à l'avancement de la science des antiquités sacrées. Il fut le disciple préféré du Père Marchi et reçut de lui, dès l'année 1842, la mission de rassembler et d'éditer les anciennes inscriptions chrétiennes de Rome. Bientôt commença la série ininterrompue de ses belles découvertes, dans la catacombe de Saint-Calliste, où il retrouvait en 1849 l'épitaphe du pape Corneille et en 1854 la crypte funéraire des papes du IIIe siècle, dans les cimetières de Saint-Sébastien et

de Prétextat, de Domitille et de Priscille, de Saint-Hermès et de Generosa, etc. Jusqu'à sa mort les catacombes furent l'objet constant de sa pensée et de ses travaux, auxquels les papes Pie IX et Léon XIII ne cessèrent de prodiguer leurs encouragements et leurs subsides.

Le bonheur extraordinaire de ses fouilles vint tout simplement de ce qu'il ne marchait jamais au hasard et n'entamait jamais une recherche sans savoir très nettement au préalable ce qu'il voulait trouver et comment, à quelles conditions, dans quelle direction il devait le trouver. Les découvertes antérieures avaient toujours été accidentelles et fortuites. De Rossi s'arrangea pour ne rien laisser à la chance, et c'est pour cela que la chance l'a si constamment favorisé. Il nous est facile, grâce à ses livres et aux confidences qu'il aimait à faire à ses amis, de nous rendre compte des principes qui l'inspiraient et de sa façon de procéder. A l'exemple de Bosio, mais avec plus de rigueur, il entendait étudier les catacombes sur le terrain : l'examen topographique et géologique du sol et du sous-sol de la Campagne romaine était, à ses yeux, le préambule nécessaire de ses investigations. Sur ce point, il eut recours à la collaboration de son frère, Michele-Stefano de Rossi, juriste qui, par dévouement, se fit géologue, devint un savant de grande valeur, inventa une machine ingénieuse pour lever automatiquement le plan des galeries souterraines et ajouta en appendice aux trois volumes de la *Roma sotterranea*, sous le titre d'*Analyses géologiques et architectoniques*, des dissertations très érudites et très utiles. A l'exemple de Bosio encore, mais en profitant de

tous les progrès accomplis depuis trois siècles, J.-B. de Rossi jugeait indispensable d'éclairer l'observation du terrain par la mise en œuvre des textes littéraires; il connaissait à merveille les auteurs païens grecs et latins et les documents chrétiens du moyen âge; il savait également se servir des uns et des autres, en faire la critique, en dégager le sens; de quelques-uns d'entre eux il a donné des éditions qui sont des modèles. Jamais il n'a séparé l'exploration topographique de l'étude des sources littéraires, antiques ou médiévales.

Tandis qu'avant lui on déblayait les catacombes à l'aventure et sans aucun plan d'ensemble, de Rossi s'astreignit à suivre un ordre déterminé, qu'il demanda aux documents de lui indiquer. Il avait à sa disposition une mine précieuse de renseignements, ignorés ou négligés par ses prédécesseurs; c'était une série de listes des cimetières romains, écrites au VII[e] et au VIII[e] siècles, alors que la Rome souterraine était encore visitée régulièrement par les fidèles [1]. Un papyrus de Monza, rédigé vers l'année 600 par un prêtre nommé Jean et publié en 1805 par Marini dans ses *Papiri diplomatici*, reproduit le texte des étiquettes de flacons en verre envoyés sous le pontificat de Grégoire le Grand à la reine des Lombards Théodelinde; chacun de ces flacons renfermait quelques gouttes d'huile prises dans les lampes qui brûlaient aux catacombes devant les sépultures des martyrs les plus célèbres; les étiquettes don-

1. De Rossi a étudié l'ensemble des sources littéraires de son sujet au tome I[er] de la *Roma sotterranea*, p. 111-183; il revient encore sur cette matière au début du tome III, p. II-XXXII, à propos du cimetière de Calliste en particulier.

naient les noms de tous les saints dont les tombes avaient été mises à contribution ; le catalogue sur papyrus énumère les noms dans l'ordre même où les tombes se présentaient aux regards des pèlerins, le long des grandes routes de la Campagne romaine. D'autre part, on possède, dans plusieurs manuscrits de Salzbourg et de Würtzbourg, dans les *Gesta regum Anglorum* de Guillaume de Malmesbury, dans un manuscrit anonyme d'un moine d'Einsiedeln, la copie d'itinéraires composés, un peu plus tard, à l'usage des visiteurs de ces sépultures illustres. Ces petits guides passent en revue successivement les cryptes et les basiliques situées aux abords des voies anciennes et notent les distances qui les séparaient de la ville et les unes des autres. De Rossi se dit, à juste titre, que si l'on voulait retrouver et identifier les catacombes, dont beaucoup étaient encore inconnues, dont beaucoup aussi avaient reçu de leurs premiers explorateurs des noms incertains et contestables, il fallait prendre comme point de départ des travaux sur le terrain les évaluations numériques des itinéraires. Mais ceux-ci ne renferment pas seulement des noms de cimetières et des chiffres de distances. Ils nous font savoir aussi, comme le catalogue du prêtre Jean, quelles étaient dans chaque cimetière les principales tombes qu'on y vénérait. De 1593 à 1850 on n'avait retrouvé que trois cryptes historiques ; de Rossi estima qu'il était possible, en s'aidant des itinéraires, d'en découvrir bien davantage. Au déblaiement pénible et souvent stérile de toutes les galeries souterraines que le hasard pouvait révéler, il substitua, de propos délibéré, la recherche des sépultures les plus impor-

tantes ; c'est là que devaient s'accumuler les œuvres d'art et les souvenirs des premiers siècles ; en limitant l'effort à ce point précis, l'archéologue le rendrait plus profitable et ne frapperait qu'à coup sûr.

On voit de place en place, dans les catacombes, de grands effondrements, des masses de matériaux éboulés. Bosio et ses successeurs n'avaient pas essayé de faire des fouilles au travers de ces amoncellements de décombres ; ils reculaient devant les difficultés de la tâche et pensaient que sous les ruines les sépultures antiques avaient dû elles-mêmes être entièrement détruites. De Rossi voulut au contraire porter hardiment la pioche dans les endroits en apparence les plus dévastés ; il était convaincu que l'on y ferait, malgré tout, un riche butin, et que les tombes historiques s'y cachaient. Nous savons par le recueil des biographies des papes au moyen âge, le *Liber Pontificalis*, qu'à la fin du IVe siècle le pape saint Damase fit exécuter de grands travaux destinés à faciliter aux fidèles l'entrée des cryptes des martyrs ; il perça des lucernaires pour éclairer le sous-sol et bâtit des escaliers monumentaux. Les décombres que l'on aperçoit par intervalles dans les cimetières proviennent de l'écroulement de ces lucernaires et de ces escaliers, construits en mauvaises pierres et vite tombés en ruines lors de l'abandon des catacombes. L'évènement justifia l'heureuse audace de J.-B. de Rossi : en quelques années il avait reconnu douze nouvelles tombes historiques, dont la situation correspondait exactement au signalement qu'en donnent les itinéraires des VIIe et VIIIe siècles.

Un autre élément d'information lui permit de contrôler *a posteriori* l'exactitude de ses intuitions

et de ses déductions. Épigraphiste éminent, il ne pouvait négliger le secours que les inscriptions apportent à l'histoire et à l'archéologie. Les *graffiti* des premiers siècles nous font suivre, pour ainsi dire, à la piste les martyrs célèbres; lorsque les noms des pèlerins et des curieux se multiplient sur les parois des galeries, c'est qu'on approche d'une crypte respectée, où la foule accourait; souvent, à côté de simples signatures ou de pieuses invocations, se lisent les noms des martyrs enterrés tout auprès : il y a là de précieuses indications, que de Rossi a su mettre à profit. Les inscriptions métriques ne lui ont pas rendu moins de services. Le pape Damase avait fait placer sur les principales tombes de longs textes épigraphiques renfermant l'éloge en vers des saints dont elles abritaient les restes; les itinéraires nous ont gardé la copie d'un certain nombre de ces poèmes; de Rossi s'est appliqué à retrouver les originaux; il en a recueilli les débris épars et souvent il a pu les reconstituer presque tout entiers, à force de patience et d'ingéniosité. Pour assurer l'identification d'une crypte historique, rien ne vaut la découverte de quelque fragment d'épitaphe damasienne.

Ce n'est pas à dire assurément que tout soit inattaquable et définitif dans les théories de J.-B. de Rossi. Sur un certain nombre de points des recherches ultérieures ont infirmé ou ébranlé ses conclusions. Les découvertes de Mgr Wilpert nous montrent qu'il avait tort de chercher la tombe du pape Damase dans la catacombe de Domitille; M. Marucchi se refuse à placer avec lui au cimetière Majeur de la voie Nomentane l'*Ostrianum* où prêcha saint Pierre. Dans l'interprétation des peintures mu-

rales il se laisse entraîner à son insu par son imagination ardente et par ses préoccupations apologétiques ; il s'est mépris plus d'une fois sur le sens véritable des fresques et il exagère dans l'ensemble leur valeur symbolique et doctrinale. Sur les questions très délicates que soulève l'histoire des origines du christianisme à Rome et de sa première propagation dans les hautes classes, nous ne saurions adopter sans réserves toutes ses thèses ; il attache trop d'importance à des légendes tardives, comme celles des vingt-cinq années de l'épiscopat romain de saint Pierre, ou à des rapprochements arbitraires de noms, de faits et de textes, comme ceux qu'il se permet à propos d'Aquila et de Prisca ; il paraît bien prompt à proclamer le christianisme de Pomponia Graecina, d'Acilius Glabrio, de Flavius Clemens.... Mais qu'importe ? Quelques assertions hasardeuses ne compromettent en rien la valeur générale de son œuvre ; sa *Roma sotterranea* restera comme un modèle de science et de conscience ; il faut saluer en elle l'une des créations les plus belles de l'érudition du XIXe siècle et de tous les temps.

Jean-Baptiste de Rossi mérite d'être considéré, sinon à vrai dire comme le fondateur — ce titre, en toute justice, revient à Bosio, — du moins comme le rénovateur de l'archéologie chrétienne. On désigne sous ce nom la branche de l'archéologie, ou science des monuments du passé, qui a pour objet exclusif l'étude des monuments du premier âge chrétien. Par les temps qu'elle considère, elle se distingue nettement de l'archéologie classique, qui s'occupe de l'antiquité païenne, et de l'archéologie médiévale, qui s'occupe du moyen

âge. Elle n'en diffère point par la méthode. De part et d'autre, il faut recueillir avec diligence tous les vestiges des époques disparues, les comparer entre eux, dégager leurs caractères et leur signification, fixer leur date, les utiliser enfin pour écrire l'histoire de l'art et faire revivre les civilisations d'autrefois. Le grand principe, la grande loi de l'archéologie, c'est l'observation directe des œuvres, la soumission aux monuments, de même que le grand principe de l'histoire, c'est la soumission aux textes. Un monument, une ruine, un document figuré sont eux-mêmes des textes; comme une page de chroniqueur et comme une inscription, ils nous apportent un témoignage. L'archéologue a pour mission de recevoir ces témoignages et de les apprécier; il amasse ainsi des matériaux, qui permettront ensuite à l'historien d'essayer en toute sécurité la résurrection intégrale du passé.

Grâce à de Rossi, l'archéologie chrétienne, jusqu'alors hésitante et inexpérimentée, a pris conscience d'elle-même et s'est organisée scientifiquement. Elle a des adeptes fervents et nombreux; dans tous les pays où l'érudition est en honneur, de Rossi a fait école; il suffira de citer, parmi ses contemporains ou ses continuateurs : les Italiens Raffaele Garrucci, Mariano Armellini, Enrico Stevenson, Orazio Marucchi; les Français Edmond Le Blant, Paul Allard, Mgr Louis Duchesne ; les Allemands Franz-Xaver Kraus, Mgr Joseph Wilpert, Mgr Anton de Waal, le Père Hartmann Grisar [1]. La Commission d'archéologie sacrée, instituée par Pie IX en

1. Cf. Appendice I, *Bibliographie*.

1851, à côté de l'ancienne Académie pontificale d'archéologie, et composée des savants les plus compétents en résidence à Rome, prêta à de Rossi un appui très efficace et une collaboration de tous les instants ; depuis la mort du maître, elle pourvoit à la continuation de ses fouilles et à l'achèvement des grands ouvrages qu'il a laissés interrompus, *Roma sotterranea* et *Inscriptiones christianae*. C'est aussi à Pie IX que l'on doit la création, en 1854, d'un musée chrétien dans le palais pontifical du Latran, pour abriter les inscriptions et les œuvres d'art de toutes sortes qu'avait recueillies de Rossi ; il n'est, pour ainsi dire, aucun grand musée d'Europe qui ne possède maintenant une ou plusieurs salles d'antiquités sacrées. L'archéologie chrétienne a ses congrès : le premier s'est tenu à Spalato en 1894, le second à Rome en 1900. Elle a aussi ses revues périodiques ; la principale d'entre elles, le *Bullettino di archeologia cristiana* de J.-B. de Rossi, devenu en 1895 le *Nuovo Bullettino* et édité depuis cette date par la Commission d'archéologie sacrée, centralise les nouvelles et permet de se tenir au courant des progrès de la science.

Les catacombes de Rome sont, en quelque sorte, le centre autour duquel se groupent tous les efforts ; l'archéologie chrétienne a fait sur elles l'épreuve de ses méthodes. La mort même de J.-B. de Rossi n'a pu compromettre l'avenir des travaux de longue haleine dont il avait pris l'initiative. Pendant les cinquante dernières années, tandis que se multipliaient les livres et les articles d'érudition ou de vulgarisation sur les catacombes, l'étude critique des textes et les explorations souterraines se sont

poursuivies sans relâche. Tous les documents du moyen âge qui peuvent jeter quelque lumière sur l'histoire et la topographie des anciens cimetières ont été réédités avec le plus grand soin, examinés de très près, abondamment commentés. En même temps les fouilles s'étendaient de proche en proche; on connait à l'heure présente, aux abords de Rome, une cinquantaine de catacombes, dont les galeries superposées représentent une superficie de plus de 250 hectares et une longueur totale d'un millier de kilomètres. Tout récemment encore la découverte du baptistère de la catacombe de Priscille, celle de la crypte du pape Damase et de la basilique des saints Marc et Marcellien, celle de la basilique des saints Felix, Adauctus et Emerita dans le cimetière de Commodille ont rappelé aux plus indifférents que le sous-sol de la Campagne romaine n'a pas livré ses derniers secrets.

CHAPITRE II

HISTOIRE DES CATACOMBES DANS L'ANTIQUITÉ

Nous avons vu comment s'est faite, dans les temps modernes, l'exploration des catacombes romaines; il importe maintenant de remonter le cours des siècles et d'étudier leur histoire pendant l'antiquité et le haut moyen âge, depuis le moment où l'on a commencé à les creuser jusqu'à leur complet abandon. Cette histoire n'a pas duré moins de huit cents ans ; elle débute avec l'introduction même du christianisme à Rome, vers le milieu du premier siècle de notre ère, et se termine au IXe siècle, quand on enlève des cimetières par milliers les ossements des martyrs. De l'année 50 environ à l'année 850, les destinées de la Rome souterraine ont varié selon les époques. On peut distinguer deux grandes périodes, que sépare la paix de l'Église, l'édit de Constantin accordant au christianisme en 313 droit de cité dans l'Empire. Pendant la première, au temps des persécutions, les catacombes sont uniquement des cimetières; les chrétiens les construisent pour enter-

rer leurs morts. Pendant la seconde, après le triomphe de la religion nouvelle, elles cessent peu à peu de servir de cimetières pour devenir surtout des lieux de dévotion, des sanctuaires où l'on vénère les reliques des saints, en attendant qu'on les en retire pour les transporter dans les églises de Rome.

I

L'ÉPOQUE DES PERSÉCUTIONS [1]

Deux modes de sépulture ont été employés, tour à tour ou simultanément, aux différents âges de l'humanité : l'inhumation, qui consiste à enterrer les cadavres dans le sol, l'incinération, qui consiste à les détruire par le feu. En général, les Romains païens, au début de l'Empire, brûlaient leurs morts. Les tombeaux de cette époque sont des salles construites à la surface du sol ou en sous-sol, dans lesquelles on conservait les urnes cinéraires des membres d'une même famille ou d'une même association corporative ; les urnes étaient alignées sur des planchettes ou placées dans de petites niches

1. La plus récente *Histoire des persécutions* est celle de P. Allard, en cinq volumes, Paris, 1885-1890, plusieurs fois réimprimée. Voir aussi : du même auteur, *Le christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose*, Paris, 1897 ; et *Dix leçons sur le martyre*, Paris, 1905 ; A. Linsenmayer, *Die Bekampfung des Christentums durch den romischen Staat*, Munich, 1905 ; Mgr L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, I et II, Paris, 1906-1907 ; Ch. Guignebert, *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, I, Paris, 1906.

ménagées à l'intérieur des murs, comme les cases d'un pigeonnier; de là le nom de colombiers, *columbaria*, que l'on donnait aux sépultures de ce genre; le *columbarium* le plus connu de Rome est celui des esclaves de Livie, femme d'Auguste, au deuxième mille de la voie Appienne. Les chrétiens répugnèrent toujours à l'incinération; la croyance à la résurrection de la chair leur interdisait d'anéantir les corps des défunts. Ils adoptèrent, dès le début, l'autre pratique et lui restèrent toujours fidèles. Ils se réclamaient d'ailleurs de l'exemple donné par le Christ lui-même, dont le corps, après la Passion, avait été inhumé dans un sépulcre.

L'inhumation n'était pas en usage seulement chez les chrétiens; elle prédominait dans tout le monde oriental, tandis que dans le monde gréco-romain, au contraire, l'incinération l'emportait. En Syrie, en Palestine, on ne rencontre que des sépultures du premier type; elles se retrouvent partout où ont pénétré les races et les cultes de l'Orient : sur les bords de la mer Noire, sur la côte septentrionale de l'Afrique, en Étrurie et jusque dans le Latium. Les Romains des premiers siècles de la République enterraient leurs morts. Ils abandonnèrent plus tard cette coutume, mais elle reparut en Italie quand la conquête de tout le bassin de la Méditerranée eut provoqué dans la capitale une véritable invasion de religions étrangères. Les sectateurs d'Isis et des divinités égyptiennes, du Mithra des Perses, du Sabazius des Phrygiens, du Jéhovah des Hébreux se refusaient à brûler les cadavres et les ensevelissaient dans le sol. Il y eut donc des tombes souterraines, des hypogées, aux environs de Rome,

avant les catacombes chrétiennes ou en même temps qu'elles. A l'époque impériale, les caveaux des Isiaques, des Mithriaques ou des Juifs confinaient bien souvent aux mausolées ou aux *columbaria* des Romains païens, aux galeries des chrétiens. Il arrivait même que ces partisans des religions orientales creusassent, eux aussi, des galeries qui, par endroits, coupaient celles de la communauté chrétienne, malgré le soin que l'on prenait, de part et d'autre, de s'éviter ; on a découvert dans le cimetière même de Prétextat, sur la voie Appienne, tout à côté des cryptes où reposent les fidèles du Christ, le tombeau d'un prêtre du dieu phrygien Sabazius, orné d'inscriptions caractéristiques et de curieuses peintures murales [1].

Les plus importantes de ces catacombes non chrétiennes des environs de Rome sont celles des Juifs. Rome possédait, depuis une époque assez reculée, une colonie israélite très florissante [2] ; c'est par son intermédiaire que le christianisme pénétra dans la capitale de l'Empire : les premiers convertis furent des Juifs qui reconnaissaient dans le Christ le Messie prédit par les prophètes. Les Israélites avaient leurs cimetières particuliers en dehors de la ville, à proximité des quartiers où ils vivaient groupés ; cinq d'entre eux ont été reconnus : trois sur la voie Appienne, près du quartier de la porte Capène, qu'habitaient beaucoup de Juifs ; un autre au *Monte*

1. Cf. ci-dessous, chap. VI.

2. H. Vogelstein et P. Rieger, *Geschichte der Juden in Rom*, I, Berlin, 1896, p. 1-112 ; E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu-Christi*, III, 3e éd., Leipzig, 1898, p. 28-36.

Verde, sur la voie de Porto, à droite du Tibre et près du quartier du Transtévère ; un autre encore sur la voie Labicane. Celui du *Monte Verde*, décrit par Bosio et oublié depuis bientôt trois siècles, fut retrouvé de nouveau en 1904[1]. Les deux principaux sont ceux de la vigne Randanini, sur la voie Appienne, étudié par R. Garrucci en 1862 [2], et celui de la voie Labicane, décrit par M. Marucchi en 1884 dans les *Dissertations* de l'Académie romaine d'archéologie [3]. On y a recueilli des inscriptions intéressantes, en latin, en grec ou en hébreu, et de petits objets, bijoux, verres et lampes, portant des emblèmes judaïques, tels que, par exemple, le chandelier à sept branches ou l'image du temple de Jérusalem[4].

Les catacombes juives ressemblent extérieurement aux catacombes chrétiennes, et cette ressemblance même a servi les intérêts du christianisme. La religion judaïque jouissait en effet, à Rome et dans tout l'Empire, d'un régime privilégié ; malgré son caractère jalousement monothéiste et tout à fait exclusif, qui la rendait incompatible avec le paganisme gréco-romain, elle était tolérée ; on laissait ses adeptes exercer librement leur culte ; on ne les persécutait pas. Le christianisme naissant, que les païens ne distinguaient point du judaïsme et qu'ils

1. *Nuovo Bullett.*, 1904, p. 271-272.

2. R. Garrucci, *Cimitero degli antichi Ebrei scoperto recentemente in vigna Randanini*, Rome, 1862.

3. *Dissert. della pontif. Accad. rom. di archeol.*, série II, tome II, 1884, p. 497-533.

4. Cf. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1882, p. 137-158 et pl. VII.

prenaient seulement pour une secte juive particulière, profita d'abord de la même faveur. Les empereurs ne le tinrent en suspicion et n'usèrent de violence contre lui que le jour où ils s'aperçurent qu'il s'opposait à l'ancienne religion d'Israël et prétendait la supplanter. Il faut noter cependant qu'entre les catacombes juives et les catacombes chrétiennes il y y a des différences appréciables. Les Juifs enterraient leurs morts dans des sépulcres dont ils fermaient l'entrée ; les corps étaient simplement mis les uns à côté des autres, recouverts chacun d'un suaire. Chez les chretiens, au contraire, le sépulcre était librement accessible, et l'on y venait prier, vénérer les reliques; chaque sépulture, en revanche, devait rester hermétiquement close. D'autre part, les catacombes des Juifs sont peu nombreuses et petites ; celles des chrétiens sont nombreuses et se ramifient à l'infini. Les Juifs n'ont jamais formé qu'un élément assez restreint de la population romaine; les chrétiens, qui, dès le règne de Néron, d'après le témoignage de Tacite, formaient à Rome une grande foule, *multitudo ingens*, n'ont cessé de se multiplier, jusqu'à comprendre enfin l'immense majorité des habitants.

Les catacombes chrétiennes appartiennent à des époques diverses. On en connait de tous les siècles, du Ier au IVe, entre l'apparition des chrétiens sur les bords du Tibre et la proclamation officielle de leur religion, par Constantin, comme légale et permise. La période de leur histoire qui a pour point de départ la persécution de Néron et pour terme l'édit de Milan se divise elle-même tout naturellement en deux phases : au Ier et au IIe siècles, les catacombes

sont creusées par des particuliers dans des domaines privés ; au IIIe, la propriété ecclésiastique s'organise, les cimetières sont entretenus, agrandis et administrés par des délégués de la communauté chrétienne.

Les découvertes de J.-B. de Rossi ont bouleversé tout ce que l'on croyait savoir sur la condition sociale des chrétiens à Rome au début de l'Empire [1]. On s'imaginait qu'ils étaient tous de pauvres gens, esclaves, affranchis, artisans, séduits par les perspectives consolantes de bonheur d'outre-tombe qu'ouvrait la religion du Christ. Mais dans cette hypothèse il était impossible de s'expliquer que des individus d'aussi basse extraction et d'aussi médiocre importance fussent parvenus à exécuter les immenses et coûteux travaux que représente la création de la Rome souterraine. Pareille entreprise exigeait un effort colossal, une dépense considérable. Qui donc y subvenait? Les fouilles de J.-B. de Rossi, en nous révélant toute l'immensité de l'œuvre réalisée, nous obligent à poser cette question. Les textes épigraphiques qu'elles ont ramenés à la lumière nous donnent en même temps, pour la première fois, les éléments d'une réponse satisfaisante et décisive.

Un certain nombre d'*Actes* des martyrs romains racontent qu'au moment des premières persécutions plusieurs membres de l'aristocratie, riches patriciens et grandes dames, recueillirent pieusement les cadavres des chrétiens morts pour la foi et les enseve-

1. *Roma sotterranea*, I, p. 312-319 ; II, p. 137-147 ; *Bullett. di archeol. crist.*, 1865, p. 17-24, p. 33-47 ; 1888-1889, p. 15-66, p. 103-133.

lirent dans leurs domaines. Les textes des ces *Gesta martyrum* sont presque tous postérieurs de quatre siècles aux événements qu'ils relatent ; on les considère. pour la plupart, comme apocryphes ou tout au moins comme interpolés; l'historien devrait donc, semble-t-il, les écarter purement et simplement, sans rien en retenir. Tel n'était pas, cependant, l'avis de J.-B. de Rossi ; il pensait qu'il n'y a pas de document altéré dont on ne puisse dégager, par l'usage des saines méthodes de la critique historique, une âme de vérité. Et il se trouve, en effet, que les fouilles contemporaines sont venues confirmer, sur un point tout au moins, les *Actes* des martyrs. De Rossi a decouvert dans les catacombes les monuments funéraires et les épitaphes de grands personnages des premiers siècles. En quelques-unes des galeries les plus anciennes du cimetière de Calliste, il a déchiffré les noms d'hommes qui s'appelaient Pomponius Bassus, Pomponius Graecinus, Caecilius, Cornelius ; au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, les noms des Acilii Glabriones. Or les auteurs païens et les inscriptions profanes nous apprennent que les familles Pomponia, Caecilia, Acilia, etc. étaient riches et considérées ; elles comptaient parmi les plus influentes de Rome. Il y a mieux encore : le cimetière de Domitille doit son nom à une certaine Flavia Domitilla, proche parente des empereurs Flaviens, et dans les cryptes de Lucine, au cimetière de Calliste, sont mentionnés des Annii et des Faustini, apparentés sans doute à Annia Faustina, petite-fille de Marc-Aurèle, femme d'un Pomponius Bassus. De très bonne heure, à côté des esclaves et des artisans, il y eut, parmi les chrétiens de Rome, des

riches, des heureux du monde, des membres même de la famille impériale. Il s'en est fallu de peu que Domitien n'eût pour successeur sur le trône un de ses cousins, converti peut-être au christianisme, en tout cas mari d'une chrétienne. La pacification religieuse opérée par Constantin en 313 se serait accomplie sans secousses deux siècles plus tôt.

Ces riches chrétiens ont fait, à l'origine, tous les frais de la construction des catacombes; ils se sont chargés de la dépense, que seuls ils pouvaient supporter. Par esprit de charité, ils ont assuré à leurs coreligionnaires moins fortunés une sépulture décente, en un lieu sûr, où l'on n'avait à craindre ni les injures des païens ni même le voisinage incommode d'autres tombes d'une religion différente. Il leur suffisait de laisser enterrer les chrétiens pauvres dans leurs propres monuments funéraires, dans leurs tombeaux de famille. Aux deux premiers siècles, les catacombes romaines sont établies en des domaines privés, appartenant aux adeptes les plus illustres de la religion du Christ. La loi civile le permettait : le droit du propriétaire est absolu, *jus utendi et abutendi;* il peut recevoir et ensevelir chez lui, en dehors des villes, tous ceux qu'il lui plaît d'accueillir; nul ne l'en empêchera. Une fois le cadavre déposé dans la tombe, la loi intervient pour le prendre sous sa protection. Elle déclarait le tombeau *locus sacer*, *locus religiosus*, sacré, intangible, inaliénable; c'était le bien commun de la famille entière et l'État prenait soin qu'aucun membre de la famille n'en disposât mal. La sépulture et le terrain qui l'environnait n'entraient pas dans l'héritage, ne devaient jamais être détournés de leur usage premier; ils

restaient voués pour toujours et exclusivement à leur destination funéraire, sous la garantie et le contrôle de l'État. Les épitaphes païennes contiennent fréquemment des formules d'imprécation à l'adresse des sacrilèges qui tenteraient de violer la sainteté des tombes; elles fixent le taux des amendes qu'on exigera d'eux, s'ils passent outre, à titre de châtiment expiatoire. Ces dispositions de la loi et cet état des mœurs donnaient aux premiers chrétiens le moyen d'assurer, sans trop de frais, l'ensevelissement de tous les membres de leur communauté. Puisqu'il y avait dans leurs rangs des propriétaires fonciers, possédant des terrains (*areae*) et des tombeaux de famille aux environs de Rome, ils n'avaient qu'à inhumer les pauvres avec les riches et chez eux. Les païens n'y trouveraient rien à redire; ils seraient même les premiers à exiger que ces sépultures fussent, comme les autres, à l'abri de toute insulte.

La Rome souterraine s'est fondée et a grandi d'abord sous le couvert de la protection légale. Au moment même des premières persécutions, pendant les règnes de Néron, de Domitien, de Trajan, de Marc-Aurèle, le pouvoir civil n'essaya jamais ni de la confisquer ni de restreindre son extension. La question de savoir sur quelles bases juridiques reposaient les poursuites dirigées contre les chrétiens est obscure et controversée [1]. Peut-être, comme le suppose M. Gaston Boissier, un édit spécial de pros-

1. L'histoire de ce problème a été résumée par J. E. Weis, *Christenverfolgungen*, Munich, 1899, p. 2-8. Voir aussi : C. Callewaert, dans la *Revue des Questions historiques*, 1905, II, p. 28-54, et 1907, II, p. 5-19.

cription interdisant leur religion, le *nomen christianum*, et leur défendant d'exister, *christiani non sint*, avait-il été rendu contre eux dès le Ier siècle. Peut-être étaient-ils frappés simplement, comme le croyait Th. Mommsen, par application des lois de lèse-majesté et en vertu des pouvoirs de police, de *coercitio*, des magistrats. Peut-être, comme l'imaginait Edm. Le Blant, n'invoquait-on, pour les rechercher et les punir, que les lois ordinaires réprimant les crimes de droit commun, tels que l'inceste, l'homicide, le sacrilège, la magie, etc. En tout cas, et quoi qu'il en soit, les mesures de rigueur, jusqu'au IIIe siècle, ne visaient que les vivants; les demeures des morts furent constamment respectées. Aux yeux des empereurs, les catacombes n'étaient que des sépultures dans des propriétés privées, c'est-à-dire deux fois inviolables.

Ce n'était pas assez de poser ces règles générales et de présenter comme vraisemblable la théorie que nous venons de résumer; par une série d'applications de détail, de Rossi a vérifié sur le terrain la justesse de ses conjectures. A droite et à gauche des voies qui se détachaient de Rome en tous sens étaient disposés les monuments funéraires des grandes familles de la cité. Quelques-uns d'entre eux, pendant le Ier et le IIe siècles, appartenaient à des personnages déjà convertis au christianisme. Au-dessus du sol s'élevait le mausolée des ancêtres; dans le sous-sol se développaient les galeries destinées à recevoir les sépultures chrétiennes; auprès des propriétaires prenaient place leurs esclaves, leurs affranchis, leurs clients et tous leurs coreligionnaires pauvres. L'entrée de ces galeries n'était pas dissimulée; elles

s'ouvraient sur la route ; on pouvait les apercevoir du dehors et rien n'y était susceptible de choquer les païens. La crypte de Lucine, au cimetière de Calliste, est située sous un monument funéraire très ancien de la famille des Pomponii, alliés aux Caecilii. Auprès de l'entrée de la catacombe de Domitille on a relevé deux inscriptions païennes attestant que le terrain à cet endroit était un *praedium*, un bien foncier, de Flavia Domitilla. Le cimetière de Priscille eut probablement pour premier noyau l'hypogée des Acilii Glabriones. Nous comprenons sans peine le sens des appellations données aux plus anciennes catacombes : les cimetières de Domitille, de Prétextat, etc. étaient désignés sous le nom de celui ou de celle qui les avait fait ou laissé creuser dans son domaine.

A partir du début du IIIe siècle la situation change : le nombre des chrétiens augmente et la persécution redouble ; par suite et nécessairement, la condition des catacombes se modifie.

La communauté chrétienne de Rome ne pouvait plus se contenter des premiers cimetières que la générosité de quelques-uns de ses membres mettait à sa disposition. Elle avait lieu de craindre, à la longue, des abus et des profanations, dans le cas, par exemple, où le hasard des successions aurait ouvert à des païens quelque sépulture de famille qui abritait déjà des fidèles ; l'Église réprouvait cette promiscuité. Les propriétaires des terrains hésitaient eux-mêmes à accueillir les restes de tous les chrétiens, trop nombreux désormais. Il était urgent que l'*Ecclesia fratrum* eût ses cimetières à elles, administrés par ses représentants et où elle enterrât elle-même

ses fidèles, riches ou pauvres. Sous le règne de Septime Sévère, à la suite d'une donation faite par une famille de l'aristocratie, la communauté chrétienne de Rome acquit une *area* située auprès de la voie Appienne, à côté de la crypte de Lucine. Un pamphlet du IIIe siècle, les *Philosophumena*, appelle ce domaine « le cimetière » par excellence, sans doute parce qu'il était le premier qu'eût ainsi possédé la collectivité des chrétiens et qu'il resta lontemps le principal; ce fut ensuite le cimetière de Calliste, du nom du diacre à qui le pape Zéphyrin en avait confié la gestion. L'existence d'une propriété ecclésiastique au IIIe siècle est attestée par le libellé même des actes émanés des empereurs. Les édits de confiscation de Valérien en 257 et de Dioclétien en 303 enlèvent aux chrétiens les biens de leurs églises; le rescrit de Gallien dans l'intervalle, en 260, les leur avait rendus; Constantin en 313 restitue définitivement aux chrétiens les cimetières qu'ils possédaient à titre corporatif, *ad jus corporis eorum*.

Ce fait, absolument sûr et incontestable, est bien étrange. Pendant les plus violentes persécutions, l'État tolère que l'Église chrétienne, à Rome et hors de Rome, — car nous savons que la même chose s'est produite ailleurs, notamment en Afrique, — soit propriétaire. Il ne lui enlève ses biens, pour la première fois, qu'en 257, quand elle les possède déjà depuis cinquante ans; Gallien lui permet de les reprendre, sans que d'ailleurs le christianisme cesse par cela même d'être illégal et interdit.

Pour expliquer cette anomalie, de Rossi a recours

à une hypothèse ingénieuse[1]. D'après lui, l'Église chrétienne de Rome et les Églises chrétiennes des autres villes de l'Empire sont devenues propriétaires de biens fonciers, et particulièrement de cimetières, grâce aux lois romaines sur les associations. Voilà qui semble paradoxal, car nul n'ignore que le droit romain en cette matière n'était rien moins que libéral. L'État redoutait les groupements qui se formaient en dehors de lui et qu'il croyait susceptibles de se tourner contre lui. Sous l'Empire, il était établi en principe que les associations ne pouvaient exister sans qu'elles eussent obtenu d'abord l'agrément du pouvoir. C'était le régime de l'*autorisation préalable*. L'État ne se contentait pas de les surveiller, de contrôler leurs actes, de réprimer leurs excès ; il voulait à l'avance les connaître, les apprécier, les juger, et il se réservait le droit de les empêcher même de se fonder, s'il craignait qu'il n'en résultât pour lui quelque dommage. La correspondance de Pline le jeune avec l'empereur Trajan, pendant son gouvernement de Bithynie, nous apprend que les compagnies de pompiers étaient tenues elles-mêmes, comme toutes les corporations, d'obtenir l'autorisation préalable, non seulement à Rome, dans la capitale, mais dans tout l'Empire, jusqu'aux limites des plus lointaines provinces.

Cette législation est assurément rigoureuse. Par quelles subtilités de procédure les chrétiens sont-ils parvenus à éluder des prescriptions aussi formelles ?

1. *Roma sotterranea*, I, p. 101-108 ; II, p. VI-IX et p. 371 ; III, p. 478, p. 507-514 ; *Bullett. di archeol. crist.*, 1864, p. 25-32 et p. 59-63 ; 1865, p. 89-99, etc.

Il faut faire intervenir ici l'idée religieuse du respect de la mort et des morts. Chez les anciens, la tombe est sacrée; tout ce qui touche à la tombe est privilégié. A Rome, le respect des morts était si profondément ancré dans les consciences et dans les mœurs que même la rigueur des lois sur les collèges fléchissait devant lui. Aucune association n'avait le droit de se former sans autorisation préalable, — sauf les associations qui se proposaient précisément d'assurer à leurs membres une sépulture honorable. Sous l'Empire, les « collèges funéraires », comme on les appelait, étaient traités à part [1]; il leur suffisait de se faire connaître après coup; à la préfecture de la ville de Rome, aux bureaux de l'administration municipale dans toutes les autres cités, il y avait un registre sur lequel les chefs de ces associations inscrivaient le nom et les statuts de leur collège, le nombre et les noms de leurs adhérents; à ces conditions ils étaient en règle avec la loi. Au régime de l'*autorisation préalable* se trouvait substitué pour eux, et pour eux seuls, celui de la simple *déclaration*.

Pour qu'une association religieuse comme l'était, entre autres, la communauté chrétienne de Rome fût en état, non seulement de tourner la loi, mais encore, ce qui est le comble, de l'invoquer à son profit, il fallait et il suffisait qu'elle s'organisât en collège funéraire. De Rossi estime qu'elle l'a fait. La propriété

1 Cf. Th. Mommsen, *De collegiis et sodaliciis Romanorum*, Kiel, 1843; G. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Paris, 1874, II, p. 267-342; T. Schiess, *Die römischen Collegia funeraticia*, Munich, 1888; J.-P. Waltzing, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*, I. Louvain, 1895, p. 141-153.

ecclésiastique se constitue au début du IIIe siècle, sous Septime Sévère; or le IIIe siècle est justement l'époque du plus grand éclat des *collegia funeraticia*. Dès le deuxième siècle, peut-être même dès le premier, un sénatus-consulte d'une portée générale leur avait accordé en bloc l'autorisation de se constituer; il est mentionné en 136 dans une inscription de Lanuvium, près de Rome, contenant les statuts des adorateurs de Diane et d'Antinoüs [1]. Deux textes de Marcien au Digeste nous apprennent que Septime Sévère prit certaines mesures en faveur des collèges des petites gens, *collegia tenuiorum* : leurs membres peuvent se réunir une fois par mois et mettre en commun leurs cotisations; les esclaves ont la permission de se faire inscrire sur leurs listes [2]. Comme l'a très bien montré Mommsen, les *collegia tenuiorum* sont identiques aux *collegia funeraticia*; il n'y a pas d'autres associations de petites gens que les associations funéraires. Les inscriptions païennes du IIIe siècle nous attestent que les petites gens ont usé avec empressement de la faculté qui leur était accordée. Les collèges se répandirent partout; beaucoup de textes épigraphiques nous font connaître les noms de leurs membres et leurs règlements. Les *tenuiores* se rassemblent à date fixe; ils tiennent à être enterrés dans une tombe honorable et à avoir de belles funérailles; ils versent au collège une petite somme chaque année; à leur mort, on les ensevelit dans le cimetière qui leur appartient en commun et tous les

1. *Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIV, n° 212.
2. *Digeste*, XLVII, 22, 1 et 3.

confrères assistent à la cérémonie. Les associations funéraires ont une caisse, alimentée par les cotisations ; une propriété, destinée à la sépulture collective ; des magistrats, chargés de gérer les intérêts de tous ; des réunions périodiques, que le pouvoir civil connaît et approuve.

Qu'est-ce donc que l'Église chrétienne de Rome, vue du dehors, pour ainsi dire, et avec les yeux d'un agent de la police impériale ? C'est une association funéraire comme les autres, quoique plus nombreuse et sans doute aussi plus riche. Les catacombes sont la propriété collective acquise pour la sépulture des membres du collège ; les offrandes des fidèles pauvres, les legs et les donations des riches viennent remplir la caisse ; on se réunit par intervalles pour enterrer les morts et s'entretenir des intérêts généraux, comme la loi y consent ; à la tête de l'association sont l'évêque et les diacres, préposés par leurs coreligionnaires à l'administration du patrimoine corporatif. L'organisation des communautés chrétiennes du IIIe siècle, telles que la décrivent les auteurs de ce temps, comme Tertullien, paraît calquée sur celle des collèges funéraires de la même époque ; il y a jusqu'à des rencontres de mots singulières pour qualifier des choses en somme pareilles, et ces rencontres ne sont pas fortuites. La création de la propriété ecclésiastique est la conséquence de l'essor des *collegia funeraticia* au temps de Septime Sévère.

Telle est la théorie de J.-B. de Rossi ; habile et séduisante, elle paraît résoudre toutes les difficultés. Elle a cependant son point faible. Ainsi que le remarque Mgr Duchesne, pour que de Rossi ait tout à

fait raison, il faudrait que la police, quand les chefs des communautés chrétiennes faisaient leur déclaration, eût consenti par complaisance à feindre d'ignorer ce dont il s'agissait : « Les collèges funéraires étaient des associations peu nombreuses, de quelques douzaines de personnes. Une église de grande ville, comme celles de Rome, de Carthage, d'Alexandrie, pouvait compter aisément, au milieu du IIIe siècle, de trente à quarante mille fidèles. Il eût été malaisé de déguiser en collèges funéraires une multitude aussi considérable [1]. » Mgr Duchesne croit que les communautés chrétiennes étaient bien connues et que l'on ne se méprenait pas sur leur véritable caractère; nul n'ignorait qu'elles constituaient, dans toute la force du terme, des associations religieuses; seulement, entre les persécutions et pour des raisons de convenance ou d'opportunité, on fermait les yeux sur elles et, malgré les prohibitions de droit, on les tolérait en fait. Dans tous les temps et dans tous les pays, il y a des lois que les gouvernements laissent momentanément sommeiller, en attendant que l'occasion se présente de les remettre en vigueur.

L'objection de Mgr Duchesne est fondée. Deux remarques cependant s'imposent. Tout d'abord la communauté chrétienne de Rome ou de telle autre des grandes villes de l'Empire ne formait pas un seul collège de quarante mille membres, mais autant d'associations distinctes qu'il y avait de cimetières particuliers et déjà même de paroisses dans la cité. Le *Liber pontificalis* rapporte qu'en 238 le pape

1. L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, I, p. 385.

Fabien divisa les régions de Rome entre les diacres et ordonna la construction d'édifices dans les cimetières, qu'en 308 le pape Marcel institua vingt-cinq paroisses pour le baptême et la pénitence des nouveaux convertis et la sépulture des morts; au lieu d'un collège funéraire de quarante mille adhérents, il y en avait peut-être vingt-cinq de mille ou quinze cents membres chacun tout au plus. D'autre part, est-il invraisemblable de supposer que la police impériale ait accepté volontiers que ces collèges se donnassent pour de simples associations funéraires? De pareilles fictions légales sont, elles aussi, de toutes les époques. A Rome, les chrétiens n'avaient-ils pas des intelligences de tous côtés, jusque dans l'entourage des empereurs, à plus forte raison dans les bureaux de la préfecture urbaine? La théorie de J.-B. de Rossi a le très grand avantage de nous faire comprendre à la fois pourquoi les persécutions du IIIe siècle n'ont été qu'intermittentes, et pourquoi aussi elles ont été si sanglantes, — intermittentes, parce qu'en temps normal, grâce à la connivence des agents du pouvoir, les chrétiens passaient pour se conformer à la loi; sanglantes, parce que dans certaines circonstances le voile était déchiré, l'illégalité réelle apparaissait, la répression s'imposait.

A quelque titre que l'Église de Rome fût devenue propriétaire au IIIe siècle, il est certain que désormais la plupart des anciennes catacombes lui appartiennent et qu'elle en établit de nouvelles à ses frais. Plusieurs grandes familles chrétiennes restent en possession de leurs monuments funéraires et des catacombes attenantes, qui gardent leurs noms d'autrefois; mais le plus souvent les cryptes primitives,

jadis propriétés privées, sont absorbées dans le vaste ensemble des domaines collectifs. Ceux-ci prennent le nom soit des papes qui les ont créés, soit des martyrs les plus illustres qu'on y avait enterrés ; ainsi, par exemple, le cimetière de Calliste se développe tout autour des cryptes de Lucine. En même temps que les cimetières chrétiens changent de maîtres et passent aux mains de la collectivité des fidèles, ils s'étendent en tous sens, se ramifient, se multiplient. Leur aspect extérieur aussi se transforme. Pendant les grandes persécutions, les biens de l'Église sont confisqués et les fidèles pourchassés dans les catacombes même, sans égard pour la majesté religieuse des tombeaux. Aussi les chrétiens prennent-ils des précautions pour dissimuler les cimetières à la vue des païens ou pour rendre au moins leur accès difficile. On n'y pénètre plus que par des entrées dérobées, perdues dans les champs, et par des escaliers étroits qu'il est possible de couper en cas d'alerte. Les catacombes sont des lieux secrets, connus des seuls initiés, jusqu'à ce qu'enfin Constantin, en 313, mette un terme à la longue lutte de l'Empire et de l'Église.

II

APRÈS LA PAIX DE L'ÉGLISE [1]

La première période de l'histoire des catacombes dans l'antiquité, la plus brève, mais aussi la plus intéressante, nous a longuement retenus. Nous passerons rapidement sur la seconde. Au début du IVe siècle l'Eglise chrétienne l'emporte et s'impose ; elle obtient une paix durable ; la foi nouvelle compte comme religion licite, officiellement reconnue, et devient même à son tour la religion des princes et de l'État. Désormais, nul ne conteste aux chrétiens la possession de leurs cimetières. Du IVe au IXe siècle, trois faits seulement sont à retenir : on rend un culte aux martyrs dans les galeries souterraines, on n'y enterre plus les morts, on en retire finalement les reliques des saints de l'âge antérieur.

Après le triomphe du christianisme les catacombes devinrent des sanctuaires vénérés. Les écrivains chrétiens, saint Jérôme, Prudence et bien d'autres, témoignent des sentiments de respect et de piété qu'elles inspiraient. Les fidèles ne pouvaient considérer sans émotion les sépultures des papes et des confesseurs de la foi ; les pèlerins accouraient de loin les visiter et l'on rédigeait à leur intention des guides et des descriptions sommaires. Chaque année une fête était célébrée devant la tombe des victimes

1. On peut consulter sur cette question : H. GRISAR, *Histoire de Rome et des Papes au moyen âge*, traduit de l'allemand par E.-G. Ledos, I et II, Paris, 1906-1907.

les plus illustres des persécutions, le jour même de leur passion. — Cette tradition a été reprise de notre temps par la société des *Cultores martyrum*, fondée en 1879 pour remettre en honneur la mémoire des martyrs romains ; il y a encore des fêtes aux catacombes : le 22 novembre à Saint-Calliste, dans la crypte de sainte Cécile ; le 18 janvier au cimetière Majeur, où peut être saint Pierre a prêché ; le 12 mai au cimetière de Domitille, où furent enterrés les saints Nérée et Achillée. La messe est dite dans le sous-sol et, à la lueur des cierges, au chant des cantiques, une procession se déroule à travers les galeries. Un divertissement profane s'ajoute aux cérémonies religieuses ; un conférencier, — c'était jadis de Rossi, — explique et commente aux assistants les monuments qu'ils ont sous les yeux, évoque les souvenirs historiques ou légendaires qui s'y rattachent.

L'homme qui a le plus contribué dans l'antiquité à faire des catacombes de véritables lieux de culte est le pape saint Damase [1]. Pendant son pontificat (366-381), l'intérêt très vif qu'il portait aux vieux cimetières le conduisit à entreprendre des travaux considérables pour les rendre plus aisément accessibles et pour les décorer : il fit ouvrir des escaliers, percer des lucernaires, élargir des galeries, et mit auprès des tombes principales des inscriptions métriques qu'il avait composées lui-même, avec plus de

1. L. Duchesne, *Le Liber pontificalis*, I, p. 118-121, p. 212-215 ; M. Rade, *Damasus Bischof von Rom*, Fribourg-en-Brisgau, 1882 ; J. Wittig, dans la *Röm. Quartalschr.*, *Supplementheft* XIV, 1902 ; O. Marucchi, *Il pontificato del papa Damaso*, Rome, 1905.

zèle assurément que de poésie véritable, et que son secrétaire Furius Dionysius Philocalus gravait en belles lettres sur la pierre [1]. Ajoutons, d'ailleurs, que la dévotion des hommes du ɪvᵉ siècle ne fut pas sans causer de fâcheux dommages aux catacombes. Ils élevèrent en maints endroits, tantôt à la surface du sol, tantôt dans le sous-sol même, des basiliques ou des chapelles dont le maître-autel devait se trouver exactement au-dessus de la tombe ou *confession* des martyrs ; la construction de quelques-uns de ces édifices, à Sainte-Agnès par exemple, modifia profondément la topographie primitive d'anciens cimetières ; celle de Saint-Pierre-du-Vatican et de Saint-Paul-hors-les-Murs en fit disparaître plusieurs autres, qui dataient des origines mêmes du christianisme à Rome.

Bientôt les catacombes cessèrent d'être utilisées pour la sépulture. Au ɪvᵉ siècle, beaucoup de fidèles tiennent encore à reposer auprès des martyrs, *ad sanctos* [2] ; leurs tombes sont souvent percées dans les parois peintes de celles de la période précédente, qu'elles détériorent. Mais on commence aussi, dès lors, à enterrer les morts autour des églises bâties dans la campagne de Rome ou dans l'intérieur de la ville, et très vite cet usage se généralise. Par l'étude des inscriptions chrétiennes, de Rossi a pu déterminer l'époque de cet important changement. Un certain nombre de ces textes, douze cents environ, sont datés : ils donnent les noms des consuls en charge pendant l'année où ils ont été rédigés ; à leur tour

1. Cf. ci-dessous, chap. ᴠɪɪɪ.

2. Dom H. Leclercq, article *Ad sanctos*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 479-509.

les inscriptions datées servent de termes de comparaison pour classer chronologiquement celles qui ne le sont pas, car les mêmes symboles, les mêmes formules reparaissent sur les unes et les autres et varient simultanément des deux parts. De Rossi a constaté que les inscriptions funéraires postérieures à 410 sont très rares aux catacombes, et qu'elles disparaissent à peu près complètement après 455. Bien que l'on ait retrouvé en 1902 au cimetière de Commodille une épitaphe à date consulaire de 470 et une autre de 527, nous pouvons dire qu'en règle générale à partir du milieu du v[e] siècle on n'ensevelit plus dans le sous-sol de la Campagne romaine. Nous savons la raison de cette abstention : en 410 et en 455 Rome subit deux crises redoutables, qui bouleversent les conditions de sa vie : elle est mise à sac par les Goths d'Alaric et par les Vandales de Genséric. Les habitants de Rome n'osent plus s'éloigner de ses murailles ; autour des églises urbaines se fondent de nouvelles nécropoles.

Avec les siècles, les catacombes sont de plus en plus négligées. Il faut en rendre responsables surtout la misère des temps au début du moyen âge, la répétition fréquente de guerres désastreuses, les invasions des Barbares qui dévastaient les environs de Rome et pillaient les cimetières souterrains. Pour empêcher le retour de ces violations sacrilèges des sépultures anciennes, les papes prirent le parti d'enlever des galeries funéraires les reliques des martyrs et de les placer dans les églises de Rome, où elles seraient désormais à l'abri. Dès les premières années du vii[e] siècle, Boniface IV fit conduire au Panthéon, dédié maintenant à la Vierge, vingt-huit voitures

chargées de reliques. A la suite des déprédations commises en 756 par les Lombards d'Astolphe, qui emmenèrent à Pavie beaucoup de corps saints, Paul Ier, en 761, transporta dans l'église des Saints-Etienne-et-Silvestre une quantité considérable d'ossements. Ses successeurs suivirent son exemple : Pascal Ier (817-824) transféra en une fois 2,300 corps à Sainte-Praxède ; Serge II (844-847) et Léon IV (847-855), après l'invasion sarrazine de 846, enrichirent pareillement, au détriment des catacombes, l'église des Saints-Silvestre-et-Martin et celle des Saints-Quatre-Couronnés. Les reliques des martyrs de Rome, que convoitaient les églises et les monastères de tout le monde chrétien, faisaient l'objet d'un fructueux commerce. L'histoire curieuse du diacre Deusdona, qui parcourut l'Europe pour les offrir à bon prix aux fidèles, jette une singulière lumière sur les mœurs de cette époque [1].

C'est la fin des catacombes romaines. A partir du IXe siècle elles sont tout à fait délaissées et leur souvenir même s'efface peu à peu. Il fallut la découverte fortuite de 1578 et les travaux de Bosio pour rappeler sur elles l'attention et les remettre en honneur.

1. Cf. J. Guiraud, *Les reliques romaines au IXe siècle*, dans ses *Questions d'histoire et d'archéologie chrétiennes*, Paris, 1906, p. 235-261.

CHAPITRE III

DESCRIPTION GÉNÉRALE DES CATACOMBES ROMAINES

Une description générale des catacombes romaines doit précéder nécessairement tout examen particulier des cimetières principaux. Il s'agit de savoir à quelle distance de Rome et dans quel terrain on les a creusées, comment leurs galeries ont été construites et quels aspects y présentent les tombes. Le simple exposé des conditions d'établissement qui leur sont communes à toutes fera suffisamment ressortir l'importance et l'intérêt de la Rome souterraine.

I

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE[1]

Sur les voies antiques de l'Italie et des provinces, des bornes jalonnaient les distances, de mille en

1. Voir l'Appendice II, *Tableau général des catacombes romaines*, par ordre topographique.

mille pas, c'est-à-dire tous les 1480 mètres environ. Les catacombes de Rome sont situées, en principe, entre la limite extrême de la cité sous l'Empire et le troisième mille. Les cimetières souterrains des premiers siècles du christianisme que l'on rencontre au-delà du troisième mille ne concernent pas, sauf de rares exceptions, la communauté chrétienne de la capitale même ; elles dépendaient des petites villes voisines ; ce sont les nécropoles de la banlieue, les catacombes *suburbicaires*. D'autre part, il n'y a pas de sépultures chrétiennes, avant le moyen âge, à l'intérieur des murs d'enceinte de Rome. Une loi très ancienne, jamais abrogée, souvent renouvelée, défendait expressément d'enterrer les morts dans la ville. Les Romains, comme tous les peuples de l'antiquité, par un scrupule religieux que dictait probablement un légitime souci de l'hygiène publique, ne voulaient pas qu'il y eût de tombeaux au milieu des cités. Cette interdiction était formulée déjà, au témoignage de Cicéron, dans la loi des Douze Tables ; à l'époque impériale, les princes maintes fois la réitèrent ; elle reparaît jusque dans les compilations juridiques des derniers temps, le Code Théodosien, le Code de Justinien, le Digeste ; c'est une règle fondamentale du droit public.

Rome, à l'origine, n'avait qu'une médiocre étendue ; elle ne dépassait pas d'abord le Palatin, puis, plus tard, la ligne des sept collines groupées autour du Forum, le *Septimontium ;* sous la République, elle était limitée par les murailles massives dont la construction était attribuée, d'après la légende, au roi Servius Tullius. Ses premières nécropoles se trouvaient au pied du Palatin ; à mesure que la

ville s'agrandit, les cimetières reculèrent et furent reportés de plus en plus loin. Dès le commencement de l'Empire, Rome, débordant de toutes parts ses vieux murs, comprend l'immense espace de terrain qu'enfermera, à la fin du IIIe siècle, la seconde enceinte continue, celle d'Aurélien. Il n'y a pas de sépultures païennes de l'époque impériale en deçà de la ligne du *pomerium*, qui marquait la limite religieuse de la cité. Les chrétiens à leur tour, bon gré mal gré, ont dû s'incliner devant la loi antique ; ils ne l'ont enfreinte, à notre connaissance, qu'une seule fois, au IVe siècle, pendant le règne de Julien l'Apostat : deux martyrs romains, les saints Jean et Paul, furent ensevelis sur la colline du Cœlius, dans leur propre maison, que l'on a fouillée en 1893 et où l'on a découvert d'intéressantes peintures [1] ; l'auteur du récit légendaire de leur vie prend soin d'indiquer que l'inhumation eut lieu en secret, car des peines très sévères, dit-il, étaient portées contre ceux qui commettaient un pareil acte. L'antique précepte de la loi des Douze Tables restait toujours en vigueur : « n'enterrez ni ne brûlez aucun mort dans la cité », *hominem mortuum in urbe ne sepelito neve urito*.

Les tombes, païennes ou chrétiennes, étaient donc forcément rejetées en dehors des villes. Mais il fallait, du moins, que l'accès n'en fût point malaisé. Il était indispensable de ne pas trop les éloigner et de les placer de telle sorte que les cortèges funèbres

1. Le P. Germano di San Stanislao, *La casa celimontana dei santi martiri Giovanni e Paolo*, Rome, 1894. Cf. P. Allard, *La maison des martyrs*, dans ses *Études d'histoire et d'archéologie*, Paris, 1899, p. 159-220.

eussent le moyen de s'y rendre commodément. On fut tout naturellement amené à les mettre sur les côtés des grandes voies qui desservaient les cités. Ce fait n'est pas spécial à Rome; nous le constatons bien souvent ailleurs, notamment à Pompéi : les alentours de la route qui reliait Pompéi à Herculanum ont été déblayés; à droite et à gauche se voient encore, en parfait état, les monuments funéraires qui bordaient le chemin. C'est la voie d'Herculanum, c'est aussi la voie des Tombeaux, comme l'appellent les modernes, et le même nom conviendrait à toutes celles qui existaient aux abords de chacune des villes du monde antique. La voie Appienne, qui faisait communiquer Rome avec la Campanie et avec Brindisi, où l'on s'embarquait pour l'Orient, conserve de beaux vestiges des monuments funéraires païens qui l'encadraient; il suffit de rappeler le nom du grand mausolée circulaire de Caecilia Metella, transformé en forteresse au moyen âge[1]. Souvent il est possible de reconstituer le parcours d'une voie disparue par la seule observation des ruines des sépultures qui l'avoisinaient; tel est le cas, par exemple, pour la voie Latine auprès de Rome.

Nombreuses étaient les routes qui partaient de la capitale de l'Empire; celle-ci avait été prise comme centre de tout le réseau des voies de communication avec l'Italie et les provinces; on montrait au Forum une borne magnifiquement ornée, le milliaire d'or; de ce point initial les distances, dans toutes les di-

1. L. Canina, *La prima parte della via Appia, della Porta Capena a Boville*. Rome, 1853; J. Ripostelli et H. Marucchi, *La via Appia à l'époque romaine et de nos jours, histoire et description*, Rome, 1908.

rections, étaient comptées. Les voies, tracées en ligne droite, méprisaient les obstacles, escaladaient les collines par des pentes abruptes, traversaient les fleuves sur des ponts hardiment jetés, franchissaient les marais sur de solides chaussées de pierre. Partout, dans ce qui fut jadis le monde romain, apparaissent les débris imposants de ces grands chemins des légions, des magistrats et des négociants; parfois même ils servent encore, sous un vêtement nouveau d'empierrements modernes. Une douzaine de routes principales, dont se détachaient ultérieurement un très grand nombre de rameaux secondaires, sortaient des portes de Rome [1]; nous savons leurs noms par les inscriptions, souvent très développées, des bornes milliaires et par les itinéraires ou les cartes que l'antiquité nous a légués, — Itinéraire d'Antonin, Table de Peutinger. Citons, sur la rive droite du Tibre, la voie Cornélienne, la voie Aurélienne et la voie de Porto ; sur la rive gauche, les voies d'Ostie, Ardéatine, Appienne, Latine, Labicane, Tiburtine, Nomentane, Salaria nouvelle et Salaria ancienne, Flaminienne. Elles tiraient leurs appellations, soit des villes ou des pays vers lesquels elles se dirigeaient (voie d'Ostie, voie Latine), soit des personnages de l'époque républicaine ou des empereurs qui les avaient fait tracer (voie Appienne, voie Aurélienne); la voie Salaria est celle qui servait jadis à conduire dans la Sabine et la haute vallée du Tibre le sel des

1. A. Nibby, *Analisi storico-topografico-antiquaria della carta dei dintorni di Roma*, Rome, 1837; Th. Ashby, *The classical topography of the roman Campagna*, dans les *Papers of the british School at Rome*, I, 1902, p. 125-285; III, 1906, p. 1-212, IV, 1907, p. 1 et suiv.

marais d'Ostie. Auprès de chacune de ces routes s'élevaient des sépulcres païens ; auprès de chacune d'elles aussi étaient creusées des catacombes chrétiennes.

Comme le montre l'inspection du terrain ou de la carte [1], les cimetières chrétiens ne forment pas un ensemble continu, dont toutes les parties se suivraient et seraient reliées entre elles, une seule et immense cité des morts. Nous parlons, par métaphore, de la Rome souterraine, mais les divers quartiers qui la composent sont comme autant d'ilôts distincts. Une cinquantaine de catacombes, d'importance inégale, ont été jusqu'à présent reconnues ; bien qu'elles ne soient pas encore complètement explorées et que même, selon toute probabilité, elles ne doivent jamais l'être, il est prouvé, dès maintenant, qu'elles n'étaient pas rattachées les unes aux autres et qu'on ne pouvait passer de l'une à l'autre sans être obligé de remonter à la surface du sol ; souvent même, des espaces assez vastes, vides de tombes chrétiennes, les séparaient.

Comment donc, et en vertu de quels principes, s'est faite la répartition topographique de ces cimetières dans les environs de la capitale et aux abords des routes ?

Les modernes ont longtemps cru que les chrétiens des premiers siècles s'étaient bornés à utiliser d'anciennes galeries souterraines, pratiquées par les

1. Cf. Mgr Crostarosa, *Notizie storico-topografiche, sullo stato delle catacombe romane*, dans le *Nuovo Bullett.*, 1900, p. 321-322 et pl. XI-XII. Voir à la fin du présent volume la *Carte des environs de Rome*.

païens dans le sous-sol de la Campagne romaine pour en extraire une sorte de sable appelée pouzzolane[1]. Ils n'auraient donc pas fait un travail original; le choix des emplacements leur aurait été imposé par leurs devanciers. Les catacombes ne seraient partout que l'adaptation des carrières de pouzzolane à un usage nouveau. En faveur de cette théorie, on alléguait quelques textes du *Liber pontificalis* et des *Gesta martyrum*, qui donnent aux cimetières chrétiens le nom de *cryptae arenariae*, cimetières dans les arénaires, et l'on rappelait qu'auprès de certaines catacombes, comme celle de Priscille, de vieilles allées de carrières, non encore aménagées en vue de la sépulture, confinent aux galeries funéraires.

En réalité, si les textes parlent cinq ou six fois de *cryptae arenariae*, c'est que les cimetières établis dans les arénaires étaient très rares et méritaient d'être signalés; quant aux exemples invoqués, ils se retournent contre la théorie même que nous venons d'exposer. Les fouilles du Père Marchi, au cimetière Majeur et celles de J.-B. de Rossi au cimetière de Calliste ont montré combien les catacombes différaient des carrières de pouzzolane. Sans doute, les couloirs des catacombes viennent quelquefois se heurter à des arénaires : ainsi les constructeurs du cimetière de Saint-Calliste ont fait aboutir l'une des extrémités de leurs souterrains dans une carrière abandonnée, pour ménager à leurs coreligionnaires,

1. Voir l'exposé et la critique de cette théorie dans l'*Analisi geologica e architettonica* de M.-St. de Rossi, en appendice à la *Roma sotterranea*, I (avec pagination spéciale), p. 9-39.

au temps des dernières persécutions, une sortie facile et dérobée. Ailleurs aussi, à Saint-Hermès, au cimetière de Priscille, d'anciennes carrières ont été changées tardivement en catacombes; mais il fallut, pour y réussir, soutenir les voûtes primitives à l'aide de piliers surajoutés, étayer les parois avec des murs de briques, exécuter, en un mot, de grandes et coûteuses transformations. La raison en est simple : comme on peut le constater en maints endroits, et tout particulièrement auprès de Sainte-Agnès, l'arénaire et le cimetière chrétien ne sauraient être confondus ; ils sont établis suivant des plans différents et dans des terrains géologiquement dissemblables. Le premier est fait pour servir à l'extraction du sable : aussi les païens avaient-ils soin d'y percer des allées fort larges et sinueuses, afin que l'enlèvement des matériaux, en char ou à dos d'homme, fût aisé ; il n'a qu'un seul étage, avec des pentes douces. Tout au contraire, la catacombe, où l'on veut renfermer le plus grand nombre possible de corps dans le plus petit espace, a des galeries étroites, réduites au strict nécessaire, qui se coupent, s'entrecroisent à angle droit et s'enchevêtrent; pour gagner de la place, les tombes sont disposées sur plusieurs étages, que des escaliers font communiquer. A la rigueur, quelques arénaires ont bien pu servir comme cimetières, au prix de multiples efforts ; mais l'immense majorité des catacombes ne sont pas d'anciennes carrières, elles ont été créées expressément pour qu'on y ensevelît les corps des chrétiens.

Ce n'est pas par hasard cependant qu'elles se rencontrent seulement en certains points déterminés et à certaines profondeurs. J.-B. de Rossi, s'appuyant

sur les résultats décisifs des recherches poursuivies avec tant de méthode et de sagacité par son frère Michele-Stefano, fait intervenir ici des considérations d'ordre géologique. Le sol de la Campagne de Rome, au dessous de la couche plus ou moins épaisse de terre végétale qui le tapisse, est formé de roches sédimentaires, provenant de dépôts marins et de dépôts fluviaux, et de roches d'origine volcanique[1]. Parmi celles-ci, les unes, les plus anciennes, ont été émises par des volcans sous-marins, aux temps lointains où le Latium était encore recouvert par les eaux : c'est le *tuf rouge*, très dur, qu'on trouve à la base des collines romaines et que l'on exploite pour la construction ; les anciens en faisaient grand usage. Les autres, plus récentes, proviennent de volcans terrestres, à une époque où le Latium émergeait : c'est la *pouzzolane*, qui consiste en dépôts friables de sable, et le *tuf granulaire*, moins dur que le tuf rouge et par conséquent impropre à la construction, plus résistant que la pouzzolane et par conséquent impropre à entrer dans la composition du ciment comme le sable. Les chrétiens avaient parmi eux des architectes et des ingénieurs très experts; lorsqu'il le fallait, ils se sont résignés à creuser la pouzzolane ou même le tuf rouge, mais presque toujours ils n'ont fondé leurs catacombes que dans les couches de tuf granulaire. Leur choix s'explique aisément. Les païens recher-

1. G. Brocchi, *Dello stato fisico del suolo di Roma*, Rome, 1820 ; F. Giordano, *Condizioni topografiche e fisiche di Roma*, dans la *Monografia di Roma*, Rome, 1878, p. I-LXXXVI ; O. Richter, *Topographie der Stadt Rom im Altertum*, 2e édit., Munich, 1901, p. 24-29.

chaient les gisements de tuf rouge, d'où ils tiraient des blocs de pierre à bâtir, et ceux de pouzzolane, d'où ils tiraient la matière première de leur ciment ; ils négligeaient de parti-pris le tuf granulaire, tout à fait inutilisable à leur point de vue. En s'attaquant à celui-ci, les chrétiens étaient sûrs de ne pas marcher sur les brisées de leurs persécuteurs. En outre, cette roche est assez tendre pour se laisser commodément travailler, assez résistante aussi pour que l'on puisse y entailler des niches sans avoir à craindre l'écroulement des parois ; elle a enfin le grand avantage d'être poreuse, et, par suite, très saine : elle absorbe les infiltrations de l'eau, et cette particularité avait son prix en des lieux destinés à voir s'accumuler tant de cadavres.

Si les chrétiens ont partout cherché, de préférence, le tuf granulaire pour tracer le réseau de leurs voies souterraines, on comprend que les diverses catacombes soient séparées, et souvent même fort éloignées les unes des autres : les couches géologiques ne sont pas continues ; pouzzolane et tuf rouge interrompent par intervalles les bancs de tuf granulaire. La nature du sous-sol imposait des bornes à l'extension de chaque catacombe. Il fallait prendre garde aussi aux nappes d'eau souterraines, qui marquaient en profondeur l'extrême limite du travail : de là l'obligation d'établir les nécropoles, autant que possible, sous les parties saillantes des larges ondulations de la Campagne romaine ; toute communication entre elles était impossible par le haut, en raison de ces accidents de la surface et de la différence des niveaux, et par le bas, à cause des nappes d'eau sous-jacentes. J.-B. de Rossi n'avait pas tort d'attendre de la géolo-

gie l'éclaircissement des difficultés topographiques que soulève l'étude des catacombes. L'analyse raisonnée du sol lui a appris pourquoi les cimetières chrétiens ont été creusés en tels endroits et non pas en tels autres, pourquoi aussi les divers membres de la Rome souterraine étaient destinés à rester toujours épars et disjoints.

II

DISPOSITION INTÉRIEURE[1]

Toute catacombe se compose d'une série de galeries souterraines, plus ou moins nombreuses, à divers étages. Il s'agissait, avant tout, d'économiser la place ; aussi s'efforçait-on de rétrécir les allées et de descendre en profondeur le plus loin possible. D'après Michele-Stefano de Rossi, un cimetière de grandeur moyenne, établi dans le sous-sol d'une *area* funéraire de 125 pieds carrés, sur trois étages, donnait de 250 à 300 mètres de couloirs par étage, soit un développement total de 700 à 900 mètres. De très vastes surfaces étaient ainsi disponibles ; dans un terrain exigu, et à peu de frais en somme, trouvaient place des quantités prodigieuses de cadavres. Les cryptes de Lucine, qui ne représentent qu'une faible partie de la catacombe de Calliste, étaient

1. On trouvera un bon exposé des observations essentielles de J.-B. de Rossi sur cette question dans l'ouvrage de J.-Sp. NORTHCOTE ET W.-R. BROWNLOW, traduit en français par P. Allard, *Rome souterraine*, Paris, 1872.

creusées dans une *area* mesurant 180 pieds sur 100; elles contenaient deux milles tombes environ. La catacombe de Sainte-Agnès occupait une superficie de 16,475 mètres carrés et renfermait 5,736 cadavres. On évalue à cinq millions le chiffre des morts que pouvaient recevoir les 876 kilomètres de la Rome souterraine.

Les chrétiens chargés de tracer le plan des cimetières et de réaliser ensuite ce plan dans le sous-sol portaient le nom modeste de *fossores* ou *fossarii*, fossoyeurs [1]. Ils étaient rompus à tous les exercices minutieux des arpenteurs romains, *agrimensores*, et le labeur immense qu'ils ont accompli dénote une remarquable habileté technique. Les difficultés de leur tâche étaient doublées par le fait même qu'ils ne travaillaient pas à ciel ouvert ; mal éclairés par la lueur incertaine de petites lampes de terre cuite ou de bronze, ils avaient peine à reconnaître leur chemin, à éviter tout crochet inutile, toute erreur de direction, qui eussent entraîné la perte d'une parcelle précieuse d'espace. L'enlèvement des matériaux n'allait pas non plus sans embarras ; il fallait beaucoup de temps pour les faire sortir à dos d'homme et par des couloirs exigus où deux personnes ne pouvaient passer de front. Comme l'amoncellement des décombres aux alentours des cimetières risquait d'attirer l'attention des païens, on prit parfois le parti, aux époques de persécution, de remblayer avec les terres des galeries nouvellement pratiquées

1. J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, III, p. 533-552 ; M.-St. de Rossi, *Ibid.*, p. 700-706 ; J. Wilpert, *Die Malereien der Katakomben Roms*, p. 520-523.

d'anciennes galeries déjà toutes garnies de sépultures, — ou encore d'obstruer avec ces matériaux les allées conduisant aux cryptes principales, qu'il importait de soustraire aux profanations. Architectes et ouvriers ont su triompher de tous les obstacles; leur œuvre est un prodige de science et d'adresse, en même temps que de persévérance. Plusieurs peintures des catacombes représentent les *fossores* au travail, abattant la terre avec leur pioche ou tenant un pic d'une main et de l'autre une lampe allumée [1]. Dans les premiers temps ils appartenaient à la hiérarchie ecclésiastique et comptaient parmi les clercs de rang inférieur; à la fin du IVe siècle, ils forment une corporation, dont les membres paraissent disposer à leur gré et à leur bénéfice des concessions funéraires dans les cimetières souterrains; les inscriptions de cette époque parlent en effet d'emplacements de sépulture achetés aux fossoyeurs, *locus emtus a fossore*.

On pénétrait dans les catacombes, à l'origine, par des entrées monumentales qui s'ouvraient directement sur les routes romaines. La façade à arcades du cimetière de Domitille, qui remonte au Ier siècle, ressemble tout à fait à celles des tombeaux païens du même temps; elle était adossée à une colline; du dehors, les passants apercevaient le commencement des galeries; la porte donnait accès dans un vestibule assez vaste, d'où partaient les escaliers et les couloirs [2]. Parfois ce vestibule était orné de motifs d'architecture : celui du cimetière de Prétextat pos-

1. Cf. ci-dessous, chap. IX.

2. *Bullett. di archeol. crist.*, 1865, fig. à la p. 96.

sède un beau revêtement de briques et une corniche en terre cuite[1]. Lors des grandes persécutions du IIIe siècle, il fallut dérober aux regards des profanes les entrées des cimetières nouveaux; elles furent creusées en pleins champs, loin des routes; rien n'en décelait extérieurement la présence: d'étroits escaliers, faciles à détruire, conduisaient au sous sol. Après la paix de l'Eglise, les chrétiens n'eurent plus besoin de se dissimuler: les ouvertures des galeries furent alors élargies; de grands escaliers de pierre ou des colonnades les décorèrent; des chapelles, comme l'oratoire du Saint-Sixte à Saint-Calliste[2], s'élevèrent au-dessus des cimetières, dont elles marquaient la place. En même temps, ou un peu plus tard, sous le pontificat de saint Damase, les architectes percèrent de distance en distance des luminaires ou lucernaires, sortes de cheminées d'appel, rondes ou carrées, destinées à aérer le sous-sol et à l'éclairer.

Quand on avait franchi le seuil d'une catacombe, des escaliers raides, taillés dans le tuf, permettaient aux fidèles de descendre d'étage en étage. Il y avait au moins trois étages superposés et souvent cinq. A chaque niveau les galeries, *ambulacra* ou *cuniculi*, s'alignent parallèlement ou se coupent perpendiculairement: elles forment un véritable dédale, où l'on se perd avec d'autant plus de facilité qu'elles se ressemblent toutes. Elles sont très étroites[3]; elles avaient d'abord 80 centimètres de largeur, et plus

1. *Ibid.*, 1863, fig. à la p. 20.
2. J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, III, pl. XXXIX, 1.
3. *Ibid.*, I, pl. XV. Voir ci-contre, pl. II, 1.

tard, quand on fut obligé d'être plus ménager encore des surfaces utilisables, 70 ou 60 centimètres seulement, ou même quelquefois 55. A mesure que l'on se rapproche de la paix de l'Église, les galeries sont de plus en plus hautes et étranglées. Des voûtes plates, ou légèrement arquées, ou encore en forme de toit à deux versants, surmontaient les parois rectilignes.

Par intervalles les *ambulacra* s'élargissent et se transforment en pièces plus vastes, les *cubicula* ou chambres funéraires[1]. Dans les couloirs qui reliaient ces chambres les unes aux autres étaient déposés les restes des petites gens, dans les *cubicula* les corps de tous les membres d'une même famille ou de tous les sociétaires d'un même collège. Une inscription d'un *cubiculum* du cimetière de Domitille nous apprend qu'un certain M. Antonius Restutus avait fait construire cet hypogée « pour lui et les siens. » Aux cimetières de Calliste et de Priscille, des Eutychii et des Pelagii, c'est-à-dire des personnages appartenant aux collèges d'Eutyches et de Pelagius, ou des affranchis d'Eutyches et de Pelagius, étaient enterrés ensemble, dans les mêmes chambres. Les *cryptae* ne sont que des *cubicula* de plus amples dimensions, où reposaient les restes de martyrs vénérés[2]; à partir du IVe siècle elles deviennent des centres de dévotion, des lieux de culte et de pélerinage; les fidèles s'y réunissent pour célébrer les fêtes des saints; souvent on donne alors aux cryptes historiques agran-

1. Par exemple : *Cubiculum Oceani* ainsi nommé par de Rossi à cause du sujet représenté sur la voûte), dans la catacombe de Calliste, *Ibid.*, II, pl. XXVII.

2. Par exemple : crypte de saint Corneille, dans la catacombe de Calliste, *Ibid.*, I, pl. V.

dies la forme de chapelles ou d'églises souterraines ; ce sont les « basiliques cimétériales », très richement ornées, avec un autel pour dire la messe et une chaire, d'où le prêtre adressait la parole aux fidèles ; là se rencontrent les plus belles peintures murales de basse époque, les inscriptions damasiennes, les *graffiti* les plus nombreux.

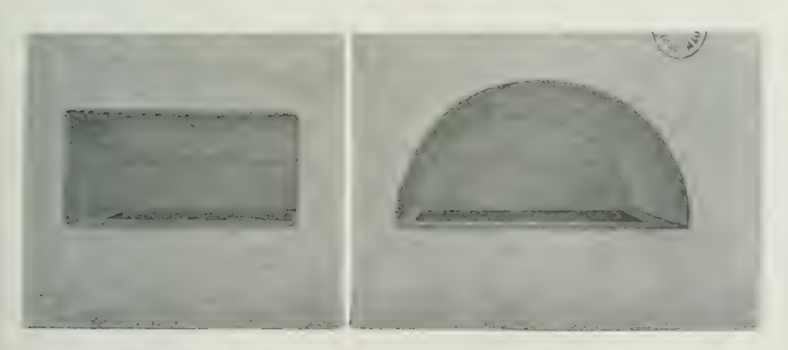
L'étude méthodique et approfondie des catacombes a permis d'observer les phases successives de leur développement. Un cimetière change d'aspect en s'étendant. J.-B. de Rossi s'est attaché spécialement à la description de la catacombe de Saint-Calliste ; il raconte sa croissance comme celle d'un être vivant qui d'âge en âge se transforme[1]. Les remarques qu'il a faites au sujet de ce cimetière valent pour tous les autres ; les lois de leur évolution sont partout les mêmes ; elles leur étaient imposées par les conditions du terrain et les nécessités du moment.

Chaque catacombe de la première époque a pris naissance dans le sous-sol d'une *area* funéraire, d'un domaine privé appartenant à quelque riche propriétaire chrétien[2] ; elle est creusée à une faible profondeur et renferme un petit nombre de galeries, qu'il n'est pas nécessaire de rapprocher les unes des autres, ni même d'utiliser tout entières : les chrétiens n'ont pas encore tant de morts à ensevelir. A une seconde époque, il faut serrer davantage les

1. Voir tout le tome II de la *Roma sotterranea*, avec l'Appendice géologique et architectonique rédigé par M.-St. de Rossi.

2. Dom H. Leclercq, article *Area*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 2787-2802.

1. Intérieur d'une catacombe, avec *loculi*.
(*Roma sotterr.*, I, pl. XV)



2. *Sepulcrum a mensa.* 3. *Arcosolium.*
(*Ibid.*, II, pl. LI-LII, 5 et 6).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

tombes et les galeries, sans perdre un seul pouce; bientôt même on ne peut se dispenser de construire des étages inférieurs, partout où la nature des roches le permet. La catacombe s'étend en profondeur : un second, un troisième, quelquefois un quatrième et un cinquième étages s'ajoutent tour à tour au premier. Les *fossores* ne s'arrêtent qu'en arrivant à proximité des nappes d'eau souterraines et parce qu'il leur est impossible d'aller au-delà. En même temps, la catacombe s'étend en largeur, bien en dehors des limites étroites de l'*area* primitive, à laquelle d'autres *areae* viennent maintenant se joindre. Le cimetière est formé dès lors, en réalité, d'une série de cimetières particuliers, d'abord distincts, ensuite réunis. Ainsi se constitue graduellement le groupement de constructions juxtaposées et superposées que comprend chacune des grandes catacombes de la Campagne romaine.

De Rossi a donné dans sa *Roma sotterranea* le plan d'ensemble et la coupe schématique du cimetière de Calliste. Nous voyons sur le premier [1] quelle vaste superficie, divisée en autant de secteurs qu'il y avait d'anciennes *areae*, occupaient les sépultures chrétiennes. Le second [2] nous montre en quel ordre se succédaient, à partir de la surface du sol, les étages des galeries : le premier étage est établi dans les couches supérieures, très résistantes, du tuf granulaire ; le deuxième dans les couches inférieures de la même roche, déjà moins dures et qu'on a dû consolider artificiellement ; le troisième et le quatrième

1. J.-B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, III, pl. XLII-XLV.
2. *Ibid.*, I, pl. XXXIV. Voir ci-contre, pl. III.

dans la pouzzolane, péniblement étayée par des murs en maçonnerie; le cinquième enfin, bas et souvent inondé, dans une couche nouvelle de tuf granulaire, d'assez médiocre qualité; les eaux souterraines ont empêché de descendre plus loin.

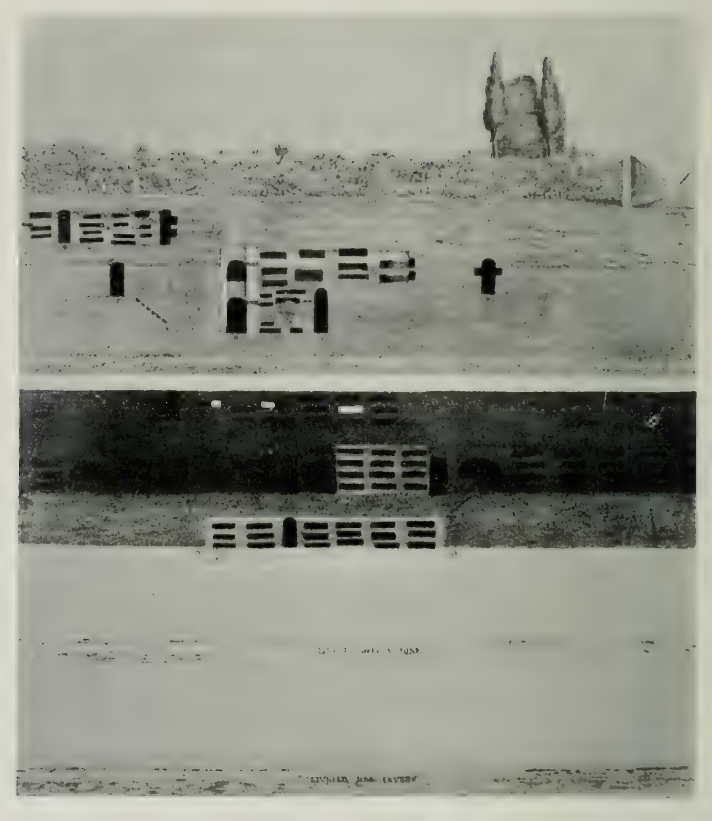
Les chrétiens des premiers siècles se sont servi aux catacombes de quatre sortes différentes de tombes : sarcophages, *loculi* proprement dits, *loculi* en forme de table (*sepulcra a mensa*), *arcosolia* [1].

L'usage des sarcophages, coffres de pierre ou de marbre, souvent très décorés, dans lesquels étaient enfermés les corps des défunts, est emprunté aux païens. Il y avait quelques sarcophages aux catacombes, mais ils ne s'y rencontrent guère qu'à titre exceptionnel ; les riches seuls pouvaient en faire l'emplette et supporter les frais de leur transfert dans les galeries funéraires [2].

En général, les restes des chrétiens reposaient dans les parois mêmes des couloirs et des *cubicula*. Le *locus* ou *loculus* est l'emplacement destiné à recevoir un corps ; il consiste simplement en une cavité rectangulaire, de la grandeur exacte du cadavre qu'on doit y mettre. Le long de chaque paroi, depuis le niveau du sol des allées souterraines jusqu'à la voûte, plusieurs *loculi*, souvent six ou sept, s'alignent parallèlement les uns au-dessus des autres. Une seule cavité abritait au besoin deux ou trois corps; le *loculus* est dit alors *bisomus* ou *trisomus*. Une fois le cadavre mis en place, l'ouverture exté-

1. *Ibid.*, I, pl. XXX, nos 5 et 9 (sarcophages), pl. VIII (*loculi*); II, pl. LI-LII, no 5 (*sepulcrum a mensa*), no 6 (*arcosolium*). Voir ci-dessus, pl. II, p. 66.

2. Voir ci-dessous, chap. X.



Coupe de la catacombe de Saint-Calliste.

(*Roma sotterr.*, I, pl. XXXIV).

E. LEROUX, Edit. H. Demoulin, sc.

rieure, en façade sur la galerie ou sur la crypte, était bouchée, soit par un petit mur de maçonnerie ou de briques, soit par une plaque de terre cuite ou une dalle de marbre ; sur le côté apparent de cette clôture on dessinait des emblèmes religieux et l'on gravait des inscriptions ; on y encastrait parfois, comme signe extérieur de reconnaissance et pour distinguer les unes des autres ces tombes qui se ressemblaient toutes, des monnaies, des médaillons, des pierres gravées, des fonds de vase en terre cuite ou en verre doré.

Les *sepulcra a mensa*, sépulcres en forme de table, ne sont qu'une variété des *loculi* proprement dits. De Rossi désigne sous ce nom des cavités rectangulaires d'une hauteur double de celle des précédentes ; elles étaient divisées en deux parties, dans le sens de la hauteur, par une dalle ayant l'apparence d'une table ou tablette, *mensa* ; la moitié supérieure restait vide ; l'autre était occupée par le cadavre et on la fermait extérieurement de la même façon qu'un *loculus* ordinaire. Les tombes de ce genre sont assez rares, mais il importait de les mentionner, car c'est d'elles que dérive directement le dernier type de sépulture des catacombes, l'*arcosolium*.

Les *arcosolia* sont des *loculi* en forme de table, dont la partie supérieure, toujours vide, au lieu d'être rectangulaire est cintrée et voûtée[1]. Le mot *arcosolium* vient des deux mots *arcus*, arc, et *solium*, baignoire de marbre, par extension sarcophage ; l'*arcosolium*, de même d'ailleurs que le *sepulcrum a*

1. Dom H. Leclercq, article *Arcosolium*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 2774-2787.

mensa, est, en effet, un véritable sarcophage, taillé à même dans le roc. Les *arcosolia* n'apparaissent qu'au IIIe siècle ; ils sont beaucoup plus intéressants, au point de vue de l'art, que les simples *loculi* ; le plus souvent des revêtements de marbre et une riche ornementation picturale les décorent.

Quand on visite les catacombes pour la première fois, on est tenté de croire d'abord que les cimetières chrétiens de la Campagne romaine se ressemblent tous et qu'il n'y a pas entre eux de différences appréciables. Dès que l'on pénètre davantage dans la connaissance de la Rome souterraine, cette impression trompeuse de monotonie se dissipe. En réalité, chacun de ces cimetières a ses caractères propres et sa physionomie à part ; leur plus ou moins grande extension, le nombre de leurs étages superposés, l'alternance irrégulière des galeries et des cryptes, les dispositions diverses des *loculi* et des *arcosolia*, l'inégale répartition des inscriptions et des fresques sont autant d'éléments distinctifs et variables, qui concourent à fixer leur individualité.

CHAPITRE IV

LES SOUVENIRS DE SAINT PAUL ET DE SAINT PIERRE AUX CATACOMBES

Dans la revue rapide que nous nous proposons de faire des principales catacombes romaines, nous suivrons, pour plus de commodité, l'ordre chronologique. Obligés de choisir, parmi tant de cimetières des quatre premiers siècles, un petit nombre d'exemples instructifs et probants, c'est l'histoire même des progrès du christianisme qui nous tracera notre cadre. Nous commencerons par relever, dans les catacombes de la voie d'Ostie et de la *Platonia*, du Vatican et de l'*Ostrianum*, les souvenirs et les monuments du temps des apôtres saint Paul et saint Pierre, fondateurs de l'Église romaine [1].

1. Cf. H. Grisar, *Le tombe apostoliche di Roma*, dans la revue *Studi e documenti di storia e diritto*, XIII, 1892, p. 321-373, et dans ses *Analecta romana*, Rome, 1899, p. 259-306 ; O. Marucchi, *Le memorie degli apostoli Pietro e Paolo in Roma*, Rome, 1894 ; 2e éd., 1900.

I

SAINT PAUL

On ne sait à quelle date ni par qui le christianisme fut introduit à Rome; il est certain toutefois qu'il y pénétra de bonne heure. Suétone signale, dès l'année 49-50, la présence des chrétiens dans la capitale : l'empereur Claude, dit-il, chassa les Juifs, qui s'agitaient sans cesse à l'instigation d'un certain Chrestus, *Judaeos impulsore Chresto assidue tumultuantes Roma expulit* [1]. L'historien, mal renseigné sur les croyances juive et chrétienne, prend le nom du Christ pour celui d'un Juif, auteur des désordres ; son témoignage prouve du moins que sous le règne de Claude il y avait déjà des chrétiens dans Rome et qu'ils appartenaient à la colonie hébraïque, si importante en cette ville. L'édit de 49-50 ne paraît pas, d'ailleurs, avoir eu beaucoup d'effet et la communauté juive, un instant dispersée, ne tarda pas à se reconstituer.

Pendant l'année 58, saint Paul, l'apôtre des Gentils, qui venait d'évangéliser l'Orient, adresse aux Romains, c'est-à-dire aux chrétiens de Rome, une *Épître* où il vante leur foi, « célèbre dans tout l'univers », et annonce sa prochaine arrivée parmi eux : arrêté à Jérusalem, sur la dénonciation des Juifs qui l'accusaient de troubler l'exercice de leur culte, et traduit devant les magistrats impériaux, il a de-

1. Suétone, *Vie de Claude*, 25.

mandé et obtenu, en sa qualité de citoyen romain, d'être jugé dans la capitale, où on le conduit sous escorte. Saint Paul atteignit le but de son voyage en 60, après une navigation pénible et mouvementée, que les *Actes des Apôtres* racontent en détail. Il resta à Rome jusqu'en 63, prisonnier, il est vrai, mais soumis à un régime très doux, « la détention militaire, » *custodia militaris;* confié à la garde d'un soldat qui l'accompagnait partout, il vivait chez son geôlier, avec la permission, toutefois, d'aller et de venir, de recevoir et de faire des visites, d'écrire et même de prêcher. Les *Actes* assurent qu'il profita de cette demi-liberté pour entrer en relations avec les chrétiens de la ville, qui l'attendaient impatiemment, avec les Juifs et même avec les païens, parmi lesquels beaucoup se convertirent. S'il est établi maintenant que les lettres qu'il aurait échangées avec le philosophe Sénèque sont apocryphes, du moins paraît-il certain aussi que plusieurs de ses *Épitres* authentiques, adressées aux communautés chrétiennes de Grèce et d'Orient, ont été rédigées à Rome pendant sa captivité.

A partir de l'année 63 on perd sa trace : le récit des *Actes des Apôtres* s'interrompt brusquement. Saint Paul dut comparaître en justice devant l'empereur Néron ou devant le préfet du prétoire ; il fut sans doute acquitté, comme il l'avait été précédemment à Corinthe ; la loi romaine ne voyait encore rien de répréhensible dans sa prédication ; aux yeux des magistrats impériaux, les chrétiens ne formaient qu'une secte judaïque et leurs différends avec les Juifs n'intéressaient nullement l'État. Peut-être saint Paul, aussitôt libre, est-il parti pour l'Espagne, comme le

donnent à entendre un texte de saint Clément Romain, à la fin du Ier siècle, et un fragment anonyme du IIe siècle publié par Muratori en 1740. En tout cas, d'après la tradition romaine, son absence ne dut pas être de longue durée, puisqu'on le compte au nombre des victimes de la première persécution, ordonnée en 64 par Néron.

Pendant neuf jours, du 19 au 28 juillet 64, un incendie d'une extrême violence ravagea les vieux quartiers de Rome, détruisant une quantité prodigieuse de maisons particulières, d'édifices publics et d'objets précieux. D'après Tacite [1], cet événement fut le prétexte qu'invoqua Néron pour sévir contre les chrétiens, enfin distingués des Juifs : soupçonné lui-même d'avoir fait mettre le feu, afin de se débarrasser à bon compte des constructions qui l'empêchaient d'agrandir son palais, il rejeta sur les chrétiens le crime odieux dont on l'accusait et les condamna, comme incendiaires, à des supplices atroces : les uns furent livrés aux bêtes, d'autres mis en croix, d'autres encore brûlés la nuit, en guise de torches, dans les jardins du Vatican. Suétone parle de l'incendie et de la persécution en deux passages distincts de sa *Vie de Néron* [2] et sans les rattacher l'un à l'autre ; les écrivains chrétiens qui décrivent les rigueurs sanglantes de Néron ne disent rien de l'incendie, sauf Sulpice Sévère et l'auteur inconnu des lettres supposées de saint Paul et de Sénèque, qui dépendent de Tacite.

La discussion de ces textes a donné lieu récem-

1. Tacite, *Annales*, XV, 38-40.
2. Suétone, *Vie de Néron*, 16 et 38.

ment, en Italie, à une polémique très vive et provoqué l'apparition de multiples articles, brochures et livres. M. Carlo Pascal a soutenu que l'incendie de Rome eut vraiment pour auteurs quelques chrétiens exaltés et fanatiques, qui vivaient dans l'attente et l'espoir d'un grand cataclysme et croyaient, en le provoquant, hâter l'avènement du royaume de Dieu [1]. M. Attilio Profumo, dans un ouvrage de proportions considérables et très documenté, où tous les éléments du problème sont examinés avec le soin le plus minutieux, incrimine Néron et absout les chrétiens : il croit que ceux-ci furent poursuivis, non pas pour le crime d'incendie en 64, mais en 65, à l'occasion du complot de Pison [2]. MM. Pascal et Profumo n'ont pu réussir à faire accepter leurs théories. Il faut s'en tenir aux chapitres très clairs de Tacite, qui établissent un rapport direct entre l'incendie et la persécution et qui suggèrent une explication très simple et très vraisemblable de la catastrophe de juillet 64. Il n'est pas absolument nécessaire qu'il y ait eu des coupables ; peut-être le feu a-t-il éclaté par hasard, *forte*, selon le mot même de Tacite, sans que Néron ou les chrétiens l'eussent allumé ; les incendies étaient fréquents et terribles à Rome, où les maisons, construites souvent en bois, s'entassaient confusément dans les faubourgs populaires et aux abords des Forums, des temples et des palais du centre ; ceux qui désolèrent la ville sous Titus, sous Commode, sous Carin, n'ont jamais été imputés aux em-

1. C. Pascal, *L'incendio di Roma e i primi cristiani*, Milan, 1900.

2. A. Profumo, *Le fonti ed i tempi dello incendio neroniano*, Rome, 1904.

pereurs ni aux chrétiens ; pourquoi celui de 64 ne serait-il pas dû, lui aussi, à un pur accident, dont la foule rendit responsable un prince détesté et dont le prince, à son tour, fit retomber la responsabilité sur les adeptes d'une religion suspecte [1] ?

Saint Clément Romain, dans sa première *Épître aux Corinthiens*, écrite à Rome même vers l'année 96, cite saint Paul et saint Pierre parmi les victimes de la persécution néronienne ; tous les polémistes et les historiens chrétiens des âges suivants adoptent unanimement cette tradition ; elle est exposée, sous sa forme la plus développée, avec maintes amplifications légendaires, dans les *Actes* apocryphes des saints Pierre et Paul, rédigés au ve ou au vi^e siècle [2]. Les deux apôtres auraient péri le même jour ; les martyrologes et les calendriers placent au 21 juin leur fête commune ; en même temps qu'eux on commémorait à cette date neuf-cent-soixante-dix-huit martyrs anonymes, qui ne sont autres peut-être que les chrétiens de Rome condamnés et exécutés, comme eux, sur l'ordre de Néron. Saint Jérôme place la mort des saints Pierre et Paul trois ans après celle de Sénèque, c'est-à-dire en 67 [3] ; il est possible en effet qu'ils n'aient pas péri dès le lendemain de l'incendie, mais seulement un peu plus tard, à la fin de la persécution, qui aurait duré, dans cette hypothèse, plusieurs années. D'après Tertul-

1. G. Boissier, dans le *Journal des Savants*, 1902, p. 158-167 ; P. Allard, dans la *Revue des Questions historiques*, 1903, I, p. 341-378 et 1906, I, p. 324-325.

2. R. A. Lipsius, *Acta apostolorum apocrypha*, I *Acta Petri, Acta Pauli etc.*, Leipzig, 1891.

3. Saint Jérôme, *De viris illustribus*, 12.

lien et tous les textes postérieurs, saint Paul subit le supplice réservé aux citoyens romains : il eut la tête tranchée [1].

Parmi les monuments prétendus de son séjour à Rome, il en est plusieurs que nous devons délibérément écarter. On ne saurait admettre qu'il ait été incarcéré, comme le veut une légende tardive, sur l'emplacement de l'église de *Santa Maria in via Lata*, au Corso ; les murs antiques encore visibles dans le sous-sol de cette église appartenaient à un édifice païen bien connu de la région du Champ de Mars, le portique de *Saepta Julia*, construit par Jules César pour servir aux réunions des Comices ; il n'y avait là, au 1er siècle, ni prison ni maison particulière. L'apôtre a dû habiter, de 60 à 63, aux environs d'un des camps de la garnison de Rome, puisqu'il était sous la surveillance d'un soldat ou d'un officier ; on pourrait penser aux *Castra praetoria*, à l'extrémité orientale du Quirinal, mais une glose ancienne des *Actes des Apôtres* prétend qu'il avait pour geôlier le commandant de *Castra peregrina* ; en ce cas, il aurait résidé sur le Caelius. — D'autre part les *Actes*, des saintes Potentienne et Praxède, fêtées le 19 mai, rapportent que saint Paul aurait converti le sénateur Pudens et sa famille, dont la maison, sur la colline du Viminal, devint ensuite l'église de sainte Pudentienne ou Potentienne. Cette légende fut imaginée pour rattacher aux apôtres la fondation de la basilique du Viminal. Elle a pour point de départ la présence du nom d'un certain Pudens parmi ceux des chrétiens de la capitale auxquels saint Paul, à la

1. Tertullien, *Scorpiace*, 15.

fin de l'*Épitre aux Romains*, envoie son salut, et, en outre, l'existence, auprès de l'église de Sainte-Pudentienne, d'inscriptions honorifiques païennes qui mentionnaient un personnage consulaire du IIIe siècle appelé Pudens. Ces indications auront été à dessein rapprochées et confondues ; les conclusions abusives qu'en tire l'auteur des *Actes* n'ont aucune valeur historique.

C'est dans les anciens cimetières chrétiens de la Campagne de Rome qu'il faut aller chercher des souvenirs de saint Paul à la fois plus précis et plus sûrs.

Selon la tradition relatée dans les *Actes* apocryphes des saints Pierre et Paul, la correspondance de saint Grégoire le Grand, les itinéraires du moyen âge, l'apôtre fut martyrisé sur la rive gauche du Tibre, à cinq kilomètres de Rome, au bord de la voie Laurentine, qui se détache de la voie d'Ostie vers la gauche, en un lieu appelé les Eaux Salviennes, *ad Aquas Salvias*[1]. Les *Actes* décrivent son supplice : il fut décapité et sa tête bondit à trois reprises sur le sol, faisant jaillir chaque fois une fontaine miraculeuse. A cet endroit s'élève maintenant l'abbaye de Saint-Paul-Trois-Fontaines ; on y voit une église, qui marque la place même de l'exécution, une colonne à laquelle le saint aurait été attaché, et les trois sources toujours jaillissantes. Laissons de côté le détails merveilleux des *Actes*. Il n'en reste pas moins établi qu'à la fin du Ve siècle les chrétiens de Rome

1. J.-B. DE ROSSI, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1869, p. 83-92 ; 1871, p. 71-76; 1887, p. 78-82 et p. 153 ; J.-P. KIRSCH, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1888, p. 243-247.

croyaient que saint Paul avait été mis à mort aux Eaux Salviennes ; cette donnée topographique a d'autant plus de prix que des fouilles faites en 1869 dans l'abbaye des Trois-Fontaines ont ramené à la lumière plusieurs inscriptions chrétiennes attestant l'existence d'un cimetière souterrain ; déjà Bosio proposait d'identifier les Eaux Salviennes avec la catacombe de Saint-Zénon, connue seulement par une brève mention dans un livre liturgique de l'Eglise romaine. On comprend aisément qu'un certain nombre de fidèles aient choisi pour leur sépulture, par dévotion, le lieu même de la décollation de l'apôtre.

Plus près de Rome, sur la voie d'Ostie, la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs est construite également au-dessus d'une vieille nécropole [1] ; c'est là que fut enseveli saint Paul et l'on y montre encore son tombeau. Les *Actes* apocryphes et les martyrologes nous font savoir qu'on l'enterra au bord de la voie d'Ostie, dans une *area* funéraire appartenant à une matrone appelée Lucine ; peut-être cette Lucine est-elle celle qui donna aussi son nom aux plus anciennes cryptes de la catacombe de Calliste. L'*area* formait sans doute à l'origine un cimetière à découvert, *sub divo*, auquel s'ajoutèrent ultérieurement des galeries souterraines ; on a retrouvé quelques fragments de sarcophages et quelques inscriptions qui paraissent provenir de cette catacombe dis-

1. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1872, p. 159-160 ; E. Stevenson, dans le *Nuovo Bullett.*, 1897, p. 283-321 ; 1898, p. 60-70 ; C. Villani, *Ibid.*, 1901, p. 301-302.

5.

parue. Dès la fin du premier siècle, le pape Anaclet avait élevé un oratoire sur la tombe de saint Paul. Constantin, en 324, remplaça cette chapelle par une basilique, qui avait sa façade du côté qu'occupe l'abside de l'église actuelle ; sa construction entraina la ruine complète du cimetière primitif. Au monument de Constantin succéda, en 386, une basilique nouvelle, beaucoup plus grande et magnifiquement décorée, commencée par Valentinien, continuée par Théodose, achevée par Honorius; elle a duré jusqu'en 1823; anéantie par un incendie terrible, elle fut reconstruite au cours du XIXe siècle, avec plus d'éclat encore qu'autrefois. Au-dessous de l'autel majeur est déposé le sarcophage qui contient les restes de saint Paul ; sur l'une des grandes pierres qui le ferment, on lit l'inscription suivante, en caractères de l'époque constantinienne :

PAULO
APOSTOLO MART

Paulo apostolo mart(yri) [1].

Le tombeau n'a pas changé de place depuis Constantin : Valentinien, en reconstruisant la basilique, s'est abstenu de toucher à la *confession*. La pierre qui porte l'inscription est percée de deux trous rectangulaires et d'un trou circulaire ; par ces ouvertures, les prêtres, aux jours de fête, faisaient descendre jusque dans la tombe, avec de l'encens,

1. H. GRISAR, dans la *Rom. Quartalschr.*, 1892, p. 118-153 et pl. VIII.

des linges que le contact des reliques sanctifiait et que l'on distribuait ensuite aux assistants.

Le corps de saint Paul n'était pas toujours resté, depuis l'origine, dans la basilique hors-les-murs. En 258 il avait été transféré momentanément, avec celui de saint Pierre, dans une crypte souterraine de la voie Appienne, appelée tantôt la *Platoma* ou *Platonia*, tantôt les Catacombes, *locus ad Catacumbas* [1]; le Chronographe de l'année 354, une inscription métrique de saint Damase, une lettre de saint Grégoire le Grand, le Martyrologe hiéronymien, les *Actes* des saints Pierre et Paul en témoignent. Cette translation eut lieu pendant la violente persécution de Valérien, afin de mettre les restes des apôtres à l'abri de toute insulte. Il semble qu'on ait ramené leurs corps, l'un sur la voie d'Ostie, l'autre au Vatican, dès l'année suivante, à la faveur des mesures d'apaisement prises par Gallien, fils de Valérien, associé à l'Empire du vivant même de son père et chargé du gouvernement de Rome pendant que celui-ci combattait en Orient contre les Parthes [2]. Autour de la *Platonia* se développa un petit cimetière, où furent enterrés notamment saint Sébastien, tribun d'une cohorte prétorienne, victime de la persécution de

1. Le mot *Platoma* ou *Platonia* signifiait plaque de pierre ou de marbre. Sur l'étymologie du mot *Catacumbae*, voir ci-dessus, chap. Ier, p. [illegible].

2. Les têtes de saint Pierre et saint Paul sont maintenant déposées dans la basilique du Latran ; avant l'année 1370 elles se trouvaient dans le *Sancta Sanctorum*; au temps de saint Grégoire le Grand elles n'étaient pas encore détachées des corps; d'après le Père Grisar, c'est au VIe siècle que les papes les firent retirer des tombeaux de la voie d'Ostie et du Vatican (*Civiltà cattolica*, 17 mai 190[illegible]).

Dioclétien, et saint Quirin, évêque de Siscia en Pannonie. Au-dessus de la crypte où reposèrent quelque temps les reliques de saint Paul et de saint Pierre, le pape Damase éleva une basilique, dite des Saints-Apôtres et plus tard de Saint-Sébastien[1]; Mgr de Waal y a fait des fouilles en 1894 et dans la crypte, sous un petit autel, il a retrouvé un tombeau divisé en deux parties pour recevoir deux corps côte à côte. En souvenir des apôtres, les pélerins du moyen âge continuèrent à visiter Saint-Sébastien et le *locus ad Catacumbas*, même après qu'ils eurent oublié l'histoire et l'emplacement des autres nécropoles chrétiennes; c'est pour cette raison que le nom de catacombes fut étendu, au temps de la Renaissance, à tous les cimetières souterrains des premiers siècles.

II

SAINT PIERRE

Des documents nombreux, dont quelques-uns remontent à une haute antiquité, attestent que saint Pierre est venu à Rome, qu'il y a prèché, qu'il y fut mis à mort. Nous avons sous son nom une *Épitre* adressée aux Églises d'Asie, la *Prima Petri*; elle est écrite, d'après l'auteur, de « Babylone », c'est-à-dire de Rome, à laquelle les chrétiens donnaient ce nom symbolique, et elle fait allusion très clairement aux

1. A. de Waal, *Der Apostelgruft ad Catacumbas*, dans la *Röm. Quartalschr.*, *Supplementheft* iii, 1894; O. Marucchi, *Descrizione delle catacombe di San Sebastiano*, Rome, 1895; A. Baumstark, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1903, p. 250-252.

souffrances qu'enduraient les fidèles de la capitale pendant la persécution. Saint Clément Romain, dans sa 1re *Epitre aux Corinthiens*, et saint Ignace, dans son *Epitre aux Romains*, l'un et l'autre à la fin du Ier siècle ; au IIe, saint Denys de Corinthe, dans une lettre que cite Eusèbe, et saint Irénée, dans son traité *Contre les hérétiques* ; au début du IIIe siècle, le prêtre romain Caius, cité aussi par Eusèbe, puis Tertullien, Origène, etc. ne doutent pas du séjour de Pierre à Rome ni de son martyre sous Néron. Ajoutons qu'un papyrus égyptien de la collection Amherst, publié en 1900[1], contient le texte grec d'un document apocryphe très ancien, l'*Ascensio Isaiae*, dont on ne connaissait jusqu'ici qu'une version éthiopienne incomplète ; à propos de l'Antéchrist et de la persécution néronienne, on y lit ces mots : « Et l'un des Douze tombera entre leurs mains » ; l'apôtre ainsi désigné ne peut être que saint Pierre. Saint Jérôme assigne à son supplice, comme nous l'avons déjà vu, la date de 67 ; si la *Prima Petri* est authentique, il faut bien admettre que Pierre a survécu au début des exécutions qui suivirent l'incendie de 64. Les *Actes* apocryphes s'accordent avec les textes historiques du IIIe siècle et des époques suivantes, à partir de Tertullien, pour affirmer qu'il fut crucifié ; il n'était pas citoyen romain comme saint Paul ; aussi subit-il le supplice des esclaves et des étrangers. Origène raconte qu'il ne voulut pas, par humilité, périr de la même manière que le Christ ; il

1. Cf. AD. HARNACK, dans les *Sitzungsber. der Berliner Akad.*, 1900, p. 985 et suiv., et O. MARUCCHI, dans le *Nuovo Bullett.*, 1901, p. 221-222.

aurait demandé et obtenu qu'on le crucifiât la tête en bas [1].

S'il est prouvé que saint Pierre vint à Rome, la date de son arrivée et la durée de son séjour restent incertaines. A la suite de plusieurs historiens de l'Église, de Rossi suppose qu'il se rendit à Rome pour la première fois dès l'année 42, dix-huit ans avant que saint Paul y prêchât. D'après le Chronographe de 354, le traité *De morte persecutorum* de Lactance, la *Chronique* d'Eusèbe et les listes épiscopales postérieures, il aurait été évêque de Rome pendant vingt-cinq ans; comme il fut supplicié en 67, il faudrait donc reculer son arrivée jusqu'en 42. Les *Actes des Apôtres* rapportent qu'emprisonné à Jérusalem vers l'an 41, il fut délivré miraculeusement et s'en alla « en un autre lieu »; cet autre lieu ne serait-il pas Rome, et ne s'expliquerait-on pas de la sorte la fréquente répétition, sur les sarcophages romains, de la scène de son arrestation par les soldats d'Hérode? Sans doute on le retrouve en 52 à Jérusalem, où il préside un synode des Apôtres, et saint Paul, écrivant aux Romains en 58, ne le nomme pas parmi les chrétiens alors présents dans la capitale et qu'il salue. Mais peut-être avait-il quitté Rome en 49-50, en même temps que les Juifs expulsés par Claude, pour n'y rentrer qu'à la veille de la persécution de Néron [2].

Cette théorie, à vrai dire, ne s'appuie sur aucun

1. Origène, cité par Eusèbe, *Histoire ecclésiast.*, III, 1.

2. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1867, p. 33-89 (étude d'ensemble sur les souvenirs de la prédication de saint Pierre à Rome, la chaire du Vatican et le *coemeterium Ostrianum*).

texte formel et implique trop d'hypothèses et de postulats[1]. Il n'y a rien à tirer en sa faveur des monuments archéologiques : que saint Pierre soit venu à Rome deux fois ou une fois seulement, dans tous les cas leur valeur est la même. Il n'y a rien à tirer non plus du passage des *Actes des Apôtres* relatif à l'emprisonnement de saint Pierre et à sa délivrance : les termes en sont trop vagues. Quant à la tradition des vingt-cinq années de son épiscopat, elle n'est mentionnée, en termes du reste obscurs et peu concordants, que par des auteurs du IVe siècle, échos tout au plus de documents disparus du IIIe, tels que la *Chronique* d'Hippolyte, dont s'est servi le Chronographe de 354. Les textes les plus anciens ne parlent que de la présence de Pierre à Rome au moment de la dernière persécution ; « peut-être y était-il venu auparavant, cela est possible, mais non démontrable », et les calculs sur lesquels on s'appuie pour le prétendre sont « trop peu fondés pour entraîner les suffrages de l'histoire[2]. »

Quelques uns des souvenirs archéologiques qui concernent saint Pierre et son séjour à Rome n'ont qu'une valeur purement légendaire ; les plus authentiques sont ceux des catacombes.

La célèbre statue de bronze de la basilique vaticane n'est pas contemporaine de l'apôtre. Elle le

1. Elle a été reprise en dernier lieu par J. Guiraud, *La venue de saint Pierre à Rome*, dans ses *Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne*. M. Guiraud, d'ailleurs, ne prétend établir que la « probabilité » des vingt-cinq années de l'épiscopat romain de saint Pierre, sans en affirmer la « certitude ».

2. L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, I, p. 5[illegible] et p. 61.

représente assis dans une chaire de marbre sculpté, deux doigts de la main droite levée pour bénir, tenant de la main gauche les clefs, symbole de son autorité. M. F. Wickhoff a proposé naguère d'attribuer cette belle œuvre au XIIIe siècle et à l'atelier du sculpteur Arnolfo del Cambio. Le dernier archéologue qui l'ait étudiée, le Père H. Grisar, la rapporte d'après le costume et la technique, au temps du pape Symmaque (478-514), fin du Ve siècle ou début du VIe [1]. Il y a, dans les Grottes vaticanes, une autre statue assise de saint Pierre, en marbre, qui provient de l'ancienne basilique; la tête et les mains ont été refaites au moyen âge; on remarque sur les draperies des traces de polychromie; c'était primitivement l'image d'un consul ou d'un sénateur romain; on l'a transformée ensuite, comme il arrivait fréquemment, pour lui donner une signification nouvelle et elle aura servi de modèle, selon toute probabilité, à l'artiste qui sculpta plus tard la statue de bronze.

On conserve précieusement, dans l'abside de Saint-Pierre-du-Vatican, la chaire de bois dont se serait servi aussi l'apôtre pendant sa prédication romaine; elle n'est autre, sans doute, que la *cathedra Petri* à laquelle les pèlerins du moyen âge venaient rendre visite. Le pape Alexandre VII, au XVIIe siècle, fit enfermer ce siège dans une chaire monumentale en bronze, œuvre du Bernin; celle-ci ne fut ouverte, depuis lors, qu'une seule fois, en 1867; de Rossi put à cette occasion examiner la relique; elle n'est connue que par ses notes et ses dessins, publiés

1. H. Grisar, *Analecta romana*, p. 627-657.

dans le *Bullettino di archeologia cristiana* de la même année. La chaire de bois comprend d'abord une charpente en chêne munie d'anneaux, où l'on n'a pas de peine à reconnaître une *sedia gestatoria* romaine, sorte de siège mobile que des porteurs soutenaient sur leurs épaules; — et, en outre, des revêtements en bois d'acacia, ornés de six plaques en ivoire, de travail antique, représentant les travaux d'Hercule, avec des applications de lamelles d'or; d'autres ivoires, sculptés en relief, datent du moyen âge; on y voit des scènes de chasse et un empereur, peut-être Charlemagne.

A trois monuments de Rome ou des environs, en dehors des catacombes, est attachée la mémoire de saint Pierre.

Il aurait prêché sur la colline du Viminal, dans la maison du sénateur Pudens, converti par saint Paul, dont il aurait utilisé la chaise curule; cette maison serait devenue par la suite une église, sous le vocable de Sainte-Pudentienne, en souvenir de la fille de Pudens. Les *Actes* des saintes Potentienne et Praxède, qui relatent ces faits, ne méritent aucune créance; ils sont de basse époque et rédigés avec le parti-pris évident de faire remonter les origines de l'église de Sainte-Pudentienne à l'âge apostolique, en même temps que d'expliquer l'existence et le caractère de la *cathedra Petri* du Vatican.

Près de Rome, sur la voie Appienne, à douze cent mètres de la porte Saint-Sébastien, s'élève la petite chapelle ronde du *Domine quo vadis* [1], qui doit

1. G. B. Lugari, *Il sacello « Domine quo vadis »*, dans le *Nuovo Bullett.*, 1901, p. 5-26.

son nom à une légende racontée pour la première fois par saint Ambroise, dans son traité *Contre Auxentius*, au IVe siècle, et reprise dans les *Actes* apocryphes : saint Pierre, pendant la persécution de Néron, prit peur et s'enfuit; il sortit de Rome par la voie Appienne et rencontra le Christ à l'endroit même où fut construite ultérieurement la chapelle : « Seigneur, où allez-vous, lui dit-il, *Domine quo vadis?* — Je vais de nouveau me faire crucifier, répondit Jésus, *Venio iterum crucifigi.* » Éclairé par ces paroles et comprenant mieux son devoir, Pierre revint sur ses pas et affronta courageusement la mort.

Saint Pierre passe pour avoir été enfermé, avant son supplice, dans la prison Mamertine sur le Forum romain, au-dessous de l'église actuelle de *San Pietro in carcere*, Saint-Pierre-en-prison. Ce *carcer* serait l'œuvre, d'après les écrivains latins, du roi Ancus Martius; il se compose d'une cellule creusée dans le roc au pied du Capitole et, à l'étage inférieur, d'un cachot souterrain ; cellule et cachot sont reliés l'un à l'autre par un trou, d'où l'on précipitait les condamnés, et desservis par une citerne, le *Tullianum*. Les assassins des Gracques, Jugurtha, les complices de Catilina, Vercingétorix y ont séjourné. En fut-il de même pour saint Pierre ? Le premier texte qui l'affirme ne date que du VIe siècle; ce sont les *Actes* des deux saints Procès et Martinien, qui auraient été les geôliers de l'apôtre et qu'il aurait convertis.

Nous arrivons enfin aux catacombes. On a vu plus haut qu'en 258 les reliques de saint Pierre, avec celles de saint Paul, ont été déposées quelque

temps à la *Platonia*. D'autre part, nous rencontrons au Vatican le lieu de supplice de Pierre et sa tombe, au cimetière de l'*Ostrianum* la trace peut-être de sa prédication.

Quelques documents, dont aucun n'est antérieur aux derniers siècles du moyen âge, placent le crucifiement de saint Pierre sur la colline du Janicule ; l'église de *San Pietro in Montorio* en marquerait l'endroit [1]. L'architecte Bramante, à la fin du XVe siècle, construisit une chapelle ronde au dessus du trou, encore visible, dans lequel le pied de la croix aurait été planté. En réalité cette tradition ne repose que sur un mot mal compris des *Actes* apocryphes : il est dit dans cette pièce que saint Pierre fut mis à mort *in monte* ; on a cru qu'il s'agissait de la colline du Janicule, la seule de la rive droite du Tibre ; mais tout le reste du passage s'oppose à cette interprétation : par *mons* il faut entendre simplement une petite butte de terrain de la rive droite, dans le quartier du Vatican. Les indications topographiques données par les *Actes* et confirmées par le *Liber pontificalis* sont très explicites : saint Pierre fut crucifié au Vatican, près du palais de Néron, de l'obélisque, de la naumachie, sur le parcours de la voie Triomphale, et enterré tout auprès. Or nous savons qu'à droite du Tibre, dans la région du Vatican, que traversaient deux grandes routes ro-

1. Cette thèse a été soutenue encore par J. B. Lugari, *Le lieu du crucifiement de saint Pierre*, Tours, 1898 ; *Il culto di San Pietro sul Gianicolo*, Rome, 1907. Elle a été combattue par O. Marucchi, dans le *Nuovo Bullett.*, 1905, p. 135-179 et p. 269-272, et par H. Grisar, dans la *Civiltà cattolica*, 16 septembre 1905.

maines, la *Via Cornelia* et la *Via Triumphalis*, Néron avait fait bâtir un palais, un cirque — auquel appartenaient l'obélisque et les deux bornes dont parlent les *Actes*, — une naumachie pour les représentations de batailles navales, et de vastes jardins, — ceux-là même où périrent, dans des supplices affreux, les chrétiens victimes de la persécution de 64. Il n'y a pas d'hésitation possible sur le lieu du supplice [1].

Le lieu de la sépulture était voisin ; nous devons le chercher dans la basilique de Saint-Pierre-du-Vatican. Sur la tombe de saint Pierre, comme sur celle de saint Paul, fut bâti d'abord, à la fin du Ier siècle, un petit monument commémoratif, *memoria sancti Petri,* œuvre du pape Anaclet ; le prêtre romain Caius, qui vivait au IIIe siècle et que cite Eusèbe, saluait sur la voie d'Ostie et au Vatican les « trophées » des apôtres [2]. Au IVe siècle, une basilique remplaça la *memoria.* Elle fut plusieurs fois transformée au moyen âge et rebâtie entièrement à la Renaissance sur un plan grandiose. Mais le tombeau de saint Pierre, non plus que celui de saint Paul, ne fut pas changé de place ; il se trouve toujours dans la crypte située en avant du maître-autel ; la pierre sépulcrale est brisée en partie, sans doute depuis l'invasion sarrasine de 846. Les premiers papes, jusqu'au début du IIIe siècle, furent enterrés tout à côté ; il y avait donc là, ainsi que sur la voie d'Ostie, un antique cimetière ; les fouilles faites au XVIIe siècle, à l'occasion de la réfection de la basilique, dans les

1. Cf. L. Duchesne et Ch. Huelsen, dans les *Dissert. della pontif. Accad. rom. di archeol.*, série II, tome VIII, 1903, p. 132-148 et p. 353-388.

2. Eusèbe, *Histoire ecclésiast.*, II, 25, 7.

chapelles et galeries qui en occupent le sous-sol et qu'on appelle Grottes vaticanes, ont amené la découverte de quelques restes de squelettes et de quelques fragments d'inscriptions ; sur l'une d'elles se lisaient peut-être les premières lettres du nom de *Linus*, saint Lin, que les listes épiscopales romaines nous présentent comme le successeur immédiat de saint Pierre.

Les *Actes* du pape Libère, au ve siècle, font mention d'un cimetière appelé *coemeterium Ostrianum*, dans lequel saint Pierre donnait le baptême aux nouveaux convertis ; les saints Papias et Maurus avaient été ensevelis, selon leurs *Actes*, près d'une source où Pierre baptisait, dans le cimetière nommé *coemeterium ad nymphas beati Petri ubi baptizaverat* ; le papyrus de Monza parle de l'huile recueillie devant la première chaire où s'assit saint Pierre à Rome, *oleum de sede ubi prius sedit sanctus Petrus*. De Rossi crut retrouver le cimetière ostrien et cette chaire de l'apôtre, distincte de celle du Vatican, dans une catacombe de la voie Nomentane, le *coemeterium Majus* du Martyrologe hieronymien, voisin de la catacombe de Sainte-Agnès, avec laquelle Bosio et Marchi le confondaient. C'est là qu'était enterrée sainte Emerentienne, sœur de lait de sainte Agnès. La crypte de sainte Emérentienne fut déblayée en 1873 ; elle renferme, le long du mur de gauche, un siège taillé dans le tuf et, sur le mur du fond, dans la partie supérieure d'un grand *arcosolium*, une inscription à moitié effacée, où l'on déchiffra, avec le nom de la martyre du IIIe siècle, les lettres SANC· PET. De Rossi en conclut qu'il avait là sous les yeux la *sedes sancti Petri* ; le *coemeterium Majus* ou *Ostrianum*, *ad nymphas beati Petri*, achevé au

III[e] siècle, ne serait qu'un agrandissement d'une *area* funéraire de la famille des Ostorii, *gens Ostoria*, qui servait dès le I[er] siècle à la sépulture des chrétiens et où saint Pierre prêcha et baptisa.

M. Marucchi, au cours d'une longue suite d'articles qu'a publiés depuis 1901 le *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, conteste point par point les hypothèses émises un quart de siècle plus tôt par de Rossi dans son *Bullettino* et identifie l'*Ostrianum* avec la partie la plus ancienne de la catacombe de Priscille sur la voie Salaria, non loin d'ailleurs de la voie Nomentane[1]. Pour lui, le mot *Ostrianum* ne vient pas du nom de la *gens Ostoria*, mais de celui de l'arbre que l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien appelle *ostrya* et qui poussait surtout dans les terrains très humides, comme l'étaient ceux de toute cette région de la Campagne romaine. Il a découvert en 1901, au deuxième étage de la catacombe de Priscille, un bassin rectangulaire profond d'un mètre quarante centimètres, juste au-dessous de la piscine qu'on voit derrière l'abside de la basilique de Saint-Sylvestre; bassin et piscine ont servi successivement de baptistère; le premier serait la fontaine où baptisait saint Pierre, *nymphae beati Petri*.

A l'appui de sa théorie, M. Marucchi fait valoir deux séries d'arguments, tirés les uns de l'antiquité incontestable du cimetière de Priscille, les autres du témoignage des documents du moyen âge.

1. O. MARUCCHI, dans le *Nuovo Bullett.*, 1901, p. 71-111 et p. 277-290; 1902, p. 217-252; 1903, p. 199-273 et p. 321-368; 1906, p. 5-45; 1907, p. 169-190. Du même, dans les *Dissert. della pontif. Acad. rom. di archeol.*, série II, tome VIII, 1903, p. 217-252.

Au cimetière Majeur on n'a retrouvé jusqu'à présent aucune trace de constructions datant de l'époque apostolique; la crypte de sainte Émérentienne ne fut creusée et décorée qu'à la fin du IIIe siècle ou au début du IVe; la chaire de tuf qu'elle contient ne peut donc être contemporaine de saint Pierre. Il en serait tout autrement pour la catacombe de Priscille, la plus ancienne, semble-t-il, de toutes celles de Rome. Elle renferme des sépultures authentiques du IIe siècle et du temps même de saint Clément Romain; elle était établie dans la propriété des Acilii chrétiens, dont J.-B. de Rossi a reconnu et déblayé l'hypogée, à peu de distance du baptistère souterrain, et l'on sait par Suétone et Dion Cassius qu'un Manius Acilius Glabrio, personnage consulaire, fut mis à mort sous le règne de Domitien, pour cause peut-être de christianisme. Plusieurs écrivains modernes, et de Rossi lui-même, ont essayé d'établir un rapport étroit entre les noms du cimetière de Priscille et de l'église de Sainte-Prisque, *Santa Prisca*, sur l'Aventin, d'une part, et, d'autre part, le souvenir de Prisca ou Priscilla [1], femme d'Aquila, que citent plusieurs fois les *Actes des Apôtres* et les *Epitres* de saint Paul. Le juif Aquila, originaire du Pont, et sa femme Prisca s'étaient convertis de bonne heure; ils reçurent chez eux l'apôtre Paul, à Corinthe d'abord, puis à Éphèse; à la fin de son *Epitre aux Romains*, saint Paul leur adresse son salut, ainsi qu'aux fidèles qui se réunissaient dans leur maison. On suppose qu'Aquila et Prisca habitaient Rome

1. Les deux noms sont employés indifféremment dans le Nouveau Testament pour désigner la même personne.

au moment où saint Pierre y serait venu pour la première fois, vers l'année 42 ; chassés par Claude en 49-50, avec tous les Juifs, ils allèrent à Corinthe, à Éphèse, et rentrèrent dans la capitale pendant le règne de Néron ; tous deux furent enterrés au bord de la voie Salaria, dans le cimetière des Acilii Glabriones, appelé ultérieurement cimetière de Priscille, et leur maison, située sur l'Aventin, devint plus tard l'église de Sainte-Prisque. Le *Liber pontificalis* nous apprend qu'au IXe siècle le pape Léon IV retira d'un cimetière de la voie Salaria, entre autres reliques, celles d'un Aquila et d'une Prisca, en qui l'on reconnaît les hôtes de saint Paul. Le cimetière de Priscille doit son nom, comme l'indiquent les inscriptions chrétiennes qu'on y a trouvées, à une Priscilla du IIIe siècle, parente des Cornelii Pudentes et des Acilii Glabriones ; la femme d'Aquila était l'affranchie d'une ancêtre de cette Priscilla, qui portait le même nom ; Aquila et Prisca auront été déposés, après leur mort, dans l'hypogée d'une grande famille romaine, celle des Acilii Glabriones et de leurs alliés, dont ils étaient les clients. Enfin, une inscription païenne du IIIe siècle, recueillie sur l'Aventin, concerne un Pudens Cornelianus et atteste que le terrain où s'élève l'église de Sainte-Prisque appartenait originairement aux patrons de Prisca ; celle-ci habitait, avec son mari, l'endroit même qui est placé, encore aujourd'hui, sous son invocation.

Il suffit d'énoncer ces déductions hypothétiques, plus ou moins bien enchaînées, pour s'apercevoir des multiples difficultés que soulève un système aussi aventureux. L'histoire authentique de la catacombe

de Priscille ne commence qu'avec les Acilii Glabriones, au IIe siècle, ou, si l'on veut, à la fin du Ier. Comme l'a très bien montré M. Merlin, il est impossible d'établir scientifiquement l'existence des relations prétendues de Prisca, femme d'Aquila, avec les Acilii Glabriones et les Cornelii Pudentes[1]. L'église de l'Aventin a pour patronne une sainte Prisque, vierge et martyre, mise à mort sous le règne de Claude II, au IIIe siècle, et fêtée le 18 janvier; ce sont ses reliques qui furent retirées du cimetière de la voie Salaria par le pape Léon IV, en même temps que celles de plusieurs autres martyrs; l'un de ceux-ci portait le nom d'Aquila, assez répandu parmi les chrétiens de Rome; cette rencontre fortuite et la coïncidence de la fête de sainte Prisque avec la fête de la chaire de saint Pierre à l'*Ostrianum*, que le Martyrologe hiéronymien fixe également au 18 janvier, ont fait identifier à tort l'Aquila et la Prisca retrouvés au IXe siècle avec ceux du Ier. Qui sait même si les hôtes de saint Paul ont été enterrés à Rome? sont-ils seulement revenus d'Éphèse en Italie? Pour expliquer la présence anormale de plusieurs formules de salutation à la fin de l'*Épitre* de saint Paul, Renan suppose que cette lettre avait été adressée en plusieurs exemplaires à différentes communautés chrétiennes et que, plus tard, on transcrivit à la suite de l'exemplaire destiné aux Romains les formules finales de ceux qu'avaient reçus les gens d'Éphèse et d'autres villes encore[2].

1. A. Merlin, *L'Aventin dans l'antiquité*, Paris, 1906, p. 378-417.

2. E. Renan, *Saint Paul*, Paris, 1869, Introduction, p. LXVI et suiv.

Il y aurait beaucoup à dire sur les documents du moyen âge qu'invoque M. Marucchi pour situer, en tout état de cause et quoi qu'on pense d'Aquila et de Prisca, l'*Ostrianum* au cimetière de Priscille. Le papyrus de Monza fait mention, comme on l'a vu plus haut, de la *sedes Petri;* dans un vieux recueil manuscrit d'inscriptions chrétiennes, connu sous le nom de *Sylloge* de Verdun, se trouve une épigramme qui concerne un baptistère pontifical et qui rappelle à ce propos la chaire de saint Pierre. Or le papyrus et la *Sylloge* sont rédigés, comme les itinéraires, par ordre topographique; ils passent en revue successivement les différentes routes de la Campagne romaine ; les textes en question, d'après la place qu'ils occupent, ne peuvent se rapporter qu'à la voie Salaria nouvelle et nullement à la voie Nomentane, à la catacombe de Priscille et non pas au *coemeterium Majus*.

Le Père Bonavenia a combattu ces propositions [1]. La *Sylloge* nous est parvenue en mauvais état : c'est une copie fragmentaire et incomplète d'un recueil antérieur, maintenant perdu ; les inscriptions n'y sont pas énumérées dans un ordre rigoureux; elle ne saurait par conséquent avoir une valeur topographique bien solide et l'on a tort d'attacher tant d'importance à la disposition respective des pièces qu'elle contient. Il en est de même pour le papyrus de Monza ; sans doute, en règle générale, son auteur, le prêtre Jean, cite ensemble, dans son catalogue des huiles saintes, tous les martyrs dont les tombes

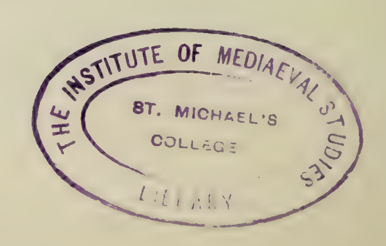
1. G. Bonavenia, *La Silloge di Verdun e il papiro di Monza* Rome, 1903.

se trouvent sur une même voie ; mais il ne passe pas méthodiquement d'une route à la route voisine ; au lieu de suivre l'itinéraire habituel des pèlerins, il rapproche parfois, d'une façon fort arbitraire, des voies assez éloignées les unes des autres ; la mention même de la *sedes Petri* appartient à un groupe d'indications qui ne sont pas relatives à la seule voie Salaria, comme le pense M. Marucchi, mais à toute la région que desservent les deux routes Salaria et Nomentane. C'est évidemment dans ces parages qu'on doit localiser le souvenir de la prédication de saint Pierre, mais il est impossible, dans l'état actuel des recherches, de préciser davantage, et rien ne prouve que le baptistère découvert en 1901 soit précisément les *nymphae Petri*.

Il s'en faut, par conséquent, que nous puissions considérer dès à présent le problème de l'*Ostrianum* comme résolu. Les discussions provoquées par les travaux de M. Marucchi ont eu tout au moins pour effet de mettre en pleine lumière le rôle de la catacombe de Priscille pendant les premiers temps du christianisme à Rome. Dans une note publiée lors de la découverte de 1901, Mgr Duchesne a présenté sur ce sujet de très intéressantes observations [1]. De nos jours, le centre de l'administration de l'Église romaine, la résidence du pape, évêque de Rome, la *domus Ecclesiae*, c'est le palais du Vatican. Au moyen âge, et depuis le règne de Constantin, c'était le palais du Latran. Vatican et Latran sont situés

1. L. Duchesne, dans le *Nuovo Bullett.*, 1901, p. 113-118 ; 1907, p. 225. Cf. du même auteur, *Histoire ancienne de l'Église*, I, p. 245.

dans l'intérieur même de Rome. A l'origine, la *domus Ecclesiae* se trouvait en dehors de la ville. Au IIIe siècle, le principal établissement de l'Eglise et le centre de son administration était au cimetière de Calliste. Mgr Duchesne suppose, avec beaucoup de vraisemblance, qu'avant l'organisation de la grande catacombe de la voie Appienne, celle de Priscille présentait le même caractère; jusqu'au IIIe siècle aucune autre nécropole souterraine ne pouvait soutenir la comparaison avec elle, ni comme antiquité, ni comme développement; on est donc autorisé à voir dans le *coemeterium Priscillae* le premier siège social de la communauté chrétienne de Rome.



CHAPITRE V

LES CATACOMBES DE PRISCILLE ET DE DOMITILLE

Après la mort de Néron les lois portées contre les chrétiens cessèrent d'être appliquées ; la religion nouvelle jouit quelque temps d'une tolérance de fait dont elle profita pour étendre ses conquêtes. Les crises politiques des années 68-70 avaient détourné sur d'autres objets l'attention des Romains païens, et les premiers princes de la dynastie des Flaviens, qui succédaient aux Césars, n'étaient ni aussi autoritaires, ni aussi cruels que leurs prédécesseurs. Pendant plus de vingt ans la communauté chrétienne de Rome progresse en paix et sans entraves. Mais, vers 95, le dernier des Flaviens, Domitien, rivalise de violences avec Néron et, comme lui, proscrit le christianisme[1]. La seconde persécution, moins longue et moins sanglante que la première, a fait cependant d'illustres victimes, jusque dans l'entourage immédiat de l'em-

1. Cf. St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*. Paris, 1894.

pereur. Les catacombes renferment quelques monuments qui la rappellent : dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria nouvelle, de Rossi a retrouvé l'hypogée d'une famille à laquelle appartenait un consul de 91, mis à mort quatre ans plus tard pour cause de religion ; la catacombe de Domitille, sur la voie Ardéatine, porte le nom d'une chrétienne parente de Domitien.

I

LA CATACOMBE DE PRISCILLE [1]

La catacombe de Priscille fut à trois reprises le théâtre de fouilles méthodiques et d'importantes découvertes. De 1863 à 1870, de Rossi explora la Chapelle grecque et ses environs ; en 1884, il reconnut la sépulture des Acilii Glabriones ; en 1901, M. Marucchi déblaya le baptistère prétendu de saint Pierre, étudié au chapitre précédent. Ce grand et intéressant cimetière, qui renferme un nombre considérable de galeries et de cryptes sur plusieurs étages, a

1. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1864, p. 9-13 ; 1867, p. 45 ; 1880, p. 5-54 ; 1884-1885, p. 57-85 ; 1886, p. 34-165 ; 1887, p. 7-36 et p. 109-117 ; 1888-1889, p. 7-66 et p. 103-133 ; 1890, p. 69-80 et p. 97-146 ; 1892, p. 58-129 ; J. Wilpert, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1888, p. 1-19 ; 1906, p. 11-26 ; 1908, p. 91-105 ; G. Bonavenia, dans le *Nuovo Bullett.*, 1903, p. 135-146 ; O. Marucchi, *Ibid.*, 1904, p. 205-220 et p. 233-236 ; 1906, p. 45-63 ; 1907, p. 115-146, et les articles cités plus haut, p. 94, en note ; du même, *Guida del cimitero di Priscilla*, Rome, 1907.

fourni aux chercheurs une abondante récolte d'inscriptions funéraires et de peintures murales. Les documents chrétiens des premiers temps et du moyen âge — Chronographe de 354, *Liber pontificalis*, itinéraires — font connaître les principales tombes qu'il contenait; les plus célèbres étaient celles des saintes Pudentienne et Praxède, les deux filles de ce sénateur Pudens que saint Paul aurait converti et dont la maison du Viminal serait devenue ensuite l'église de Sainte-Pudentienne. Les inscriptions recueillies par de Rossi dans cette catacombe attestent à tout le moins sa haute antiquité. Plusieurs d'entre elles doivent être attribuées, d'après la forme de leurs lettres et leur libellé, au IIe siècle de notre ère ou même à la fin du Ier. Elles sont rédigées assez souvent en langue grecque, et l'on sait que le grec était à l'origine et resta jusqu'au IIIe siècle, non seulement en Orient mais aussi en Occident et à Rome même, la langue officielle de l'Eglise chrétienne : l'*Epitre* adressée par saint Clément Romain aux Corinthiens sous le règne de Domitien, le pamphlet anonyme des *Philosophumena* et les écrits théologiques de saint Hippolyte cent ans plus tard furent composés en grec, ainsi que la très grande majorité des épitaphes cimétériales antérieures à l'an 200. Quelquefois les lettres des inscriptions du *coemeterium Priscillae* sont peintes en vermillon, comme c'était la coutume, par exemple, à Pompei au temps des Flaviens ; on rencontre, en outre, dans ces textes, des noms caractéristiques, Πέτρος, *Petrus*, *Paulus*, *Flavius*, *Flavia*, des formules exclamatives, telles que la brève salutation *Pax tecum*, et des images au trait, telles que

l'ancre symbolique, qui nous reportent aux premiers âges de l'Eglise romaine.

Pendant le IIIe siècle, la catacombe de Priscille s'agrandit en tout sens, mais elle n'est plus à Rome la première en dignité ; la prééminence passe alors à celle de Calliste. Quand celle-ci, sous le règne de Dioclétien, eut été confisquée par le pouvoir civil, c'est à la catacombe de Priscille qu'on déposa le corps du pape Marcellin (296-304) ; les papes Sylvestre (314-335), Libère (352-356), Célestin Ier (422-432), Vigile (538-555) y furent également enterrés ; une basilique, dite de Saint-Sylvestre, s'élevait au-dessus des galeries souterraines. Même après l'enlèvement des reliques d'un grand nombre de ses martyrs sous le pontificat de Léon IV, la catacombe de Priscille continua assez longtemps à être fréquentée par les pèlerins ; elle fut l'une des dernières abandonnées au moyen âge et aussi l'une des premières que Bosio ait reconnues et identifiées.

La Chapelle grecque, *Cappella greca*, fouillée par de Rossi en 1863, doit son nom moderne à deux épitaphes en langue grecque qui se lisent sur ses murs ; on ne sait comment s'appelaient les principaux martyrs dont elle abritait les restes [1]. Elle est située dans l'une des parties les plus vieilles du cimetière et formait certainement l'un des premiers centres dont l'extension et la réunion constituèrent

1. La description la plus complète et la mieux informée est celle de Mgr J. Wilpert, dans sa brochure intitulée *Fractio panis, la plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique à la Cappella greca découverte et expliquée*, qui a paru simultanément en allemand, en italien et en français, à Fribourg-en-Brisgau, Rome et Paris, 1896, avec planches.

finalement l'ensemble de la catacombe. Les galeries qui l'environnent, creusées avec beaucoup de soin et très régulièrement tracées, renfermaient des sarcophages ; ce mode d'ensevelissement et la belle apparence de la construction sont une preuve certaine d'antiquité. D'autres galeries, qui font suite aux précédentes, ont été établies dans les allées d'un arénaire abandonné ; on peut y constater combien il fallait de travail et d'efforts pour adapter les carrières de sable à une destination funéraire. La Chapelle grecque a la forme d'une église souterraine de petites dimensions ; c'est une basilique cimétériale à une seule nef ; elle mesure seulement 7 mètres de longueur sur 2 mètres 25 de largeur ; une arcade la divise en deux parties ; du côté de l'entrée, une banquette de maçonnerie est adossée au mur de gauche ; du côté opposé à l'entrée sont trois niches, terminées l'une par une voûte en berceau, les autres par des absides ; dans l'abside centrale, un tombeau en maçonnerie servait d'autel ; un luminaire, percé au-dessus des niches et maintenant bouché, éclairait tout le monument. En avant de la Chapelle se trouve un vestibule ou *atrium*, long de 13 m. 75 et large de 3 m. 75 : suivant la coutume des premiers siècles, les simples fidèles s'y réunissaient, tandis que seuls les prêtres pénétraient dans la nef du sanctuaire.

La décoration de la *Cappella greca* était très riche et très élégante ; on la cite généralement comme l'exemple le plus remarquable du style ornemental adopté à Rome par les artistes chrétiens des deux premiers siècles et directement inspiré par l'art païen du même temps. Des rinceaux de stuc finement dessinés revêtaient les voûtes des niches. Des

peintures imitant des incrustations de marbre veiné et divisées en panneaux rectangulaires, à la mode pompéienne, recouvraient la partie inférieure des murs de la nef; plusieurs séries de fresques d'une excellente facture, séparées de ces panneaux par une corniche et représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament (Moïse frappant le rocher, histoire de Suzanne, Daniel entre les lions, histoire de Lazare, etc.), occupaient la partie supérieure des parois et la voûte du luminaire. Au-dessus de l'abside centrale, dominant l'autel, aussi remarquable par l'harmonie des couleurs que par la science de la composition, qui font penser encore à Pompéi, se détache la belle scène de banquet dans laquelle Mgr Wilpert a cru pouvoir reconnaître la plus ancienne représentation du repas eucharistique, la *fractio panis*[1].

Une autre crypte de la catacombe de Priscille contient une fresque célèbre, dont J.-B. de Rossi a fixé le sens : on y voit une femme assise, avec un enfant sur ses genoux, et un homme debout, vêtu du *pallium*, qui tient dans la main gauche un rouleau et montre de la droite une étoile au ciel; ce sont la Vierge, l'Enfant Jésus et le prophète Isaïe annonçant la venue du Christ, lumière qui éclaire le monde[2]. C'est aussi du même cimetière, où elles furent retrouvées en 1802, que proviennent l'épitaphe et les reliques dites de sainte Philomène, maintenant conservées à Mugnano près de Naples. L'ins-

1. Voir ci-dessous, chap. IX.

2. Cette fresque est reproduite plus loin, au chap. IX, pl. XV.

cription, ornée d'une palme, d'ancres et de signes de ponctuation en forme de flèches, est écrite sur trois tuiles qui bouchaient l'entrée d'un *loculus* et qui sont disposées dans l'ordre suivant :

LVMENA | PAX TE | CVM FI

pour :

PAX TE | CVM FI | LVMENA

« La paix soit avec toi, Philomène. »

Il semble bien que ces tuiles ont été prises à un tombeau plus ancien et employées après coup pour fermer celui que l'on a découvert en 1802 ; ce dernier ne contenait donc pas les restes de Philomène, mais la dépouille mortelle d'un chrétien ou d'une chrétienne anonyme ; à supposer même que l'inscription se rapportât réellement au corps qu'elle accompagnait, ni les dessins qui la décorent, ni la formule *pax tecum*, ni la présence d'une « ampoule de sang » sur la sépulture ne suffiraient à établir que cette Philomène ait été honorée, dès l'antiquité chrétienne, comme une victime des persécutions et saluée du titre officiel de martyre.

La chambre funéraire la plus intéressante, avec la *Cappella greca*, est celle des Acilii Glabriones, que de Rossi a déblayée en 1884 [2]. On y pénétrait par

1. O. Marucchi, dans le *Nuovo Bullett.*, 1906, p. 253-300. Voir, en sens contraire : G. Bonavenia, *Controversia sul celeberrimo epitafio di S. Filumena*, Rome, 1906, et *La questione puramente archeologica nella controversia filumeniana*, Rome, 1907.

2. Cf. *Bullett. di archeol. crist.*, 1888-1889, pl. I-II et V ; *Nuovo Bullett.*, 1907, pl. II-III.

un escalier distinct; c'est au débouché de cet escalier, sur l'emplacement d'une ancienne villa de la même famille, que les papes firent bâtir, dans la suite, la basilique de Saint-Sylvestre. La crypte des Acilii était ornée à l'origine de revêtements en marbre, de stucs et de peintures murales, dont il ne reste plus que des vestiges peu distincts; au XVI[e] siècle, des fouilles entreprises sans méthode et sans précautions les ont fait presque entièrement disparaître. Plusieurs inscriptions grecques et latines donnent les noms des personnages enterrés en ce lieu; ils se rattachaient à une vieille *gens* de l'aristocratie romaine. Un Acilius avait remporté, en 191 avant Jésus-Christ, la victoire des Thermopyles sur les Grecs; un autre bâtit le temple de la Piété au *Forum Holitorium;* la branche des Acilii Glabriones possédait de vastes jardins sur la colline du Pincio. L'une des inscriptions de l'hypogée est ainsi conçue :

ACILIO GLABRIONI
FI *l* IO

Acilio Glabrioni fi[*l*]*io.*

Une autre :

M'ACILIVS V......
C · V ·
....PRISCILLA C....

M(anius) Acilius V..... c(larissimus) v(ir) [*et*] *Priscilla, c(larissima)* [*f(emina)*].

Or une inscription de Pesaro, dans les Marches, nous apprend que Manius Acilius Glabrio, consul

en 152 après Jésus-Christ, avait épousé une certaine Vera Priscilla [1]. L'Acilius et la Priscilla que mentionne le second des textes épigraphiques reproduits plus haut étaient précisément le fils et la fille du consul de 152, appelés, conformément aux règles de l'onomastique latine, Manius Acilius Verus et Acilia Priscilla. D'autres épitaphes, recueillies, avec les précédentes, dans la crypte des Acilii, concernent des affranchis de leur famille ; elles sont rédigées en grec et présentent des formules chrétiennes d'invocation ou de souhait, comme celle-ci par exemple :

ᾳ ΚЄΙΛΙΟC ΡΟΥΦΙΝΟC
ζ ΗCΗC ЄΝ ΘЄΩ

[Ἀ]κείλιος Ῥουφῖνος, [ζ]ήσῃς ἐν θεῷ.

« Acilius Rufinus, puisses-tu vivre en Dieu ! »

A en juger d'après la forme dérivée de son nom, cet affranchi avait pour patron un Acilius Rufus, celui peut-être qui fut consul en l'année 106 ou l'un de ses descendants.

Selon toute vraisemblance, le *coemeterium Priscillae* fut ainsi appelé en souvenir d'Acilia Priscilla, fille du consul de 152. Mais la région de la Chapelle grecque, celle du baptistère, que M. Marucchi identifie avec l'*Ostrianum* des textes du moyen âge, d'autres encore existaient bien avant la seconde moitié du II[e] siècle. L'ensemble de ces différents groupes de sépultures, d'abord séparés les uns des autres, devint le cimetière de Priscille après 150

1. *Corpus Inscriptionum Latinarum*, XI, 6333.

quand ils furent tous reliés et qu'on y ajouta l'hypogée des Acilii Glabriones. Une grande salle souterraine, qui servait jadis de réservoir à la villa des Acilii, fut également utilisée, au début du IIIe siècle, comme lieu de sépulture.

Bien que les plus anciens monuments de cette catacombe dont on ait pu établir la date avec certitude, en dehors de toute hypothèse invérifiée, ne soient pas antérieurs au IIe siècle, il est permis de se demander si dès la fin du Ier il n'y avait pas des chrétiens parmi les Acilii. En effet, l'un des membres de cette famille fut condamné à mort par Domitien, et les termes qu'emploient les historiens anciens pour relater son procès semblent donner à entendre qu'il s'était converti au christianisme. Dion Cassius, après avoir raconté que l'empereur, en 95, fit périr ses parents Flavius Clemens et Flavia Domitilla, parce qu'ils faisaient profession d'athéisme et qu'ils avaient adopté les coutumes juives, ajoute que Glabrio, convaincu des mêmes crimes, subit la même peine [1]. Suétone nous dit que Civicus Cerealis, Salvidienus Orfitus et Acilius Glabrio furent poursuivis comme fauteurs d'innovations, *molitores novarum rerum* [2]. Ce Manius Acilius Glabrio avait été consul en 91. Il était inculpé d'athéisme et de mœurs juives ; on le soupçonnait de désirer des nouveautés. De Rossi pense que sous ces termes vagues se cachait l'accusation de christianisme : les chrétiens passaient pour des athées aux yeux des Romains, puisqu'ils refusaient

1. Dion Cassius, LXVII, 13.
2. Suétone, *Vie de Domitien*, 10.

d'adorer les dieux du paganisme et la personne sacrée des empereurs ; ils étaient pour la plupart des non-Juifs de naissance qui adoptaient les mœurs et la manière de vivre des Juifs, fait prévu et défendu par la loi romaine ; enfin ils blâmaient les désordres du monde où ils vivaient et souhaitaient l'avènement d'une ère meilleure de justice et de paix, innovation dangereuse, aspiration détestable....

Il faut se garder de toute conclusion précipitée. Quelques détails de la vie de Manius Acilius Glabrio ne sont guère compatibles avec la foi nouvelle : il ne refusa pas de suivre la carrière des honneurs, ni d'exercer la charge de consul, qui exigeait une assistance régulière et une participation effective à de nombreuses cérémonies religieuses païennes ; il se serait mêlé même, d'après Juvénal et Dion Cassius, aux jeux sanglants de l'amphithéâtre, que réprouvaient les disciples du Christ. Les mots *molitores novarum rerum*, pris au pied de la lettre, veulent dire tout simplement conspirateurs, révolutionnaires, et ne sauraient par conséquent s'appliquer aux chrétiens, qui se défendaient de toute préoccupation politique. Le fait que d'autres Acilii Glabriones étaient chrétiens aux environs de l'an 150 ne peut être considéré comme décisif : « Il y a quelque imprudence à projeter résolument en arrière des constatations qui portent sur un temps sensiblement postérieur à Domitien [1] ». Malgré tout, le rapprochement qu'établit de Rossi entre le procès du consul de 91 et la découverte d'un hypo-

1. Ch. Guignebert, *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, I, p. 521.

gée des Acilii Glabriones dans la catacombe de Priscille constitue en faveur de son hypothèse, sinon une preuve formelle, du moins une assez forte présomption.

II

LA CATACOMBE DE DOMITILLE [1]

Le cimetière de Domitille est le plus vaste des environs de Rome et dépasse en superficie ceux même de Priscille et de Calliste. Il se trouve à un mille et demi de la ville (deux kilomètres environ), sur la voie Ardéatine, qui se détache de la voie Appienne vers la droite. Bosio le connaissait déjà, mais il le prenait à tort pour une partie de la catacombe de Calliste, qu'il plaçait elle-même faussement au point occupé en réalité par celle de Saint-Sébastien. De Rossi reconnut le premier sa véritable position ; il y commença des fouilles dès l'année 1852 et les reprit activement en 1865, en 1874-1875, en 1880-1881 ; depuis sa mort les travaux ont été continués par la Commission d'archéologie sacrée : la description complète et définitive de ce cimetière

1. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1865, p. 17-24, p. 33-46, p. 89-98 ; 1873, p. 160-161 ; 1874, p. 5-34, p. 68-75, p. 122-125 ; 1875, p. 5-43 et p. 45-77 ; 1877, p. 128-135 ; 1878, p. 125-146 ; 1879, p. 5-20, p. 91-95, p. 139-158 ; 1880, p. 169-171 ; 1881, p. 51-74 ; 1884-1885, p. 138-139 ; O. Marucchi, dans le *Nuovo Bullett.*, 1898, p. 31-41 ; 1899, p. 5-19 et p. 21-35 ; 1900, p. 165-167 ; 1901, p. 233-255 ; A. Bacci, *Ibid.*, 1905, p. 71-78.

sera donnée dans le quatrième volume, en préparation, de la *Roma sotterranea*.

Pour identifier cette catacombe, de Rossi s'est servi à la fois, suivant sa coutume, des documents chrétiens et des textes païens. Une première indication lui était fournie par les itinéraires et le *Liber pontificalis*, qui placent le cimetière de Domitille le long de la voie Ardéatine et qui signalent parmi ses monuments la basilique des Saints-Nérée-et-Achillée et de Sainte-Pétronille. Sur cette même route, au lieu dit Tor Marancia, deux inscriptions païennes trouvées l'une au début du XIX[e] siècle, l'autre dès la fin même du XVIII[e], mentionnent une Flavia Domitilla, petite-fille de l'empereur Vespasien; la première donne les mesures d'une *area* funéraire concédée avec sa permission, [*ex indulgentia*] *Flaviae Domitillae*, à un certain Sergius Cornelius Julianus; la seconde parle d'une tombe élevée à la faveur de ses bienfaits, *Flaviae Domitillae Vespasiani neptis* [*beneficio*][1]. Ces inscriptions corroborent et précisent les références topographiques des itinéraires et du *Liber pontificalis*; la Domitille à laquelle appartenait le terrain sur lequel on les a retrouvées est celle qui a imposé son nom à la catacombe.

Grâce aux renseignements que nous ont transmis les historiens de l'antiquité, on a pu reconstituer, non sans peine, la généalogie de la famille impériale des Flaviens; ce qui la complique surtout, c'est la répétition fréquente des mêmes noms pour désigner des personnes différentes. Le fondateur de la dynas-

1. Cf. *Corpus Inscriptionum Latinarum*, VI, n[os] 948, 8942, 16246.

tie flavienne s'appelait Titus Flavius Vespasianus ; issu d'une *gens* obscure de Rieti, en Sabine, il avait pour grand-père un certain Titus Flavius Petronius, pour père et pour mère Titus Flavius Sabinus et Vespasia Polla, pour frère aîné un deuxième Titus Flavius Sabinus ; il épousa une première Flavia Domitilla, dont il eut trois enfants : les futurs empereurs Titus et Domitien, morts sans laisser de fils, et une deuxième Flavia Domitilla, qui laissa une fille, appelée elle aussi Flavia Domitilla. Le deuxième Flavius Sabinus fut préfet de Rome en 64 et en 69 ; il eut à sévir contre les chrétiens pendant la première persécution et il périt au cours des événements tragiques qui suivirent la mort de Néron et qui se terminèrent par la victoire de son frère Vespasien. Son fils aîné, Titus Flavius Sabinus, troisième du nom, mourut de bonne heure ; son second fils, Titus Flavius Clemens, épousa sa nièce, la troisième Flavia Domitilla ; sous le règne de Domitien il était au premier rang dans l'État, après l'empereur son cousin germain ; il revêtit le consulat au début de 95 ; ses deux fils devaient recueillir l'héritage de leur oncle et lui succéder sur le trône ; ils reçurent les noms prédestinés de Vespasien le Jeune et de Domitien le Jeune ; Quintilien fut leur précepteur.

La Flavia Domitilla que nomment les inscriptions de Tor Marancia n'est autre que la femme de Flavius Clemens, la mère des jeunes Vespasien et Domitien, petite-fille de l'empereur Vespasien et propre nièce de l'empereur Domitien. Il ne faut pas s'étonner qu'une catacombe ait été creusée dans sa propriété : elle était chrétienne. A peine Flavius Cle-

mens avait-il quitté le consulat que Domitien le fit mettre à mort, nous dit Suétone, sur un léger soupçon; c'était un homme méprisé à cause de sa mollesse et de son indolence, *contemptissimae inertiae*[1]. D'après Dion Cassius, on accusait Clemens et sa femme d'athéisme et de mœurs juives[2]. Ces griefs sont ceux que l'on adressait habituellement aux chrétiens, qui vivaient *more judaico*, refusaient d'adorer les dieux de l'État et montraient peu de goût pour la vie publique. Clemens, ajoute Dion Cassius, fut exécuté et Flavia Domitilla reléguée dans l'île de Pandataria, près de Naples[3]. Les auteurs chrétiens connaissent cette affaire, mais ils y introduisent un élément nouveau de confusion. Eusèbe nous parle d'une chrétienne appelée Domitille, fille d'une sœur de Flavius Clemens, exilée dans l'île de Pontia[4]; saint Jérôme atteste que de son temps on visitait encore à Pontia la demeure de l'exilé[5]. Les *Actes* légendaires des saints Nérée et Achillée, fêtés le 12 mai, font de ces deux martyrs des soldats prétoriens que saint Pierre aurait baptisés et qui étaient attachés au service de Domitille, fille d'une certaine Plautilla, sœur de Clemens; quand celle-ci fut déportée dans l'île de

1. Suétone, *Vie de Domitien*, 15.
2. Dion Cassius, LXVII, 13.
3. L'année suivante Domitien était assassiné; Suétone (*Vie de Domitien*, 17) nous donne le nom de son meurtrier, Stephanus, affranchi de Domitille. Qui sait si Stephanus n'a pas voulu, en tuant l'empereur, venger la mort de Flavius Clemens et l'exil de Flavia Domitilla?
4. Eusèbe, *Histoire ecclesiast.*, III, 18.
5. Saint Jérôme, *Lettres*, 108, 7.

Pontia, ils l'accompagnèrent et plus tard, sous le règne de Trajan, ils subirent la mort avec elle à Terracine ; le corps de la sainte resta dans cette ville ; les reliques de ses serviteurs furent transférées à Rome et déposées dans le *coemeterium Domitillae*, auprès de la tombe de sainte Pétronille.

Faut-il admettre qu'il y eut deux Domitille chrétiennes, l'une femme et l'autre nièce de Clemens, exilées la première à Pandataria, la seconde à Pontia ? Doit-on ajouter une quatrième Flavia Domitilla aux trois dont les écrivains païens nous révèlent l'existence ? De Rossi est de cet avis. Remarquons cependant qu'aucun texte ne parle à la fois de la femme de Clemens et de sa nièce ; les épreuves qu'elles auraient traversées toutes les deux se ressemblent trop pour qu'on ne soit pas tenté de recourir à l'hypothèse d'un dédoublement tardif. M. Gsell explique ingénieusement l'invention de la nièce de Clemens par une faute de copie : Eusèbe, en transcrivant le texte d'un auteur plus ancien, aura omis une ligne et lu Domitille, nièce de Clemens, au lieu de Domitille, femme de Clemens, nièce de Domitien [1]. Les *Actes* des saints Nérée et Achillée, de basse époque, dépendent d'Eusèbe. Quant à la mention de Pandataria dans l'*Histoire* de Dion Cassius, au lieu de Pontia, elle n'a pas grande

1. St. Gsell, *Op. cit.*, p. 298. Voici comment il faudrait restituer les quatre lignes du texte primitif (la troisième disparut dans la copie) :

Φλαουίαν Δομέτιλλαν,
Φλαουίου Κλήμεντος
[γυναῖκα, Δομετιανοῦ]
ἐξ ἀδελφῆς γεγονυῖαν.

importance et s'explique tout naturellement : ces deux îles étaient situées l'une à côté de l'autre et servaient toutes les deux, sous l'Empire, comme lieux de déportation.

Le christianisme de Flavius Clemens n'est pas plus certain ni moins probable que celui d'Acilius Glabrio. Peut-être étaient-ils l'un et l'autre de ces païens à demi convertis, de ces chrétiens cachés et quasi honteux, — plus nombreux à Rome, surtout dans les hautes classes, qu'on ne le supposerait d'abord, — qui ne rompaient pas complètement avec leur ancienne religion, sans oser faire profession publique de la foi nouvelle, et qui cherchaient à concilier les mœurs traditionnelles de la société où ils vivaient avec leurs préoccupations intimes; une secrète adhésion à la doctrine du Christ donnait un commencement de satisfaction aux besoins de leur conscience : elle ne leur imposait pas encore de renoncer à toute promiscuité avec les adorateurs des dieux de l'Olympe ni à toute ambition mondaine. En ce qui concerne Flavia Domitilla, nous pouvons être plus affirmatifs. Il est inutile d'insister sur les arguments très forts qu'on tire de la comparaison des textes littéraires, païens ou chrétiens, précédemment énumérés et de la découverte d'inscriptions mentionnant la petite-fille de Vespasien tout auprès du cimetière chrétien qui porte son nom. Ajoutons que les trouvailles faites par de Rossi dans la grande catacombe de la voie Ardéatine ont prouvé incontestablement que certaines parties tout au moins de cette nécropole remontent à une époque très reculée et qu'on y enterrait les membres, les serviteurs et les clients chrétiens de la famille Flavienne.

Les galeries explorées de la catacombe de Domitille forment trois régions : l'une du Ier et du IIe siècles, la seconde du IIIe et du IVe, la dernière toute entière du IVe. La seconde renferme des peintures remarquables, parmi lesquelles il faut citer une série de scènes représentant l'arrivée des blés de l'annone et la fabrication du pain. De Rossi cherchait à tort dans la troisième région la crypte des saints Marc et Marcellien et la tombe du pape Damase, que Mgr Wilpert a rencontrées en 1902 dans le cimetière de Balbine, prolongement et dépendance de celui de Calliste.

La première région est de beaucoup la plus importante. Une grande entrée monumentale, construite à flanc de coteau, comme celle du tombeau païen des Nasones sur la voie Flaminienne, donnait de plain-pied sur la voie Ardéatine [1]. Elle était bâtie extérieurement en briques, sur 6 mètres 25 de longueur, et surmontée d'une corniche en terre cuite; au-dessus de la porte on a pu relever les traces d'une inscription qui indiquait le nom des propriétaires de ce terrain, c'est-à-dire, sans doute, le nom de la *gens Flavia*. Du vestibule part une grande galerie, large de 2 mètres 50, qui descend en pente douce et sur laquelle s'ouvrent des galeries transversales de plus petites dimensions; l'*ambulacrum* principal était éclairé par la lumière du jour ; les passants, du dehors, pouvaient apercevoir les tombes qu'il contenait et même les peintures qui l'ornaient ; il date évidemment d'une époque de paix, où le christianisme était toléré; comme l'appareil de la

1. *Bullett. di archeol. crist.*, 1865, fig. à la p. 96.

façade, les dispositions de l'intérieur autorisent à l'attribuer au temps des empereurs Flaviens, entre la persécution de Néron et celle de Domitien. Mgr Wilpert n'hésite pas à dater de la seconde moitié du premier siècle sa magnifique décoration picturale ; les frondaisons ramifiées et sinueuses d'un vaste cep de vigne, où se jouent de petits génies et des oiseaux, recouvrent toute la voûte et retombent latéralement en festons gracieux ; sur les parois on distingue encore les vestiges de scènes bibliques, d'un banquet funèbre, de paysages, malheureusement fort abîmés ; tout l'ensemble, par l'élégante pureté du dessin et l'harmonie de la coloration, est vraiment d'un style classique et digne d'être rapproché des fresques païennes de la bonne époque.

L'ambulacre était fait pour recevoir, suivant l'usage primitif, des sarcophages de marbre ou de terre cuite, que l'on a retrouvés en place, alignés sur les côtés ou même en partie enfoncés dans la terre ; le plus récent n'est pas postérieur au milieu du IIe siècle. On se rend compte cependant, ici même, de la façon dont s'est opérée, et de très bonne heure, sous la pression des nécessités pratiques, la substitution des *loculi* aux sarcophages : faute de place dans l'allée centrale, il fallut bien loger les corps à l'intérieur des murs qui la bordent ; mais les premiers *loculi*, grâce à leurs revêtements de stuc blanc, ont encore la forme et l'aspect de coffres de pierre encastrés dans les parois.

Quelques-unes des inscriptions funéraires recueillies à cet endroit et aux alentours sont celles, très certainement, de descendants du frère aîné de Vespasien et de leurs affranchis ; au premier groupe

appartient l'épitaphe, en langue grecque, d'un nouveau Flavius Sabinus et de sa sœur Titiana, qui vivaient au IIe siècle; appartient, entre autres, au second groupe l'épitaphe, en langue grecque également, d'un Flavius Ptolemaeus, d'origine égyptienne. Tout concourt, par conséquent, à justifier le nom de Vestibule des Flaviens, qu'on donne d'habitude à la première entrée de la catacombe de Domitille, en façade sur la voie Ardéatine.

Non loin de ce vestibule, de Rossi a retrouvé et fouillé la basilique demi-souterraine des Saints-Nérée-et-Achillée et de Sainte-Pétronille, bâtie au IVe siècle sur l'emplacement d'une crypte du Ier [1]. C'est là qu'au temps des invasions lombardes saint Grégoire le Grand prononça une homélie célèbre, dans laquelle il invoquait, en face des tombeaux des martyrs, les grands exemples donnés aux chrétiens par les victimes des persécutions. La basilique est mentionnée dans les itinéraires; celui d'Einsiedeln reproduit l'inscription métrique placée par le pape Damase sur la sépulture de Nérée et d'Achillée, et dont on a recueilli un fragment au cours des fouilles. Sur une autre inscription mutilée, où figure le dessin d'une ancre symbolique, de Rossi restitue les mots :

*sepulc*RVM
*Flavi*ORVM

Si cette conjecture était certaine, nous aurions là une preuve nouvelle du rapport étroit qui existait

1. *Bullett. di archeol. crist.*, 1874, pl. III; *Nuovo Bullett.*, 1899, fig. à la p. 23.

entre la famille des Flaviens et la catacombe de Domitille : mais il reste trop peu de lettres intactes pour que l'on puisse l'adopter sans réserves. Une petite colonne brisée, qui provient de la basilique, représente en bas-relief une scène de martyre ; au-dessus on lit le mot *Acilleus* [1] : le martyre de saint Nérée devait être retracé sur une autre colonne, qui faisait face à celle-ci. Derrière l'abside, le mur de fond d'un *cubiculum* est orné d'une peinture de la deuxième moitié du IVe siècle, qu'explique une inscription : une chrétienne, nommée Veneranda, est introduite au ciel par la martyre Pétronilla.

Nous ne sommes renseignés que par les *Actes* légendaires sur la personnalité des trois saints auxquels la basilique était dédiée [2]. Il n'est pas impossible que Nerée et Achillée aient été effectivement des serviteurs de Flavia Domitilla. Petronilla, ensevelie avant eux au même endroit, se rattachait, comme la femme du consul Clemens, à la famille des empereurs Flaviens. Elle aurait dû son nom, d'après les *Actes*, à saint Pierre, qui l'avait baptisée. La véritable explication est tout autre : Pétronilla veut dire fille de Petronia. Précisément le grand-père du préfet de Rome Sabinus et de l'empereur Vespasien s'appelait Titus Flavius Petronius ; il eut pour fille une Petronia ; Petronilla est sa petite-fille, cousine de Vespasien, tante de Flavius Clemens et de la troisième Flavia Domitilla.

Comme le vestibule des Flaviens et la première

1. *Bullett. di archeol. crist.* 1875, pl. IV. Ce bas-relief est reproduit plus loin, au chap. x, pl. XVIII, 1.

2. Cf. SCHAEFER, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1894, p. 89-119.

crypte de Nerée et d'Achillée, la chapelle funéraire d'Ampliatus est l'une des parties les plus anciennes de la catacombe de Domitille[1]. Elle n'était pas reliée tout d'abord au reste du cimetière et l'on y pénétrait par un escalier séparé. Elle devait être destinée, au début, à recevoir des sarcophages; plus tard on perça deux *arcosolia* dans le mur du fond, puis, au IIIe et au IVe siècles, des *loculi* dans les murs latéraux, sans respecter les fresques anciennes qui les recouvraient; il fallut élever une arcade entre les *arcosolia*, pour étayer la voûte, et refaire les peintures du plafond. Malgré ces transformations, le *cubiculum* d'Ampliatus donne encore une idée très exacte de la façon dont les hypogées chrétiens du IIe siècle étaient disposés et décorés. Les rinceaux de vigne du plafond, bien que tardivement repeints, mettent une fois de plus sous nos yeux l'un des motifs préférés des premiers artistes de la Rome souterraine. Sur les parois, on retrouve les trompe-l'œil, les architectures fantastiques, les imitations de marbres de couleur, les petits paysages encadrés qui caractérisaient le style alexandrin et pompéien.

Une inscription d'un seul mot, en grandes lettres,

AMPLIATI

qu'il faut rapporter, d'après la forme des caractères, au début même du IIe siècle ou à la fin du Ier, nous fait connaître le principal personnage enterré à l'origine dans cette chapelle. Au-dessus d'un *arcoso-*

1. Dom H. Leclercq, article *Ampliatus*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 1712-1721. Voir ci-contre, pl. IV.

Pl. IV.



Catacombe de Domitille : *cubiculum* d'Ampliatus.

(*Bull. di archeol. crist.*, 1881, pl. III-IV)

E. LEROUX, Edit. H. Demoulin, sc.

lium, une autre inscription, du IIIe siècle, nomme un Aurelius Ampliatus, qui descendait évidemment du précédent, sa femme Aurelia Bonifatia et son fils Gordianus. De Rossi s'est demandé si l'Ampliatus du Ier siècle n'était pas identique à celui que cite saint Paul dans son *Epitre aux Romains;* il paraît bien difficile d'aller jusque-là, mais le nom d'Ampliatus, assez rare et d'origine servile, est par lui-même intéressant; on s'étonne de voir une famille d'affranchis faire les frais d'une aussi belle sépulture.

Dans les galeries du IIIe siècle qui entourent le *cubiculum Ampliati*, on a relevé encore l'épitaphe d'une Flavia de naissance sénatoriale, *clarissima feminae*. Le mari de cette Flavia Speranda portait, comme Ampliatus, un nom d'esclave ou d'affranchi, Onesiphorus; pour l'épouser, la parente des empereurs Flaviens s'était mésalliée. Cette curieuse inscription vient s'ajouter à toutes celles qui nous permettent de constater la pénétration du christianisme dans la *gens Flavia* et de rattacher les origines de la catacombe de Domitille au temps de la seconde persécution.

CHAPITRE VI

LA CATACOMBE DE CALLISTE

Les empereurs Antonins, qui gouvernèrent le monde romain de l'année 96 à l'année 192 après l'ère chrétienne, jouissent tous — sauf le dernier, Commode, — d'une réputation méritée d'intelligence et de modération. Quelques-uns d'entre eux donnèrent l'exemple des plus hautes vertus privées. On sait que Marc-Aurèle se réclamait des doctrines sévères de la philosophie stoïcienne et qu'il s'efforça toujours de conformer ses actes à ses convictions. Le christianisme eût été en droit, semble-t-il, d'espérer de ces princes plus de tolérance et de liberté que de la part d'un Néron ou d'un Domitien. Il n'en fut rien cependant. Les *Acta sanctorum* attribuent au second siècle un grand nombre de martyrs; il y aurait eu alors, d'après la tradition, deux persécutions générales, l'une sous Trajan, l'autre sous Marc-Aurèle, sans parler de nombreuses exécutions isolées. Les témoignages des écrivains chrétiens ou païens et plusieurs documents officiels émanés des empereurs eux-mêmes, comme la lettre célèbre de Trajan à Pline le jeune au sujet des chrétiens de Bithynie ou le rescrit d'Hadrien au proconsul d'Asie

Minicius Fundanus, attestent que les violences n'ont pas cessé. Les Antonins fixèrent la procédure à observer dans la poursuite et la punition des chrétiens : ils dirent en quelles circonstances, sous quelles conditions, dans quelles formes on devait intenter et instruire leur procès. Mais ils n'ont pas mis un terme aux rigueurs inaugurées dès le siècle précédent ; ils ne le pouvaient pas. Le christianisme n'admet point de partage ; il abhorre les cultes païens et vise à les détruire. Or le paganisme est, dans l'État romain, l'une des bases essentielles de toute l'organisation politique et sociale ; l'attaquer, c'est ébranler l'Empire ; les princes, même les meilleurs, ne sauraient le permettre : ils sont nécessairement les défenseurs de l'ordre de choses établi et, par suite, les adversaires irréductibles des chrétiens.

Pendant tout le cours du second siècle, les catacombes de l'époque antérieure continuent d'être utilisées. En même temps, comme le christianisme, malgré les ordonnances des empereurs, poursuit ses conquêtes et gagne sans cesse de nouveaux adhérents, il faut creuser encore d'autres cimetières ; les plus connus sont ceux de saint Alexandre, sur la voie Nomentane, et de Prétextat, sur la voie Appienne.

La catacombe de saint Alexandre, que sept milles, dix kilomètres, séparent de Rome, n'appartient pas à la zone propre des cimetières urbains : c'est une catacombe suburbicaire, qui dépendait probablement des anciennes villes de Ficulea et de Nomentum [1]. Elle a été explorée en 1855 : de dimensions

1. Dom H. Leclercq, article *Alexandre*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 1092-1098, avec toute la bibliographie antérieure.

restreintes et de construction peu soignée, elle ne comprend qu'un petit nombre de galeries pauvrement décorées ; les inscriptions les plus anciennes qu'on y ait recueillies ne sont que du IIIe siècle ; au IVe on éleva une basilique au-dessus de la tombe du saint dont elle porte le nom. Ce saint, s'il faut en croire les *Gestes* des martyrs, serait le pape Alexandre, qui vivait sous le règne d'Hadrien ; ses *Actes* légendaires racontent qu'on l'enterra sur le bord de la voie Nomentane, mais ils confondent ce pape, contemporain d'Hadrien, avec un martyr appelé du même nom, mis à mort sous Trajan ; le *Liber pontificalis* affirme expressément que tous les successeurs de saint Pierre, jusqu'au IIIe siècle, furent ensevelis au Vatican ; ni le Martyrologe hiéronymien ni le fragment d'inscription dédicatoire retrouvé dans la basilique cimétériale en 1855 ne donnent à l'Alexandre de la voie Nomentane le titre d'évêque.

La catacombe de Prétextat, déblayée en 1863, est située à gauche de la voie Appienne, en face du cimetière de Calliste [1]. Elle contenait les restes de plusieurs martyrs illustres : saint Janvier, le fils aîné de sainte Félicité, mis à mort sous le règne de Marc-Aurèle, en 162, avec sa mère et ses six frères ; les saints Urbain, Valérien, Tiburce et Maxime, dont l'histoire est liée à celle de sainte Cécile ; les saints Félicissime et Agapit, diacres du pape Sixte II, martyrisés sous le règne de Valérien, en 258. La catacombe avait pris, selon l'usage, le nom du propriétaire du terrain dans lequel elle était établie ;

1. J.-B. DE ROSSI, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1863, p. 1-6 et p. 17-22 ; 1866, p. 16 ; 1870, p. 42-48 ; 1872, p. 31-32 et p. 45-81 ; 1874, p. 35-37.



Catacombe de Prétextat : crypte de saint Janvier.

(*Bullett. di archeol. crist.* 1863, pl. III).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

peut-être ce personnage était-il parent, lui aussi, de sainte Cécile : une inscription grecque du cimetière de Calliste, dans la crypte de sainte Cécile, cite un Praetextatus Caecilianus. Les galeries souterraines de la catacombe de Prétextat sont régulières et bien construites ; la principale chambre funéraire est la crypte où reposait le sarcophage de saint Janvier ; une entrée large de deux mètres, soutenue par des arceaux de briques et décorée d'une corniche en terre cuite, y donnait accès ; la voûte cintrée de la crypte était revêtue de gracieuses peintures, avec l'image des quatre saisons (deuxième moitié du second siècle)[1]. Non loin de là se trouve, enclavé au milieu des ambulacres chrétiens, l'hypogée païen d'un prêtre de Sabazius[2].

I

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA CATACOMBE DE CALLISTE[3]

Le IIIe siècle est l'époque des persécutions les plus nombreuses et les plus terribles ; Septime Sévère,

1. *Bullett. di archeol. crist.*, 1863, fig. à la p. 3 (vue de la crypte de saint Janvier ; voir ci-contre pl. V), et à la p. 20 (reproduction de la corniche de l'entrée). R. Kanzler a donné, dans le *Nuovo Bullett.*, 1895, p. 172-180 et pl. IX-X, une restitution architecturale de la crypte des saints Félicissime et Agapit.

2. Cf. ci-dessous, au chap. IX.

3. J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, I-III ; Nortet, *Les Catacombes de Saint-Calliste*, Rome, 1887 ; A. Pillet, *Les catacombes de Rome, guide du pèlerin au cimetière de Saint-Calliste*, Lille, 1889 ; O. Jozzi, *Supplemento alla Roma sotterranea cristiana*, Rome, 1897 ; J. Wilpert, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1901, p. 32-69.

Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien veulent exterminer en masse tous les adeptes du christianisme ; ils les font rechercher d'office, au lieu d'attendre, comme au second siècle, qu'ils leur soient dénoncés ; les livres religieux et les biens ecclésiastiques sont saisis ; sous Valérien, l'Etat, pour la première fois, confisque les cimetières. Mais c'est alors aussi que la communauté chrétienne de Rome fait les plus grands progrès ; les conversions se multiplient ; on doit ouvrir de nouvelles catacombes. Les cimetières chrétiens deviennent à cette époque la propriété commune du corps des fidèles, de l'*Ecclesia fratrum ;* l'Église, au moment même où les empereurs paraissent lui porter les derniers coups, s'enracine plus profondément que jamais dans la société romaine et prépare peu à peu sa victoire future.

L'organisation de la propriété ecclésiastique et du service des sépultures est l'œuvre d'un homme remarquable, Calliste, qui vivait à la fin du IIe siècle et au début du IIIe [1]. Le *Liber pontificalis* rapporte que le pape Zéphyrin, sous le règne de Septime Sévère, aux environs de l'an 200, fit venir Calliste d'Antium à Rome, le nomma premier diacre et lui confia l'administration du « cimetière » ; à la mort de Zéphyrin, Calliste lui succéda; il fut pape de l'année 217 à l'année 222. Un pamphlet contemporain, écrit en langue grecque, le libelle anonyme des *Philosophumena*, entre en plus de détails et raconte toute la jeunesse de Calliste, qui aurait été peu édi-

1. Voir, sur la vie et l'œuvre de Calliste, une série d'articles de J.-B. DE ROSSI, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1866, p. 1-14, 17-33, 65-72, 77-79.

fiante. L'auteur est partial; il hait Calliste et lui impute peut-être des méfaits imaginaires; celui-ci, pendant son pontificat, a combattu énergiquement les doctrines hérétiques, qui faisaient courir de graves dangers à l'unité de la foi chrétienne; le rédacteur du pamphlet appartenait à l'une de ces sectes; il apprécie avec passion et injustice tous les actes du pontife qui a lutté contre elles. Dans le roman qu'il nous a laissé, il doit y avoir cependant un fond de vérité; on n'aurait pu à Rome même, sous les yeux d'hommes qui avaient connu Calliste, inventer de toutes pièces la suite de ses aventures.

Calliste, d'après les *Philosophumena* [1], était un esclave chrétien de Carpophore, affranchi de Marc-Aurèle et de Commode, chrétien lui-même. Chargé de gérer pour le compte de son maître une entreprise financière, le jeune Calliste fit de mauvaises affaires et essaya de s'enfuir; saisi, condamné au supplice de la roue, il fut sauvé par l'intervention de coreligionnaires qui apitoyèrent le maître irrité. Un peu plus tard il se rend à la synagogue, pour traiter de quelque affaire avec les Juifs, parmi lesquels il avait des débiteurs; les Juifs l'accusent devant le préfet de Rome d'avoir troublé les cérémonies de leur culte; condamné au supplice des mines, il est relégué en Sardaigne. Tandis qu'il travaille au bagne, la maîtresse de l'empereur Commode, Marcia, qui était φιλόθεος, « aimant Dieu, » c'est-à-dire, sinon chrétienne, du moins très favorable aux chrétiens, demande au pape Victor la liste des victimes de la persécution de Marc-Aurèle rete-

1. *Philosophumena*, IX, 12.

nues dans les mines de Sardaigne et envoie le prêtre Hyacinthe les délivrer. Victor n'avait pas voulu inscrire Calliste parmi ceux qu'il fallait remettre en liberté, « car il savait ses crimes. » Mais Calliste se jette aux genoux d'Hyacinthe, qui l'emmène avec ses compagnons de captivité. Rentré en Italie, il est appelé par Zéphyrin à un poste de confiance, monte à son tour sur le siège pontifical et devient hérésiarque et simoniaque.

Si l'on fait la part des exagérations et des calomnies, Calliste, intelligent et habile, nous apparait dès le début de sa carrière, comme un homme d'affaires, rompu au maniement des intérêts temporels ; l'auteur du pamphlet qui le présente sous des couleurs si défavorables avoue lui-même qu'il séduisait tout le monde. Ses capacités, son sens pratique, son expérience, le recommandèrent au choix de Zéphyrin et ensuite aux suffrages des chrétiens. Devenu pape, il eut à résoudre de multiples difficultés, dont il sut adroitement se tirer, sans manquer à ses devoirs, mais en tenant compte des besoins de son temps. Quoi que dise son détracteur, trop âpre en ses critiques pour n'être pas suspect, la vie mouvementée de Calliste, ses humbles débuts, le grand rôle qu'il joua à Rome, les qualités enfin dont il fit preuve le rendent intéressant.

Le pape Zéphyrin avait remis au diacre Calliste la surveillance et la direction du cimetière, κοιμητήριον, du lieu de repos où dorment les morts en attendant le jour de la résurrection. Ce cimetière ne peut être que celui auquel les *Actes* des martyrs et les itinéraires donnent le nom de catacombe de Saint-Calliste, à droite de la voie Appienne ; c'est là

qu'étaient déposés, entre autres martyrs, sainte Cécile, saint Calocerus, saint Parthenius; c'est là aussi qu'étaient enterrés les papes du IIIe siècle. La catacombe administrée par Calliste n'avait pas besoin, à l'origine, d'appellation particulière; elle était vraiment « le cimetière », sans aucun qualificatif : elle appartenait au corps des chrétiens de Rome; un fonctionnaire de la communauté s'en occupait au nom de tous; on inhumait dans l'une de ses cryptes les chefs de l'Église. Les cimetières chrétiens du Ier et du IIe siècles, construits dans des domaines privés, portaient les noms des propriétaires mêmes de ces *areae* funéraires : Priscille, Domitille, Prétextat. La grande catacombe de la voie Appienne est le bien collectif des fidèles, qui ont pu, à la faveur des lois sur les associations ingénieusement interprétées, se constituer un patrimoine; Calliste contribua plus que personne à rendre possible la formation de ce patrimoine et à faciliter sa croissance : il était juste qu'en retour on désignât le cimetière commun sous le nom de son principal fondateur. Cependant le pape Calliste ne devait pas y être enseveli : il fut tué au Transtévère, dans une émeute populaire, et l'on porta son corps à la catacombe la plus voisine, celle de Calépode, située sur la rive droite du Tibre, à droite de la voie Aurélienne, au troisième mille [1].

De Rossi est le premier qui ait déterminé le véritable emplacement du cimetière de Calliste. Sur ce point tous ses devanciers, sans exception, s'étaient trompés; ils savaient seulement que cette catacombe était placée en bordure de la voie Appienne, non

1. *Liber pontificalis*, éd. Duchesne, I, p. 165.

loin de la voie Ardéatine; dès le XVII[e] siècle l'existence de trois groupes importants de galeries funéraires chrétiennes aux abords de la route avait été reconnue, mais on appelait cimetière de Calliste celui qui est en réalité le cimetière des Catacombes ou de Saint-Sébastien, et cimetière de Prétextat celui de Calliste. En 1849, une trouvaille fortuite vint éclairer de Rossi; auprès de la prétendue catacombe de Prétextat il recueillit un fragment d'inscription avec les mots :

NELIVS MARTYR

Il n'hésita pas à y voir une partie de l'épitaphe du pape saint Corneille, *Cornelius*, enterré, d'après les documents du moyen âge, dans une crypte de la catacombe de Calliste, avec Cerealis, Sallustia et vingt et un autres martyrs. A côté du lieu de la découverte était un ancien lucernaire éboulé; de Rossi le fit déblayer en 1852, ainsi que les galeries auxquelles il conduisait; dans une crypte décorée de peintures d'époque byzantine (VI[e] siècle), il ramassa, en même temps que les débris d'une inscription métrique de saint Damase, deux fragments qui complétaient celui de 1849. Le texte complet de l'épitaphe :

CORNELIVS · MARTYR
EP

Cornelius martyr, ep(iscopus),

et le libellé d'un *graffito* inscrit sur le mur :



Crypte papale à Saint-Calliste.

(*Roma sotterr.*, II, pl. I).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

SCS CEREALIS ET SALLVSTIA CVM XXI

Sanctus Cerealis et Sallustia cum XXI.

ne laissent aucun doute; ce *cubiculum* est bien celui de saint Corneille et le cimetière auquel il appartient est bien la catacombe de Calliste. La mieux conservée des peintures byzantines retrouvées dans la chapelle funéraire de Corneille représente, à droite de l'emplacement du tombeau où reposait le saint, deux évêques debout, que nomment deux inscriptions : ce sont le pape Corneille et son contemporain saint Cyprien, évêque de Carthage, martyrisé une autre année, mais le même jour, et fêté comme lui au 16 septembre; le pape saint Sixte II et saint Optat, évêque de Milève en Numidie, sont figurés en regard, à gauche de la tombe.

Les fouilles furent aussitôt poussées plus loin. On savait par les itinéraires que le pape saint Eusèbe avait été inhumé, comme saint Corneille, dans une crypte particulière; de Rossi la retrouva. Une seule crypte, d'après le *Liber pontificalis*, contenait les restes de onze autres papes du IIIe siècle; en 1854, au pied d'un escalier monumental du IVe siècle, de Rossi déchiffrait sur les murs d'une nouvelle chapelle souterraine[1] les épitaphes, rédigées en grec, de quatre de ces papes et des *graffiti* rappelant le nom d'un cinquième, saint Sixte II, arrêté le 6 août 258 dans l'une des catacombes de la voie Appienne et mis à mort au même endroit avec ses diacres. L'inscription métrique composée par saint Damase en l'honneur du tombeau des pontifes romains était

1. Voir ci-contre, pl. VI.

brisée en cent vingt-cinq morceaux ; il fut possible, en les rapprochant, de reconstituer le texte original du poème, dont les pèlerins du moyen âge nous avaient conservé la copie [1]. La sépulture de sainte Cécile devait être toute voisine de celle des papes du IIIe siècle : les *Actes* de la sainte assurent que le pape Urbain l'admit, par une faveur insigne, à reposer auprès des évêques de Rome, *inter episcopos* ; et, en effet, un étroit couloir relie la crypte papale à un *cubiculum* contigu, orné des portraits de sainte Cécile et de saint Urbain, avec les mots

SANCTVS URBANVS

écrits en toutes lettres ; ces peintures, du IXe siècle attestent que la martyre avait été jadis ensevelie à cette place [2].

Les découvertes de J.-B. de Rossi à Saint-Calliste, si méthodiquement conduites et si importantes, auraient suffi à illustrer son nom. Grâce à elles, ce cimetière est aujourd'hui le plus réputé de tous et le plus fréquenté. D'autres assurément ont des dimensions plus considérables, présentent une décoration plus riche, évoquent même des souvenirs plus vénérables ; mais aucun, si l'on peut dire, n'est aussi « représentatif » que celui-là : il comprend des galeries et des cryptes de tous les âges et l'on y suit, en quelque sorte, l'histoire entière des catacombes romaines : quand on l'a parcouru, on possède déjà de la Rome souterraine une idée suffisamment complète et très exacte.

1. Elle sera reproduite plus loin, chap. VIII, pl. X, 1.
2. Voir ci-contre, pl. VII.



Crypte de **sainte Cécile** à Saint-Calliste.

(*Roma sotterr.*, II, pl. V)

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

Le plan général du cimetière [1] permet d'en saisir d'un coup d'œil la complexité et d'en distinguer aussi les différentes sections. Le noyau primitif, ce sont les cryptes de Lucine, du Ier siècle peut-être, au-dessous du monument funéraire païen des Pomponii sur la voie Appienne; saint Corneille y fut enterré au IIIe siècle. Un second centre de sépultures chrétiennes, entièrement distinct du précédent à l'origine, est formé par l'*area* de Calliste proprement dite, avec les deux cryptes des papes et de sainte Cécile, construites dès la fin du IIe siècle dans un terrain appartenant à la famille des Caecilii, et la galerie dite des Sacrements, sur laquelle ouvrent six chambres dont les peintures représentent, sous forme d'allégories bibliques, le baptême et l'eucharistie. Pendant la première moitié du IIIe siècle, l'*area* de Calliste s'étendit vers les cryptes de Lucine, qu'elle finit par rejoindre. Puis, vers le milieu du même siècle, se développa, à côté de la région précédente, l'*area* de saint Eusèbe et des saints Parthenius et Calocerus. La région de sainte Sotère [2], un peu plus loin, dans la direction du cimetière des Catacombes ou de Saint-Sebastien, est de la fin du IIIe siècle. Au nord se trouvent la région dite libérienne, du nom du pape Libère — on y a recueilli beaucoup d'inscriptions qui datent de son pontificat 352-366 — et la région de sainte Balbine; elles remontent aux IIIe et IVe siècles et n'ont pas encore été entièrement explorées. Après la paix de l'Eglise

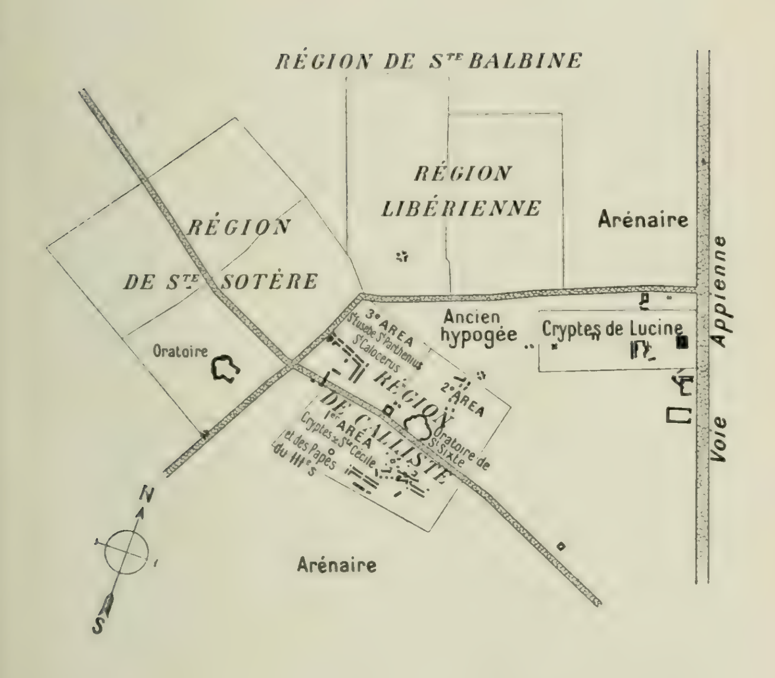
1. J.-B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, III, pl. XLII-XLV. Voir ci-contre, pl. VIII.

2. J. WILPERT, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1905, p. 51-63, et p. 105-135.

plusieurs monuments chrétiens furent élevés à la surface du sol, au-dessus du cimetière de Calliste ; les textes du moyen âge font mention des trois oratoires de Saint-Sixte, de Saint-Corneille et de Sainte-Sotère; deux d'entre eux subsistent; celui de Saint-Sixte, à trois absides, sert de musée ; de petits cimetières à ciel ouvert les entouraient tous trois; on a retrouvé des tombes du IVe siècle à côté de l'oratoire de Saint-Sixte.

C'est dans le vaste cimetière de Balbine, continuation ou subdivision de la catacombe de Calliste, que Mgr Wilpert a reconnu, en 1902, les tombes du pape saint Damase et des saints Marc et Marcellien, diacres martyrisés au temps de Dioclétien [1]. Les brèves indications du *Liber pontificalis* et des itinéraires au sujet du *coemeterium Damasi* et du *coemeterium beatorum martyrum Marcelliani et Marci* ne fixaient pas très nettement leur place; elles invitaient seulement à les chercher aux abords des voies Appienne et Ardéatine, non loin de la chapelle *Domine quo vadis*, où ces deux routes bifurquent. De Rossi les rattachait l'un et l'autre à la catacombe de Domitille; il désignait même, dans la partie la plus récente de cette catacombe, à droite de la voie Ardéatine, l'escalier qui devait conduire à la tombe des saints Marc et Marcellien. Cet escalier fut déblayé en 1897 par M. Marucchi; au bas, il y avait une grande crypte, ornée d'une fresque représentant un couronnement de martyrs; on crut d'abord que c'était

1. Dom H. Leclercq, article *Balbine* dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, II, p. 137-157, avec toute la bibliographie. Voir, en outre, un article de Mgr J. Wilpert, dans la *Rom. Quartalschr.*, 1908, p. 124-164.



Plan des différentes régions de la catacombe de Saint-Calliste.

en effet la chapelle souterraine des deux diacres. Mais celle-ci a été retrouvée, cinq ans plus tard, dans le sous-sol du jardin des trappistes de Saint-Calliste; Mgr Wilpert fit dégager à cet endroit les restes d'une petite basilique rectangulaire, décorée de colonnes aux quatre coins, de revêtements de marbre et de peintures sur les murs; aucune inscription n'y rappelle les martyrs, mais on voit encore dans le pavage, à gauche de l'entrée, l'emplacement de leur tombeau, marqué par une cavité à deux compartiments, *locus bisomus*. La position du *coemeterium Marcelliani et Marci*, à égale distance de la voie Appienne et de la voie Ardéatine, à proximité de la catacombe de Calliste et de celle de Domitille, explique les incertitudes des documents anciens et l'erreur commise par de Rossi.

On ne pouvait manquer de rencontrer, conformément aux données des textes littéraires, la sépulture du pape Damase auprès de celle de Marc et de Marcellien. Mgr Wilpert découvrit, tout près de la basilique dont nous venons de parler, une crypte enfouie sous les décombres, revetue jadis de plaques de marbre et de fresques, éclairée par un large lucernaire et toute remplie de tombes d'époques diverses, *arcosolia*, *loculi*, sarcophages. Par une fortune extraordinaire, la base d'un piédestal de marbre, provenant d'une balustrade brisée, garde l'empreinte d'une épitaphe en caractères damasiens; la balustrade avait été élevée au-dessus des tombes encastrées dans le pavage: les lettres des inscriptions funéraires s'imprimèrent en creux dans le ciment qui la fixait au sol: l'image d'un de ces textes nous est ainsi parvenue; il fut facile de

reconstituer les quatre lignes qu'il comportait : c'était l'épitaphe en vers de Laurentia, mère du pape Damase. Cette crypte était la propriété de Damase et de sa famille, *crypta Damasi*, comme l'appelle une inscription déchiffrée au-dessus de l'un des tombeaux qu'elle renferme ; le pape y fut lui-même enterré, nous dit le *Liber pontificalis*, à côté de sa mère et de sa sœur. Les belles fouilles de Mgr Wilpert ont fixé un point très important de la topographie des catacombes ; on aurait regretté que les efforts méthodiques de J.-B. de Rossi et de ses disciples n'eussent point fini par nous rendre le tombeau du grand pontife du IVe siècle qui a tant fait pour la Rome souterraine.

II

LA RÉGION DE LUCINE ET LA RÉGION DE SAINTE CÉCILE ET DES PAPES [1]

Une description détaillée de chacune des parties de la catacombe de Calliste entraînerait de fastidieuses énumérations et d'inutiles redites. Mieux vaut nous borner à l'examen d'une seule question, particulièrement intéressante, et rechercher les origines historiques des deux régions les plus anciennes

1. La région de Lucine est étudiée dans le tome I de la *Roma sotterranea*, p. 214-251, la région de Sainte Cécile et des papes dans le tome II, p. 1-238.

de ce cimetière, celle de Lucine et celle de sainte Cécile et des papes [1].

La première *area* du cimetière de Calliste a de modestes proportions : 180 pieds de longueur sur 100 de largeur environ, 50 mètres sur 25. Des deux côtés, des hypogées païens l'encadrent et la limitent. On a creusé d'abord les galeries funéraires dans la propriété d'une grande famille, au-dessous d'un mausolée dont les ruines sont encore apparentes. Cette partie de la catacombe s'appelait : région de Lucine ; elle était désignée évidemment sous le nom de la personne à laquelle appartenait le terrain et qui fit établir à cette place les premières sépultures chrétiennes. Mais le nom de *Lucina* est symbolique ; il dérive de *lux*, lumière ; dans le langage mystique des fidèles, il fait allusion à l'illumination des âmes par le baptême. Pour connaître le véritable nom de famille de Lucine, son *nomen gentilicium*, de Rossi interroge les inscriptions de la catacombe même. Elles nous apprennent que les chrétiens enterrés dans ces galeries et ces cryptes au IIe et au IIIe siècles, étaient, pour la plupart, des membres de vieilles *gentes* aristocratiques, *clarissimi viri* ou *clarissimae feminae*, tels que, par exemple, Caecilius Faustus, Faustinus Atticus, Annia Faustina, Attica Caeciliana, tous apparentés aux Caecilii et aux Pomponii. D'étroits rapports d'alliance unissaient les deux familles Caecilia et Pomponia ; Titus Pomponius

1. Cf. J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, I, pl. I (entrée des cryptes de Lucine), V (crypte de saint Corneille) ; II, pl. I (la crypte papale, état actuel), I^A (la même, restauration), V (crypte de sainte Cécile). Voir ci-dessus, pl. VI et VII.

Atticus, l'ami de Cicéron, avait été adopté par son oncle Quintus Caecilius. Nous connaissons, outre la branche des Pomponii Attici, celle des Pomponii Bassi ; Annia Faustina, petite fille de Marc-Aurèle, était la femme d'un Pomponius Bassus ; l'Annia Faustina que cite une inscription des cryptes de Lucine devait être une de ses parentes. Il n'est pas surprenant qu'on rencontre sur la voie Appienne les tombes des Caecilii et de leurs proches ; déjà Cicéron, dans ses *Tusculanes*, nous dit que les Caecilii possédaient des domaines funéraires le long de cette route [1] ; c'est là que fut élevé plus tard le mausolée célèbre et très bien conservé de Caecilia Metella, un peu au-delà du cimetière de Calliste : sainte Cécile, enterrée dans ce cimetière, était une Caecilia. D'autre part, deux fragments d'épitaphes païennes, utilisés dans la région de Lucine pour fermer des sépultures chrétiennes, nomment l'un un Pomponius, l'autre un Pomponius Bassus ; l'*area* funéraire des Pomponii païens se trouvait sans doute dans le voisinage, et les cryptes de Lucine elles-mêmes n'étaient autre chose que le tombeau de famille des Pomponii chrétiens, tout à fait analogue à ceux des Acilii dans le cimetière des Priscille et des Flavii dans le cimetière de Domitille.

Tacite raconte qu'en l'année 57, sous le règne de Néron, sept ans avant la première persécution, Pomponia Graecina, femme d'Aulus Plautius, le conquérant de la Bretagne, fut accusée de superstition étrangère : on lui faisait grief d'être toujours

1. Cicéron, *Tusculanes*, I, 7.

vêtue de deuil et de vivre dans la tristesse[1]. Les païens, nous l'avons déjà vu, reprochaient fréquemment aux chrétiens leur aversion pour toutes les fêtes et toutes les cérémonies de la religion officielle. De Rossi suppose que Pomponia Graecina était chrétienne; elle aurait été l'une des premières converties de Rome; il faudrait reconnaître en elle la propriétaire du tombeau des Pomponii chrétiens, la Lucine de la tradition. Le noyau primitif du cimetière de Calliste lui devrait son nom et daterait de l'âge apostolique.

Depuis le moment où de Rossi, dans le premier tome de sa *Roma sotterranea*, publié en 1864, a émis cette hypothèse hardie[2], des découvertes nouvelles sont venues lui donner un commencement de confirmation : l'on a retrouvé au cimetière de Calliste deux inscriptions chrétiennes, l'une grecque, l'autre latine, relatives à un Pomponius Bassus et les fragments d'une inscription grecque du IIIe siècle concernant un Pomponius Graecinus[3]. Il s'en faut cependant que nous puissions considérer dès à présent le problème comme résolu et l'assertion de J.-B. de Rossi comme vérifiée et justifiée; Pomponius Graecinus paraît bien être un descendant de la Pomponia Graecina de Tacite, mais il vivait environ cent cinquante ans après elle et le fait qu'il était lui-même chrétien ne prouve nullement le christianisme de son aïeule : « On conclura, si l'on veut, à une vraisemblance, mais on n'ira pas plus loin[4]. »

1. TACITE, *Annales*, XIII, 32.
2. J.-B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, I, p. 319.
3. *Ibid.*, II, p. 281-282 et 363-364; pl. XLIX, 27.
4. CH. GUIGNEBERT, *Op. cit.*, I, p. 519.

Au IIIe siècle le pape Corneille fut enseveli dans la région de Lucine; il est remarquable qu'on n'ait pas déposé son corps dans la crypte papale, avec ceux des autres évêques de Rome du même temps, et que son épitaphe soit rédigée en latin, alors que celles de tous ses prédécesseurs étaient écrites en grec. De Rossi, pour rendre compte de cette double anomalie, fait observer que Corneille appartenait à une famille patricienne, alliée à celle des Caecilii et, par conséquent, à celle aussi des Pomponii; d'anciennes inscriptions associent le nom des Cornelii au nom des Maximi Caecilii. C'est le premier pape qui ait été de si haute naissance; le choix du lieu de sa sépulture et l'emploi de la langue nationale dans son épitaphe s'expliquent par un attachement persistant aux vieilles traditions de sa *gens*.

La seconde *area* du cimetière de Calliste, qui renferme la crypte papale et celle de sainte Cécile, tire son origine, comme la première, d'un domaine funéraire privé. Sainte Cécile appartenait par sa naissance à la famille des Caecilii; elle vivait au temps de Marc-Aurèle[1]; mariée à Valérien, elle refuse de se donner à lui, parce qu'elle s'est vouée au service de Dieu; elle gagne à la foi chrétienne son mari et son beau-frère Tiburce, que le pape Urbain baptise, et elle ensevelit avec eux les corps des martyrs; le préfet de Rome condamne Valérien et Tiburce à être déca-

1. Cf. L. DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, II, p. 65-66; A. DUFOURCQ, *Etude sur les Gesta martyrum romains*, Paris, 1900, p. 119; P. Q. KIRSCH, *Die heilige Cäcilia*, Fribourg-en-Brisgau, 1901. — Plusieurs érudits contemporains placent le martyre de sainte Cécile au IIIe siècle, pendant le règne d'Alexandre Sévère, ou même au IVe, pendant le règne de Julien l'Apostat.

pités, ainsi qu'un officier nommé Maxime, qui s'est converti au cours même de leur procès; Cécile prend soin de leurs corps; à son tour elle est arrêtée et égorgée le 22 novembre. D'après ses *Actes* légendaires, le pape Urbain lui aurait fait le grand honneur de l'inhumer parmi les évêques de Rome; la crypte papale serait plus ancienne que sa tombe. Mais les auteurs de ce récit commettent une confusion : il y eut deux personnages du nom d'Urbain, tous deux évêques et tous deux enterrés aux catacombes : un pape, contemporain d'Alexandre Sévère (284-331), enseveli au cimetière de Calliste, et un evêque d'une communauté chrétienne des environs de Rome, contemporain de Marc-Aurèle, enseveli au cimetière de Prétextat. Le corps de sainte Cécile fut déposé dans l'*area* funéraire de sa famille avant que la propriété ecclésiastique eût été constituée et que l'on commençât à enterrer les papes sur la voie Appienne. Un peu plus tard les Caecilii chrétiens firent don à l'Église de Rome du domaine qu'ils possédaient à côté de celui de Lucine; par la réunion de l'un et de l'autre, dont le pape Zéphyrin remit l'administration au diacre Calliste, se forma le premier cimetière que les chrétiens de la capitale aient possédé en nom collectif; alors seulement les restes des papes y prirent place. Les évêques de Rome n'ont pas accueilli, par privilège, les reliques de sainte Cécile au milieu de leurs sépultures; ce sont, tout au contraire, les Caecilii qui ont cédé à l'Église leur propre *area*. De Rossi inclinerait même à penser que sainte Cécile reposa d'abord dans la chapelle où les papes furent ensuite inhumés; on l'aurait transférée dans une autre crypte au moment où le cimetière de

Calliste devint, à la place du Vatican, le lieu officiel des sépultures pontificales.

On devait toucher encore deux fois à ses reliques. Une église du Transtévère porte son nom et occupe l'emplacement de la maison même de ses parents, où elle subit le martyre; elle avait été condamnée à périr par asphyxie dans sa propre salle de bains; pour hâter sa mort, ses bourreaux lui tranchèrent la tête; en souvenir de son supplice, l'antique demeure païenne de Caecilii fut transformée plus tard en basilique chrétienne; de nos jours, des fouilles entreprises dans le sous-sol de la basilique, sur l'initiative du cardinal Rampolla, du titre de Sainte-Cécile-au-Transtévère, ont permis de dégager d'importants vestiges de la *domus Caeciliorum*[1]. En l'année 821 le pape Pascal Ier voulut retirer des catacombes les restes de la sainte et les transporter au Transtévère; ses premières recherches dans la crypte papale du cimetière de Calliste n'eurent aucun succès; mais Cécile, d'après la légende, lui apparut en songe et lui fit connaître elle-même l'endroit où se trouvait son tombeau; Pascal reprit aussitôt les fouilles et parvint enfin jusqu'à la sépulture. Dans un cercueil en bois de cyprès, le corps était intact et merveilleusement conservé; enveloppé d'une robe à broderies d'or, des linges ensanglantés à ses pieds, les blessures dont il portait la trace correspondaient à celles que lui prêtait le récit des *Acta sanctorum*; il fut déposé dans la basilique du Transtévère, où il est encore. En 1599 le cardinal Sfondrati fit rouvrir

1. Cf. Mgr Crostarosa, dans le *Nuovo Bullett.*, 1900, p. 143-160 et 1901, p. 265-270.

le tombeau ; sous les étoffes précieuses et tachées de sang, le cadavre apparut de nouveau, la tête à demi détachée du tronc, dans le même état qu'au ixe siècle; deux témoins oculaires et très dignes de foi, le cardinal Baronius, l'auteur des *Annales ecclésiastiques*, et Bosio, le premier explorateur des catacombes, l'affirment en termes formels; nous connaissons, d'ailleurs, d'autres faits analogues : c'est ainsi qu'au mois d'avril 1485 on avait retrouvé dans un tombeau romain de la voie Appienne, entre le cinquième et le sixième mille, un cadavre de jeune fille qui ne présentait, lui non plus, après douze cents ans, aucun symptôme de corruption; il fut exposé publiquement au Capitole, dans le palais des Conservateurs, et ne tarda pas à tomber en poussière au contact de l'air [1].

Dans la basilique transtévérine une statue célèbre du sculpteur Maderna représente sainte Cécile, telle qu'on avait pu la voir au moment de la découverte de 1599; elle reproduit, avec une saisissante fidélité, l'attitude gracieuse de son corps et l'expression touchante de son visage; c'est, en quelque sorte, l'image symbolique de la Rome souterraine tout entière, que des siècles d'ensevelissement n'ont pas anéantie et que le zèle pieux des Bosio et des de Rossi a ramenée à la lumière.

1. H. Thode et Ch. Hülsen, dans les *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschungen*, 1883, p. [illegible] et p. [illegible]

CHAPITRE VII

LES DERNIÈRES CATACOMBES DU IIIe ET DU IVe SIÈCLES

Avec le règne de l'empereur Dèce commence une période nouvelle dans l'histoire des rapports de l'Etat romain et de l'Eglise chrétienne. Les païens s'effrayaient de plus en plus des progrès de la religion persécutée ; ils redoublèrent d'efforts pour les arrêter. Les inquiétudes que causait au pouvoir civil le développement même des catacombes contribuèrent sans doute, pour une grande part, à précipiter les crises qui se succédèrent, à intervalles très rapprochés, pendant la seconde moitié du IIIe siècle et au début du IVe.

Un édit rendu par Dèce en l'année 250 ordonne qu'à jour fixe, dans chaque ville et dans chaque village de l'Empire, tous ceux que l'on soupçonne de pratiquer le culte défendu comparaissent devant les magistrats, sacrifient aux dieux de l'Etat et renient le Christ ; s'ils refusent, ils seront emprisonnés, traduits en justice, condamnés à l'exil, à la déportation ou à la mort, avec confiscation de leurs biens ; s'ils obéissent, les représentants du prince leur délivreront un certificat constatant qu'ils se sont

mis en règle avec la loi ; plusieurs de ces attestations (*libelli*), écrites sur papyrus, ont été retrouvées récemment en Egypte[1]. Il y eut beaucoup d'apostats, pas assez cependant pour que l'empereur pût se flatter d'avoir détruit à jamais le christianisme.

Sept ans plus tard Valérien s'en prend aux groupements qui se sont formés parmi les chrétiens, au mépris des interdictions séculaires ou à la faveur de certaines interprétations complaisantes du droit d'association : les biens collectifs des églises, les lieux de culte et les cimetières sont saisis ; les fidèles qui essaient d'y pénétrer et de reconstituer les communautés dissoutes encourent la peine capitale. L'Etat n'avait pas encore osé toucher aux sépultures chrétiennes : le respect tout à la fois de la mort et de la propriété privée les préservait. Maintenant on passe outre : les chrétiens paraissent trop dangereux pour que l'on observe encore à leur égard aucun ménagement ; d'ailleurs les catacombes du IIIe siècle ne sont plus que par exception des propriétés particulières ; elles appartiennent, pour la plupart, à l'Eglise romaine, à tout l'ensemble des fidèles, c'est-à-dire à un corps illicite, que l'on frappe sans merci.

Valérien, comme Dèce, n'atteignit pas le but qu'il se proposait. Dès l'année 260 Gallien, plus tolérant, restituait aux chrétiens tout ce qui leur avait été enlevé. Le pouvoir civil mit la main une seconde fois sur les cimetières en 305, lors de la dernière persécution. Dioclétien, à cette date, tenta désespérément d'extirper de l'Empire, le christianisme et

1. Cf. P. FOUCART, dans le *Journal des Savants*, 1908, p. 169-181.

les chrétiens : procès contre les personnes, confiscation des biens, destruction des archives et des livres de piété, rien ne fut épargné. Mais c'est en vain qu'on multipliait les rigueurs. L'édit de Milan, en 313, permit enfin au christianisme d'exister et réconcilia, après deux cent cinquante ans de lutte, l'Eglise et l'Etat.

La fréquence et la gravité des persécutions rendirent bien précaire, à partir du milieu du IIIe siècle, la condition des cimetières chrétiens. Ils furent alors le théâtre de scènes tragiques, racontées en détail dans les vies des papes au *Liber pontificalis* et dans les *Actes* des martyrs. Les païens connaissaient l'emplacement des principales catacombes; ils savaient à quels moments les fidèles se réunissaient dans les cryptes souterraines ; on vit les agents de la police impériale interrompre les cérémonies du culte pour s'emparer des assistants, qu'ils conduisaient en prison et de là au supplice. En Afrique, dès les premières années du IIIe siècle, Tertullien disait : « Nous sommes assiégés, saisis au piège, arrêtés au cours de nos réunions les plus secrètes [1]. » A Rome, en 258, sous le règne de Valérien, le pape Sixte II fut surpris pendant qu'il célébrait un office dans un des cimetières de la voie Appienne ; il subit le martyre, avec ses diacres, à l'endroit où on l'avait découvert [2]. A la même époque les saints Chrysanthe et Daria furent mis à mort, après jugement, dans un arénaire de la voie Salaria nouvelle ; l'année suivante, le jour anniversaire de leur supplice, un grand nombre des chrétiens se

1. TERTULLIEN, *Ad nationes*, I, 7.

2. *Liber pontificalis* (éd. Duchesne), I, p. 155 ; SAINT CYPRIEN, *Lettres*, LXXX.

rendirent à leur tombeau ; les païens avertis murèrent promptement l'entrée des galeries souterraines et les fidèles enfermés moururent de faim. Le pape Damase retrouva plus tard la crypte de Chrysanthe et de Daria ; il laissa toutes choses en l'état et boucha de nouveau l'ouverture ; une étroite fenêtre permettait d'apercevoir l'intérieur ; Grégoire de Tours, au VIe siècle, put contempler encore l'étrange spectacle de cette chapelle funéraire pleine de squelettes blanchis[1].

Les morts eux-mêmes n'étaient plus en sûreté dans les catacombes. C'est pendant la persécution de Valérien qu'il fallut enlever du Vatican le corps de saint Pierre et du cimetière de Lucine sur la voie d'Ostie celui de saint Paul, pour les transférer sur la voie Appienne, à la Platonia ; celle-ci, moins fréquentée, moins connue des païens, avait plus de chances d'échapper aux recherches de persécuteurs, et en effet elle ne fut pas profanée. Sous le règne de Dioclétien les chrétiens cessèrent d'enterrer les papes au cimetière de Calliste ; Marcellin Ier fut inhumé dans celui de Priscille, moins exposé aux injures. Pour mettre les tombes à l'abri, on s'applique alors à transformer l'aspect extérieur des catacombes et à rendre leur accès impossible aux païens ; il n'y a plus de monuments apparents à la surface du sol ; les entrées se dissimulent, les escaliers qui reliaient les divers étages sont interrompus. Enfin, dernière ressource, on se décide à combler de terre les galeries et les chambres qui renferment les reliques les plus précieuses : la crypte des saints Prote et Hyacinthe

1. *Acta sanctorum*, à la date du 25 octobre ; GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria martyrum*, 38.

à Saint-Hermès, sur la voie Salaria, celle des papes et celle de sainte Cécile au cimetière de Calliste furent ainsi rendues inabordables; le pape Damase à la fin du IVe siècle et J.-B. de Rossi de nos jours eurent fort à faire pour les déblayer. Le temps des dernières persécutions est l'âge héroïque des catacombes.

I

LES CATACOMBES DE SAINT-HIPPOLYTE ET DE SAINTE-AGNÈS

Parmi les principaux personnages de la communauté chrétienne de Rome au IIIe siècle figure en première ligne saint Hippolyte, prêtre et docteur contemporain de saint Calliste, auteur de plusieurs traités polémiques ou dogmatiques et peut-être aussi du pamphlet des *Philosophumena* [1]. Un cimetière portait son nom; les textes du moyen âge le placent sur la voie Tiburtine. Une très belle statue de marbre, représentant un homme assis, drapé dans un long manteau, fut découverte en 1551 à gauche de cette route et à 1,300 mètres de Rome environ; elle est maintenant au musée chrétien du Latran: une inscription gravée sur l'un des côtés du siège énumère les écrits d'Hippolyte: il n'est pas douteux que nous ayons là son image [2]. Des fouilles effectuées au même en-

1. Consulter sur sa vie et son œuvre: A. d'ALÈS, *La théologie de saint Hippolyte*, Paris, 1906.

2. Voir plus loin, au chapitre X, pl. XVII, 2.

droit, de 1881 à 1883, ont dégagé quelques galeries de catacombe et une petite basilique souterraine divisée en trois parties : la nef, éclairée par un lucernaire, le chœur, surélevé de deux marches, et l'abside. Plusieurs inscriptions rappellent les travaux de restauration exécutés dans ce cimetière par les papes Damase, au IVe siècle, et Vigile, au VIe ; sur les murs, des pèlerins ont tracé à la pointe de nombreux *graffiti*, comme ils le faisaient toujours aux abords des cryptes historiques. Saint Hippolyte était certainement enterré à cette place. Le poète Prudence, à la fin du IVe siècle, décrit dans un de ses hymnes, avec beaucoup de précision et d'exactitude, la basilique souterraine de la voie Tiburtine : « A peu de distance des murs de la ville, au milieu de vergers bien entretenus, s'ouvre une sombre et profonde crypte. Un escalier tournant, raide et difficile, conduit, dans les ténèbres, jusqu'à ses replis secrets. La lumière, entrant par la porte ouverte, éclaire l'intérieur du portique, mais, à mesure qu'on avance dans le dédale de la caverne, la nuit devient plus épaisse, quoique de temps en temps les ouvertures de la voûte y fassent pénétrer un brillant rayon de soleil... [1] »

Un manuscrit de Saint-Pétersbourg, étudié par de Rossi [2], contient la copie d'une inscription damasienne en l'honneur de saint Hippolyte, dont il reste quelques fragments insérés dans le pavé de l'église

1. PRUDENCE, *Péristophanôn*, XI.

2. *Bullett. di archeol. crist.*, 1881, p. 26-55; les résultats des recherches de J.-B. de Rossi sur le cimetière de saint Hippolyte ont été publiés dans le *Bullettino* de 1882, p. 9-76 et p. 176-177 ; et de 1883, p. 60-65.

de Saint-Jean-de-Latran. D'après ce document, Hippolyte avait adopté d'abord les doctrines schismatiques de Novatien, puis il revint à l'orthodoxie et subit le martyre sous le règne de Valérien ; mais Damase n'est pas sûr des faits qu'il rapporte ; il se borne, dit-il, à répéter ce qu'il a entendu raconter, *haec audita refert*, sans en prendre la responsabilité. On doit distinguer, semble-t-il, trois martyrs appelés Hippolyte, qui vivaient à la même époque et dont les légendes ont été plus tard confondues : le docteur et polémiste, un évêque de Porto qui donna son nom à une basilique située dans l'île que forme le Tibre à son embouchure, un soldat converti par saint Laurent. Le Chronographe de 354 nous apprend que le docteur et polémiste fut exilé en Sardaigne avec le pape Pontien, à la date de 235 : Pontien mourut en exil ; les chrétiens ramenèrent son corps à Rome au temps du pape Fabien (236-350) et le déposèrent au cimetière de Calliste. Hippolyte dut mourir aussi en Sardaigne ; comme il n'avait pas été pape, le *Liber pontificalis* ne dit rien du retour de ses reliques à Rome, mais au IVe siècle sa fête se célébrait le même jour que celle de saint Pontien : preuve certaine que les deux translations ont eu lieu simultanément.

La catacombe de Sainte-Agnès nous rappelle le souvenir d'une des figures les plus gracieuses et les plus célèbres du martyrologe romain [1]. Dès le

1. P. Franchi de' Cavalieri, *Sant'Agnese nella tradizone e nella leggenda*, dans la *Röm. Quartalschr.*, *Supplementheft X*, Rome, 1899 ; P. Allard, au mot *Agnès*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 905-918 ; F. Jubaru, *Sainte Agnès d'après des découvertes récentes*, Paris, 1907

IVe siècle Agnès jouissait à Rome d'une immense popularité ; saint Jérôme dans son traité *De virginitate*, le pape Damase dans une longue inscription métrique, Prudence dans un hymne du *Péristephanôn*, racontent son supplice et célèbrent ses louanges ; plus tard elle apparaît fréquemment, dans l'attitude consacrée de l'Orante, sur les verres dorés des catacombes, soit seule[1], soit associée à d'autres saints ou à la Vierge ; au VIe et au VIIe siècles on retrouve son image sur les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Jeune à Ravenne et de la basilique romaine que Constantin avait fait bâtir au-dessus de son tombeau. On ne sait d'elle, cependant, que fort peu de choses certaines. Saint Jérôme, saint Damase et Prudence, à qui nous devons les premiers documents écrits qui la concernent, ne s'accordent que sur deux points : elle fut mise à mort très jeune, âgée de douze ans seulement, et les épreuves que ses persécuteurs lui imposèrent firent éclater la pureté de sa virginale pudeur. Mais au sujet du genre même de ces épreuves les trois auteurs diffèrent d'opinion : d'après le premier et le troisième, elle aurait été décapitée ; d'après le second, livrée aux flammes ; saint Jérôme fait allusion à un mariage qu'elle aurait refusé ; Prudence prétend que les païens, avant de lui trancher la tête, l'avaient exposée dans un mauvais lieu. Tous ces détails di-

le Père Jubaru distingue, sans grande vraisemblance, deux saintes du nom d'Agnès, l'une contemporaine de Dioclétien, qui eut la tête tranchée et que l'on fêtait le 21 janvier, l'autre plus ancienne, brûlée au stade de Domitien et fêtée le 5 juillet).

1. Voir plus loin, au chap. X, pl. XIX, 3.

vers ou contradictoires se retrouvent à la fois, amplifiés et déformés, dans les deux textes grec et latin de sa vie légendaire, rédigés vers la fin du ve siècle et reproduits par le recueil des *Acta sanctorum* à la date du 21 janvier, jour de sa fête annuelle. Tout d'abord Agnès écarte le fils du préfet de Rome, qui voulait l'épouser; dénoncée comme chrétienne, elle ne consent pas à se faire vestale et subit l'exposition dans un *lupanar;* mais la protection de Dieu la préserve miraculeusement de toute souillure : ses cheveux s'allongent pour couvrir sa nudité, un ange l'enveloppe de lumière et lui apporte une tunique; le fils du préfet, qui porte la main sur elle, tombe mort; elle le ressuscite; comme le préfet n'ose pas continuer son procès, le vicaire Aspasius Paternus ordonne de la conduire au bûcher; les flammes l'épargnent; elle est enfin égorgée; ses parents l'ensevelissent dans une propriété de leur famille, *praediolum*, sur la voie Nomentane; plus tard elle guérit Constantina, fille de l'empereur Constantin, qui lui élève une basilique et fait construire tout à côté son propre tombeau.

En réalité, nous ne connaissons ni le nom véritable de la martyre, ni l'époque de sa vie. Le nom d'Agnès n'est qu'un surnom mystique, comme celui de Lucine; c'est la transcription de l'adjectif grec ἁγνή, pure, qu'on rapprochait symboliquement du mot latin *Agnus*, agneau. Les inscriptions découvertes dans la catacombe ne permettent pas de dire à quelle famille appartenait la sainte; les unes, les plus nombreuses, mentionnent des Flavii, des Aelii, des Ulpii, des Aurelii, pour la plupart affranchis de la maison impériale; les autres, les plus an-

ciennes, des Clodii de naissance libre ; ces faibles indices ne suffisent pas pour rattacher Agnès, comme on a voulu le faire, à la *gens Clodia*. Il n'est pas prouvé non plus qu'il faille la compter parmi les victimes de la persécution de Valérien ; sans doute le proconsul d'Afrique qui condamna saint Cyprien à l'exil en 257 s'appelait Aspasius Paternus, comme le vicaire du préfet de Rome que citent les *Actes* de sainte Agnès ; mais les règles précises et invariables de la carrière des honneurs et de l'avancement des fonctionnaires n'auraient pas permis de passer directement, vers les années 257-259, d'une fonction subalterne de la préfecture urbaine au proconsulat d'Afrique et encore moins de celui-ci à celle-là ; d'ailleurs, le vicariat de la préfecture urbaine n'existait pas au temps de Valérien et ne fut créé qu'un demi-siècle plus tard, sous Dioclétien. C'est plus probablement au règne même de Dioclétien qu'il convient de rapporter de préférence le martyre de sainte Agnès ; la rigueur de la dernière persécution expliquerait l'odieuse cruauté des supplices infligés à cette enfant de douze ans.

Le cimetière de Sainte-Agnès fut très tôt reconnu et exploré, grâce aux indications précises des textes et à l'existence de la basilique constantinienne élevée sur le tombeau de la sainte. Le Père Marchi y fit des fouilles, ainsi que dans une catacombe voisine, le *coemeterium Majus* du Martyrologe hiéronymien. Comme Bosio, Marchi croyait qu'ils ne formaient tous deux qu'un seul ensemble, auquel il donnait le nom unique de Sainte-Agnès. Des recherches plus complètes, dues à J.-B. de Rossi et à l'un de ses

disciples préférés, Mariano Armellini [1], ont montré qu'il y avait là deux nécropoles distinctes, quoique contiguës et reliées peut-être, à un certain moment, par des galeries de communication. La catacombe de Sainte-Agnès est peu étendue [2] et ne compte que deux étages : sa décoration était très pauvre ; on n'y a pas rencontré de peintures murales. Peu de cimetières, cependant, sont aussi intéressants à visiter, parce qu'il en est peu d'aussi bien conservés ; sauf aux abords immédiats de la basilique, les galeries funéraires ont gardé leur aspect primitif ; la plupart des *loculi* sont restés inviolés jusqu'à nos jours et l'on y a retrouvé les restes intacts des chrétiens de l'époque impériale. Une première région, où l'on a déchiffré des épitaphes grecques et latines remarquables par leur brièveté et par le ferme dessin de leurs caractères, remonte jusqu'au IIe siècle. La seconde région est celle du tombeau de sainte Agnès et de la basilique constantinienne ; elle date du IIIe siècle. La troisième, du IVe siècle, comprend un grand nombre de galeries, avec des inscriptions fort intéressantes et souvent très développées ; dans la principale crypte, assez grande pour servir jadis de lieu de réunion à l'occasion des cérémonies liturgiques, on remarque sur les côtés six colonnes taillées dans le tuf et au fond un *arcosolium* anonyme ; on l'appelle la crypte de Sabina, du nom d'une chré-

1. M. Armellini, *Il cimitero di Sant' Agnese*, Rome, 1880 ; dom H. Leclercq, au mot *Agnès*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 918-966.

2. De là le nom de *coemeterium Majus* donné à la catacombe voisine, beaucoup plus grande; par rapport à celle-ci, la catacombe de Sainte-Agnès est le *coemeterium Minus*.

tienne qui était enterrée au-dessus de l'*arcosolium* où reposait, comme nous le dit l'épitaphe, son père adoptif. A l'extrémité de cette troisième région, dans la direction du *coemeterium Majus*, se trouve un ancien arénaire, utilisé pour recevoir des sépultures ; l'une des tombes est fermée par une plaque de marbre avec un médaillon hexagonal contenant, en pâte d'émaux et en lamelles d'os coloriées, le portrait de la défunte, Ulpia Sirica : cette œuvre, unique en son genre, est l'une des plus curieuses de la Rome souterraine. Enfin la quatrième région, du IVe et du Ve siècles, s'étend jusqu'au mausolée de Sainte-Constance ; elle est constituée par la réunion de six hypogées païens, tardivement annexés à la catacombe et convertis en *cubicula* chrétiens ; l'un d'eux était le *columbarium* d'un collège de Pæanistes, c'est-à-dire d'adorateurs d'Apollon Pæan.

A l'intérieur de Rome, place Navone, l'église de *Sant'Agnese in agone* passe pour être construite à l'endroit même où s'élevait le mauvais lieu dans lequel Agnès fut enfermée : de fait, la place Navone occupe l'emplacement du stade de Domitien, et les arcades des stades, des cirques, des théâtres étaient fort mal famées. La basilique de Sainte-Agnès-hors-les-murs fut bâtie, d'après le *Liber pontificalis*, pendant le règne de Constantin, sur l'ordre de l'empereur et à la prière de sa fille Constantina, dans la deuxième région de la catacombe, à la hauteur du second étage, dont elle bouleversa la topographie. Plusieurs fois remaniée et restaurée, elle est ornée à l'abside d'une très belle mosaïque du VIIe siècle, où l'on voit Agnès debout entre les deux papes Symmaque et Honorius Ier. L'autel est élevé au-dessus de

son ancien tombeau. Une plaque de marbre découverte en 1883 et qui formait sans doute la partie antérieure de l'autel du IVe siècle porte une image d'Orante en bas-relief, accompagnée des mots SCA AGNES écrits en petites lettres ; c'est la plus ancienne représentation figurée de la sainte ; très jeune, les cheveux noués sur le haut de la tête, elle est vêtue d'une tunique à larges manches et d'une longue dalmatique. Le 7 octobre 1605, le cardinal Sfondrati retrouva sous la confession une tablette de marbre supportant deux squelettes ; ce seraient ceux d'Agnès et de sa sœur de lait Emérentienne ; le pape Paul V les fit enfermer, dix ans plus tard, dans une châsse d'argent que des fouilles récentes, entreprises en 1901 par les chanoines de Latran, gardiens de la basilique et de la catacombe, ont ramenée à la lumière ; il serait à souhaiter que cette châsse fût ouverte, pour que l'on procédât à la reconnaissance et à l'identification des reliques. D'autre part, un coffret d'argent du XIIIe siècle, précieusement conservé au *Sancta Sanctorum* du Latran et ouvert pour la première fois en 1905, renferme une tête d'enfant qui serait, selon la tradition, la tête même de sainte Agnès. Le corps de la basilique est-il décapité ? Bosio le dit, mais le procès-verbal officiel de 1605, publié par Boldetti, donnerait à entendre le contraire. Seule une confrontation des deux reliquaires permettra de résoudre ce problème [1].

Tout auprès de la catacombe et de la basilique se dresse un petit édifice circulaire du IVe siècle, qui fut

1. Cf., outre l'ouvrage déjà cité du Père Jubaru, Bacci et Angelini, dans le *Nuovo Bullett.*, 1906, p. 77-88.

longtemps désigné à tort sous le nom de temple de Bacchus : les scènes de vendanges figurées sur la voûte avaient fait croire que le dieu de la vigne y était jadis adoré. C'est, en réalité, un monument funéraire de la famille de Constantin, à laquelle appartenait le terrain environnant. On l'appelle maintenant, et plus justement, le mausolée de sainte Constance [1] ; le nom de Constantia n'est qu'une abréviation populaire de celui de Constantina ; l'édifice fut construit entre les années 337 et 350, par une fille de l'empereur Constantin, celle même que mentionnent les *Actes* de sainte Agnès ; elle épousa tour à tour Annibalien et Gallus ; son portrait et celui de son premier mari apparaissent, en buste, au centre de la voûte. Le dôme du mausolée est soutenu par vingt-quatre colonnes accouplées de granit ; toute sa décoration, malheureusement gâtée au XVIIe siècle par des restaurateurs maladroits, consiste en mosaïques d'une heureuse composition et d'un goût charmant, chef-d'œuvre de l'art chrétien au IVe siècle ; la coupole est divisée en onze compartiments que remplissent, harmonieusement distribués, des dessins géométriques, des fleurs et des palmettes, de gracieuses figurines, des scènes de la vie rurale, récolte de la vigne et fabrication du vin, et des pampres de vigne largement étalés où bondissent des Amours. D'autres mosaïques, dans les absides latérales, représentent Dieu le Père révélant la Loi ancienne à Moïse et Jésus-Christ révélant la Loi nouvelle à

1. Künstle, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1890, p. 12-24 ; F. Savio, dans les *Atti dell' Acad. delle Scienze di Torino*, 1906-1907, p. 659-669 et p. 732-741.

saint Pierre. Les restes de Constance reposaient dans un grand sarcophage de porphyre, transféré à la fin du XVIIIe siècle au musée du Vatican; sur les quatre faces sont sculptés des pampres et des Amours, d'une facture très lourde, qui n'ont certes pas l'élégance de ceux des mosaïques.

Les *Actes* de sainte Agnès racontent que sa sœur de lait Emérentienne, qui était peut-être une affranchie au service de sa famille, l'accompagna fidèlement jusqu'au lieu de son supplice et vint ensuite prier sur sa tombe ; les païens la tuèrent à coup de pierres et elle fut enterrée « sur les confins du petit domaine de la très sainte Agnès », *in confinis agelli beatissimae Agnetis*. La crypte de sainte Emérentienne a été découverte, en 1873, dans la catacombe de la voie Nomentane qui fait suite à celle, beaucoup plus petite, de sainte Agnès et que le Martyrologe hiéronymien appelle *coemeterium Majus*, le cimetière Majeur [1]; cette crypte comprend deux parties se faisant suite, à droite et à gauche de la galerie qui y conduit : on remarque d'un côté une grande arcade voûtée, deux colonnes, des niches dans les murs pour déposer les objets liturgiques, une chaire taillée dans le tuf et au fond, derrière l'emplacement de l'autel, un *arcosolium* vide avec les vestiges d'une inscription, presque toute effacée, en l'honneur d'Emérentienne ; de l'autre côté, deux colonnes également ; la première partie était réservée sans doute au clergé et aux hommes, la seconde aux femmes ;

1. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1867, p. 37-43 ; 1873, p. 161-162 ; 1876, p. 150-153 et pl. XI ; 1880, p. 66-68 ; M. Armellini, *Scoperta della cripta di sant' Emerenziana*, Rome, 1877.



La Vierge et l'Enfant Jésus; *Coemeterium Majus*, milieu du IVe siècle.
(J. Wilpert, *Malereien* pl. 207).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin*, sc.

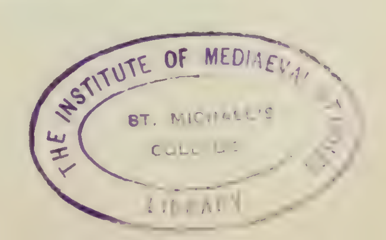
les parois de l'une et de l'autre étaient occupées entièrement par des *loculi* et des *arcosolia*. Dès le moyen age le corps de sainte Émérentienne fut retiré de cette chapelle souterraine ; peut-être doit-on le reconnaître dans l'un des deux squelettes trouvés en 1605 sous l'autel de Sainte-Agnès-hors-les-murs. Dans la même catacombe étaient aussi enterrés jadis saint Alexandre et les saints Papias et Maurus. Parmi les peintures qu'elle renferme il faut citer une remarquable fresque du ɪvᵉ siècle : la Vierge debout, la tête voilée, un collier de perles au cou, les mains ouvertes et levées, avec l'Enfant Jésus devant elle[1]. C'est le cimetière Majeur, nous l'avons vu précédemment, que de Rossi identifiait, sans preuves décisives, avec l'*Ostrianum* où prêcha saint Pierre[2].

II

LES CATACOMBES DE COMMODILLE, DES SAINTS-PIERRE-ET-MARCELLIN ET DE GENEROSA

La catacombe de Commodille, sur la gauche de la voie d'Ostie, à peu de distance de Saint-Paul-hors-les-Murs, devait son nom, comme celles de Priscille et de Domitille, à une chrétienne du ɪᵉʳ ou du ɪɪᵉ siècle, propriétaire de l'*area* dans laquelle furent creusées ses plus anciennes galeries funéraires. D'après les textes du moyen âge, deux groupes de martyrs y étaient vénérés : les saintes Digna et Merita, mises à

1. Voir ci-contre, pl. IX.
2. Cf. ci-dessus, chap. ɪv, p. 95.



mort sous Valérien et fêtées le 22 septembre, et les saints Félix et Adauctus, mis à mort sous Dioclétien et fêtés le 30 août. Boldetti, au début du XVIIe siècle, commença l'exploration de ce cimetière, qu'il prenait d'abord pour celui de Lucine, où saint Paul avait été enterré; il découvrit une crypte ornée de peintures, avec des inscriptions mentionnant les saints Félix, Adauctus et Merita ; mais bientôt un éboulement obstrua l'entrée du *cubiculum* et interrompit les travaux. En 1897, le Père H. Delehaye, Bollandiste, a consacré aux saints du cimetière de Commodille une étude pénétrante, qui est un modèle de critique [1]. Il démontre clairement que la légende de Félix et d'Adauctus dérive, en dernière analyse, de l'inscription composée par le pape Damase en leur honneur et mal interprétée par le rédacteur des *Actes ;* une confusion faite entre Félix, martyr romain, et saint Félix de Nole est venue compliquer encore leur histoire. Des deux saintes Digna et Merita, la seconde seule a réellement existé et elle s'appelait Emerita ; la prétendue sainte Digna lui fut associée sur la foi d'une inscription inexactement comprise : les hagiographes ont vu deux noms propres dans la formule *digna et merita*, très fréquente sur les épitaphes chrétiennes ; le souvenir de la légende de sainte Afra, où il est question de deux compagnes de cette sainte, Digna et Eumenia, aura contribué peut-être à faciliter l'erreur.

Les fouilles de la Commission d'archéologie sacrée

1. H. Delehaye, dans les *Analecta Bollandiana*, XVI, 1897, p. 17-43.

dans la catacombe de Commodille en 1903 et 1904 [1] ont permis de déblayer à nouveau la crypte signalée par Boldetti. Trois peintures, très bien conservées, ornent le mur de cette petite basilique souterraine; les deux premières — le Christ remettant les clefs à saint Pierre, en présence de saint Paul, de saint Félix, de saint Étienne, de saint Adauctus et de sainte Emerita; la Vierge, entre Félix et Adauctus, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, — sont du VIe siècle; la troisième — saint Luc avec l'Évangile dans une main et une trousse d'instruments de chirurgie dans l'autre, — est du VIIIe. Ces fresques, d'un dessin ferme et d'un coloris harmonieux, ont une très grande valeur artistique. L'absence de toute image de sainte Digna et l'omission de son nom dans les inscriptions peintes en rouge qui accompagnent les fresques montrent combien étaient fondés les raisonnements et la conclusion du Père Delehaye; la sainte Digna des martyrologes et des *Actes* est purement imaginaire. On ne doit pas s'étonner que saint Étienne soit représenté sur les murs d'une chapelle de cette catacombe : il avait, au VIe siècle, un oratoire à peu de distance de là, au bord de la voie d'Ostie [2]. De la basilique des saints Félix et Adauctus part une longue et haute galerie que Boldetti n'a pas fouillée et qui avait échappé même aux ravages de Goths ainsi qu'aux pieuses et désastreuses investigations

1. O. Marucchi, dans le *Nuovo Bullett.*, 1904, p. 41-160; 1905, p. 5-66; J. Wilpert, *Ibid.*, 1904, p. 161-170 et pl. V-VIII; G. Bonavenia, *Ibid.*, 1904, p. 171-184; R. Kanzler, *Ibid.*, 1905, p. 181-190; J. Wilpert, dans la *Rom. Quartalschr.*, 1908, p. 102-124.

2. P. Schuster, dans le *Nuovo Bullett.*, 1904, p. 185-204

des papes du moyen âge ; les épitaphes et les *loculi* du ɪᴠᵉ et du ᴠᵉ siècles étaient restés jusqu'à nos jours dans leur état primitif.

Le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin est situé sur la voie Labicane, au deuxième mille, à côté de la nécropole païenne des *Equites singulares,* cavaliers de la garde impériale pendant les trois premiers siècles de notre ère, et du mausolée de sainte Hélène, mère de Constantin, d'où provient un grand sarcophage en porphyre qui fait pendant, au musée du Vatican, à celui de Constance. L'empereur Constantin possédait un domaine et une villa dans cette région des environs de Rome, appelée par les textes anciens *Ad duos lauros*, « auprès des deux lauriers », et par les modernes Tor Pignattara ; le nom d'*Ad duos lauros* est donné quelquefois à la catacombe elle-même, ainsi que plusieurs autres noms, *ad sanctam Helenam*, *sub Augusta in comitatu*, tirés également des localités voisines. Dans ce cimetière étaient enterrés saint Pierre, exorciste, et saint Marcellin, prêtre, dont la fête avait lieu le 2 juin, et, en outre, une quarantaine d'autres victimes de la persécution de Dioclétien, parmi lesquels saint Tiburce, fils d'un préfet de Rome, saint Gorgon, mis à mort à Nicomédie, et les saints Quatre Couronnés, fêtés le 8 novembre. L'histoire de ceux-ci, telle que la rapportent leurs *Actes*, du ᴠɪᵉ siècle, est fort confuse[1]. Il est question d'abord de quatre marbriers de Pannonie, exécutés pour avoir refusé de sculpter une statue d'Esculape, puis de quatre soldats condamnés à

1. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1879, p. 45-90.

mort deux ans plus tard par Dioclétien pour avoir refusé d'adorer la statue d'Esculape dans les thermes de Trajan à Rome et auxquels on donna, ne sachant leurs noms, ceux des marbriers pannoniens, Clemens, Sempronianus, Claudius, Nicostratus. L'auteur de ce texte tardif a sans doute utilisé et confondu des documents antérieurs relatifs à deux épisodes tout à fait distincts de la même persécution.

La crypte historique des saints Pierre et Marcellin, retrouvée et déblayée en 1896 [1], a la forme, comme toujours, d'une petite église souterraine ; le tombeau des deux martyrs servait d'autel. Dans cette chapelle et dans les galeries qui l'entourent on a découvert beaucoup d'inscriptions funéraires, des fragments d'épitaphes damasiennes, des *graffiti* de pèlerins, et plusieurs séries de peintures intéressantes : scènes de banquet, très fréquemment répétées, Adoration des mages, le Christ avec saint Pierre et saint Paul, l'Agneau mystique et les quatre fleuves symboliques, entourés des saint Gorgon, Pierre, Marcellin et Tiburce.

La catacombe de Generosa se trouve à droite du Tibre, sur la voie du Porto, au cinquième mille [2] ; comme celle de Saint-Alexandre, elle est en dehors des limites strictes de la Rome souterraine. Les *Acta sanctorum*, à la date du 29 juillet, racontent que, pendant le règne de Dioclétien, deux chrétiens,

1. J. Wilpert, dans le *Nuovo Bullett.*, 1898, p. 118-121 ; 1900, p. 85-97 ; O. Marucchi, *Ibid.*, 1898, p. 137-194 ; J. Wilpert, dans la *Rom. Quartalschr.*, 1908, p. 73-91.

2. Decrite par J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, III (1877), p. 647-697 ; Cf. Ch. Huelsen, dans le *Nuovo Bullett.*, 1900, p. 121-126.

deux frères, Simplicius et Faustinianus, furent mis à mort et jetés dans le Tibre; leur sœur Beatrix recueillit les corps entraînés par le courant et les enterra en un lieu appelé *Ad sextum Philippi;* elle subit elle-même le martyre peu de temps après et on l'ensevelit à côté de ses frères. Les reliques de ces trois saints et d'un quatrième, nommé Rufinianus, ont été transférées à Rome, dans l'église de Saint-Bibiane, en l'année 682; l'inscription qu'on lit encore aujourd'hui sur le sarcophage qui les renferme rappelle, en un latin barbare, qu'elles étaient d'abord déposées au cimetière de Generosa, au-dessus du lieu dit de Philippe, *in cimiterium Generoses, super Filippi.*

D'importantes inscriptions païennes, concernant la corporation religieuse des Arvales, ont été découvertes au XVIe siècle et au XIXe dans la vallée du Tibre, en aval de Rome, à quelque distance du fleuve sur la rive droite. La création de ce collège remontait aux origines de la cité; il fut restauré sous l'Empire et resta très florissant jusqu'au milieu du IIIe siècle. Les Frères Arvales, au nombre de douze au plus, se recrutaient parmi les premières familles de l'aristocratie; les empereurs tenaient à honneur d'être inscrits sur leurs listes. Ils adoraient en commun, dans un bois de la Campagne romaine, une vieille divinité mystérieuse, Dea Dia; tous les ans, au mois de mai, ils célébraient une fête pour attirer la protection des dieux sur les récoltes; ils offraient des sacrifices au jour anniversaire des empereurs et à l'occasion de tous les grands événements du monde romain. Leurs inscriptions furent publiées et commentées en 1795 par Marini, qui n'en connaissait en-

core qu'une partie, puis en 1874 par un érudit allemand, Henzen, à la suite de trouvailles nouvelles sur l'emplacement du bois de Dea Dia. Ces textes nous donnent, année par année, l'indication des consuls en charge, les noms des membres de la corporation et le compte-rendu officiel de leurs réunions ; l'un d'eux contenait la formule archaïque du *carmen* ou chant sacré que les Arvales adressaient solennellement aux plus vieilles divinités italiques.

Au cours de ses fouilles, Henzen recueillit, en 1868, quelques débris de colonnes, de chapiteaux et d'architraves qui lui parurent de fabrication chrétienne, ainsi que plusieurs fragments épigraphiques qui avaient appartenu évidemment à une épitaphe métrique du pape Damase. Le déblaiement du sous-sol permit de constater qu'une petite catacombe, assez pauvre, comme toutes celles qui sont un peu loin de Rome, s'était établie à cet endroit dans un ancien arénaire. Une basilique souterraine, de la seconde moitié du IVe siècle, est ornée de l'image de quatre saints ; les noms de deux d'entre eux sont très lisibles :

SCS FAVSTINIANVS SCS RUFIANVS

s(an)c(tu)s Faustinianus, s(an)c(tu)s Rufinianus ;

d'un troisième nom il ne reste que les lettres :

... TRIS

pour [*s(an)c(t)a Via*]*tris* ou *Viatrix* ; le même mot reparait sur un fragment d'inscription damasienne ; *Viatrix*, celle qui conduit dans la voie du ciel, n'est qu'une transformation mystique de Beatrix. Le

quatrième saint ne peut être que Simplicius. La fresque nous renseigne sur la condition de Rufinianus, dont les *Actes* ne disent rien : il est vêtu d'un costume militaire.

Un cimetière chrétien s'est donc installé, au début du IV[e] siècle, dans le bois des Arvales. Les inscriptions relatives à ce collège font connaître toute son histoire depuis le temps des premiers Césars jusqu'au règne de Gordien III (238). La dernière mention des Arvales que l'on rencontre dans les textes littéraires — c'est en un passage de l'*Octavius* de l'apologiste Minucius Félix — se place justement à l'époque de cet empereur. La corporation dut alors se dissoudre et les chrétiens, soixante ans plus tard, ont pris possession sans difficulté du terrain jadis consacré à Dea Dia.

Avec les martyres de Félix et d'Adauctus, de Pierre et de Marcellin, de Faustinianus et de Simplicius, nous atteignons les premières années du IV[e] siècle, à la veille de la paix de l'Eglise. Après l'édit de Milan les chrétiens n'auront plus besoin de fonder de nouvelles catacombes pour cacher leurs tombeaux sous la terre ; il ne craindront pas d'exposer aux regards des profanes leurs monuments funéraires et les symboles de leur foi, désormais licite.

CHAPITRE VIII

L'ART DES CATACOMBES
LES PEINTURES : CARACTÈRES GÉNÉRAUX

Les catacombes romaines ne sont pas intéressantes seulement par le témoignage qu'elles apportent sur l'histoire du christianisme naissant : elles ont, en outre, une importance extrême au point de vue de l'histoire de l'art. Nous avons remarqué déjà que, prises en elles-mêmes et examinées dans les principes et la technique de leur construction, elles présentent une adaptation méritoire de la science architecturale aux conditions matérielles les plus difficiles et les plus défavorables. Il faut ajouter qu'elles renferment une décoration très riche et très variée, dont les différents éléments constituent les premières manifestations authentiques de l'art chrétien en Occident. Ces documents précieux doivent être comparés à la fois aux œuvres païennes antérieures ou contemporaines, dont ils procèdent [1], et

1. C'est à ce point de vue que se sont placés Raoul-Rochette et M. von Sybel.

aux œuvres du moyen âge, qu'ils annoncent[1]. Classique par son point de départ et ses procédés, novateur par son inspiration et ses tendances, l'art des catacombes fait la transition, pour ainsi dire, entre l'art de Pompéi et l'art byzantin et roman ; il explique, dans une certaine mesure, le passage de l'un à l'autre.

I

ÉLÉMENTS DIVERS DE LA DÉCORATION DES CATACOMBES

On serait en droit de s'étonner que l'art des catacombes ait pu même naître et se former. Pendant trois siècles les chrétiens furent en butte aux persécutions de l'État romain et vécurent sous la menace constante des rigueurs du pouvoir ; comment supposer qu'ils eussent le temps et le goût de cultiver les arts ? Leur religion, d'autre part, est issue du judaïsme, qui proscrivait la représentation des êtres vivants : à ses débuts et dans ses origines, « le christianisme était aussi contraire au développement des arts plastiques que l'a été l'Islam[2]. » Les premiers chrétiens ont publiquement protesté, à maintes reprises, de leur aversion pour toutes les créations artistiques. Les Pères de l'Église ne voient dans les statues que de pures idoles ; ils ne veulent pas que l'on essaie de reproduire les traits du Christ, de peur

1. C'est le point de vue de la plupart des historiens de l'art, comme Garrucci, Kraus, M. Venturi, etc.

2. E. Renan, *Marc-Aurèle*, Paris, 1881, p. 540.

que les fidèles n'adressent leurs prières, comme les païens, à de vains simulacres. Tertullien reproche à des peintres convertis d'avoir jadis détourné vers des produits de leur industrie les hommages qui sont dus au seul Créateur. Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, raconte que l'hémorroïsse guérie par le Christ avait fait exécuter, pour commémorer ce miracle, une image de Jésus en bronze, mais il la blâme de s'être laissé entraîner ainsi par un reste d'habitudes païennes. Le concile d'Elvire, tenu en Espagne pendant le règne de Dioclétien, défend encore « de placer des tableaux dans les églises et de peindre sur les murailles ce qui est vénéré et adoré. »

Cependant, malgré tant d'obstacles et de préventions, il y eut dans les catacombes, dès le IIe siècle, dès la fin même du Ier, une peinture et une sculpture chrétiennes : « transporté chez des peuples amis de l'art, le christianisme devint une religion artistique [1] ». Comme leurs ancêtres et leurs contemporains païens, les Romains gagnés à la foi chrétienne ne pouvaient se dispenser d'exprimer leurs croyances et leurs idées sous des formes concrètes et esthétiques ; le souvenir des traditions nationales l'emporta sur les raisonnements et les répugnances des théologiens. C'est la décoration des tombes qui donna tout d'abord à ces tendances invétérées et irrésistibles l'occasion de s'affirmer ; l'art chrétien primitif est essentiellement un art funéraire, qui dérive en droite ligne de l'art funéraire païen. De tout temps les populations les plus civilisées de l'Italie avaient peint des fresques sur les parois des

1. E. Renan, *Loc. cit.*

chambres sépulcrales, sculpté les faces des sarcophages, déposé auprès de leurs morts des vases et des bijoux. Les nécropoles de l'Étrurie contenaient d'admirables peintures et de nombreux objets de prix, que les fouilles modernes nous ont rendus. Aux abords même de Rome, les voûtes et les murs de plusieurs hypogées de la voie Latine, qui datent du IIe siècle après notre ère, sont revêtus de stucs et de fresques d'une rare élégance; des figures mythologiques et des allégories, des paysages et des natures mortes encadrent des scènes héroïques de la légende grecque. Les chrétiens avaient ces modèles sous les yeux quand ils entreprirent, à leur tour, d'embellir et d'enjoliver leurs galeries souterraines.

L'ornementation des catacombes est variée; elle diffère d'une époque à une autre et d'un cimetière à un autre cimetière. Mais nulle part, à aucun moment, elle ne fut tout à fait négligée; il semblait absolument nécessaire aux chrétiens de Rome d'introduire quelque élément artistique dans ces cryptes sombres et ces étroits couloirs.

Parfois les *fossores* se sont bornés à tailler en cordons, le long des voûtes, le tuf qu'ils creusaient; ailleurs ils ont façonné dans la roche, plus ou moins grossièrement, des colonnes et des pilastres massifs supportant de lourds chapiteaux. Au cimetière de Prétextat, du IIe siècle, les murs du vestibule qui conduit à la crypte de saint Janvier sont ornés d'arceaux de briques, surmontés d'une corniche classique en terre cuite, avec oves et denticules. On faisait appel aussi à l'emploi du stuc et du marbre. Comme exemples de stucs, il convient de citer surtout les festons et les rinceaux de la Chapelle grecque dans

le cimetière de Priscille (II[e] siècle) et les caissons d'une voûte de galerie dans le cimetière de Domitille (IV[e] siècle). Des plaques de marbre recouvraient entièrement, à l'origine, le sol et les parois de la crypte papale à Saint-Calliste, de la crypte des saints Felicissime et Agapit dans la catacombe de Prétextat, et de maintes autres chapelles funéraires.

Les inscriptions contribuaient à mettre quelque diversité dans la monotonie des surfaces murales. L'épigraphie chrétienne des premiers siècles, comme tout l'art des catacombes, est uniquement funéraire. Qu'il s'agisse des simples épitaphes que les chrétiens, a l'exemple des païens, aimaient à écrire sur les tombes pour en marquer l'emplacement et rappeler les noms des défunts, — ou bien des longues inscriptions métriques composées par le pape Damase en l'honneur des principaux martyrs, — ou encore des *graffiti* grossièrement tracés par les visiteurs des sépultures célèbres, c'est toujours la présence et la pensée des morts qui suscitait la rédaction de ces textes, d'inégale étendue et d'inégal intérêt. Beaucoup d'épitaphes primitives et de fragments d'inscriptions damasiennes ont été retrouvés, soit dans les catacombes, soit dans les églises et les cloîtres de Rome, qui s'enrichirent, après le IV[e] siècle, des dépouilles enlevées aux vieux cimetières. Le musée chrétien du Latran possède une belle collection de documents épigraphiques, que de Rossi a classés méthodiquement par catégories, d'après la nature et le sens des formules qu'on y rencontre [1]. D'autres

1. J.-B. DE ROSSI, *Il museo epigrafico cristiano Pio-Lateranense*, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1876, p. 120-144; 1877, p. 5-42.

sont restés en place dans le sous-sol de la Campagne romaine. D'autres enfin ne sont plus connus que par les itinéraires des pèlerins et les compilations du moyen âge. Le grand recueil des *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, commencé par J.-B. de Rossi et resté inachevé, devait les reproduire tous, correctement publiés et amplement commentés.

Les épitaphes ordinaires des catacombes sont tantôt tracées au pinceau en rouge et tantôt gravées dans la pierre ou le marbre. Jusqu'au IIIe siècle les inscriptions en langue grecque l'emportent par le nombre sur les inscriptions en langue latine; elles deviennent ensuite de plus en plus rares, tandis que les épitaphes latines se multiplient. La longueur des textes diffère aussi selon les époques. A l'origine ils sont très brefs; à partir du IVe siècle ils prennent de plus en plus d'extension et revêtent même, dans certains cas, la forme de petits poèmes assez gauchement versifiés. L'essentiel, c'est le nom du défunt; on y ajoute accessoirement quelques-unes des indications suivantes, sinon toutes : son âge et sa profession (en particulier, pour les fonctionnaires et les dignitaires de l'Église, leur place dans la hiérarchie, depuis les lecteurs et les *fossores* jusqu'au pape, évêque de Rome, — la date de sa mort, marquee par le jour et le mois et par les noms des consuls de l'année, — parfois, mais seulement après l'édit de Milan, deux ou trois mots de louange, rappelant ses mérites *bonae memoriae*, « de pieuse mémoire » ; *famulus Dei*, « serviteur de Dieu, » etc.,) — puis les noms et le degré des parenté des personnes qui ont commandé l'inscription, père et mère, mari ou femme, enfants, etc., —

des formules d'exclamation, d'invocation ou de prière *vivas, dormias, quiescas; in pace depositus, in bono, in refrigerio, in Deo, in Christo; cum sanctis* ou *inter sanctos; pax tecum; Deus tibi refrigeret*, — un appel à la protection des saints et des martyrs en faveur du défunt par exemple, dans une inscription du musée du Latran : *Domina Basilla, commendamus tibi Crescentium*......., « sainte Basilla, nous te recommandons Crescentius » ou à l'intercession du défunt lui-même en faveur de ceux qu'il a laissés sur la terre (*roges pro nobis*, « prie pour nous » ; *ora pro parentibus*, « prie pour tes parents » . Des emblèmes chrétiens, dessinés au trait, accompagnent fréquemment les épitaphes : l'ancre, l'alpha et l'oméga, la palme, la colombe, l'agneau, le poisson, le Bon Pasteur, l'Orante, la croix, et, depuis la paix de l'Église, le monogramme constantinien [1].

On devine tous les services que peut rendre et qu'a rendus déjà aux historiens et aux archéologues l'étude de ces inscriptions. Les dessins symboliques donnent matière à d'intéressants rapprochements avec les peintures des catacombes et les sculptures des sarcophages. Les dates consulaires aident à fixer la chronologie des galeries souterraines; les détails relatifs à la personnalité des premiers chrétiens de Rome nous éclairent sur leur situation sociale, leurs métiers, leurs relations de famille. Les formules témoignent enfin de leurs espérances d'outre tombe, de leur confiance dans la prière.

1. On appelle ainsi la figure formée par les lettres X, khi, et P, rho, entrecroisées, symbole du nom du Christ et souvenir du *labarum*. On en trouvera des exemples ci-dessus, p. 160, pl. IX.

Il ne sera pas inutile de reproduire quelques uns de ces textes, à titre de spécimens et pour mieux faire comprendre comment ils étaient habituellement conçus et rédigés. Voici la simple épitaphe, en grec, d'un des papes du IIIᵉ siècle enterrés dans la crypte papale au cimetière de Calliste :

ΑΝΤΕΡΩϹ ΕΠΙ

Ἀντέρως ἐπί(σκοπος), « Antéros, évêque. »

Voici une seconde épitaphe grecque, un peu plus développée, qui provient du cimetière de Priscille :

ΟΝΗϹΙΜΟϹ · ΚΑΙ
ϹΕΜΝΗ ΓΟΝΕΙϹ
ΕΠΙΚΤΗΤΩ ΤΕ
ΚΝΩ ΓΛΥΚΥ
ΤΑΤΩ ΕΠΟΙΗ
ϹΑΝ

Ὀνήσιμος καὶ Σέμνη γονεῖς, Ἐπικτήτῳ τέκνῳ γλυκυτάτῳ ἐποίησαν. « Onésimos et Semnè, ses parents, ont élevé ce monument à Epictétos, leur fils très doux. »

Deux épitaphes latines, choisies presque au hasard parmi tant d'autres, contiennent, la première, dans la collection du Latran, une date consulaire :

IANVARA IN PACE DEPOSITA XI KAL SEPT
CL · ANTONIO ET FL · SYAGRIO CONSS ·

Januara (pour *Januaria*) *in pace deposita undecimo* (*die ante*) *kal*(*endas*) *sept embres*, *Claudio Antonio et Fl*(*avio*) *Syagrio cons*(*ulibus*).

« Januaria repose en paix, ensevelie le onzième

jour avant les calendes de septembre, l'année du consulat de Claudius Antonius et de Flavius Syagrius (22 août 382 après Jésus-Christ). »

La seconde, au cimetière de Saint-Hermès, une indication de métier, la mention de l'âge du mort et une exclamation pieuse :

XVIII KAL AVRELIVS PRIMVS
SEPT AVG · LIB · TABVL ·
ET COCCEIA · ATHENAIS
FILIAE FECERVNT
AVRELIAE PROCOPENI
QVAE BIXIT · ANN · XIII · MESIBVS · III
DIEBVS · XIII · PAX · TECV ·

Duodevicesimo die ante kal(endas) septembres. Aurelius Primus, Aug(usti) lib(ertus), tabul(arius), et Cocceia Athenais filiae fecerunt Aureliae Procopeni, quae bixit (pour *vixit*) *ann(is) XIII, me(n)sibus III, diebus XIII. Pax tecu(m)!*

« Le dix-huitième jour avant les calendes de septembre (date de l'ensevelissement : 15 août), Aurelius Primus, affranchi impérial, employé aux archives, et Cocceia Athenais ont fait enterrer ici leur fille Aurelia Procopenis, qui a vécu treize ans, trois mois, treize jours. La paix soit avec toi! »

Les inscriptions damasiennes avaient un tout autre caractère. C'étaient des poèmes à la louange des principaux martyrs dont les catacombes romaines abritaient les restes. Composées, en vers hexamètres, par le pape Damase lui-même, dans la seconde moitié du IVe siècle (366-384), et gravées par les soins

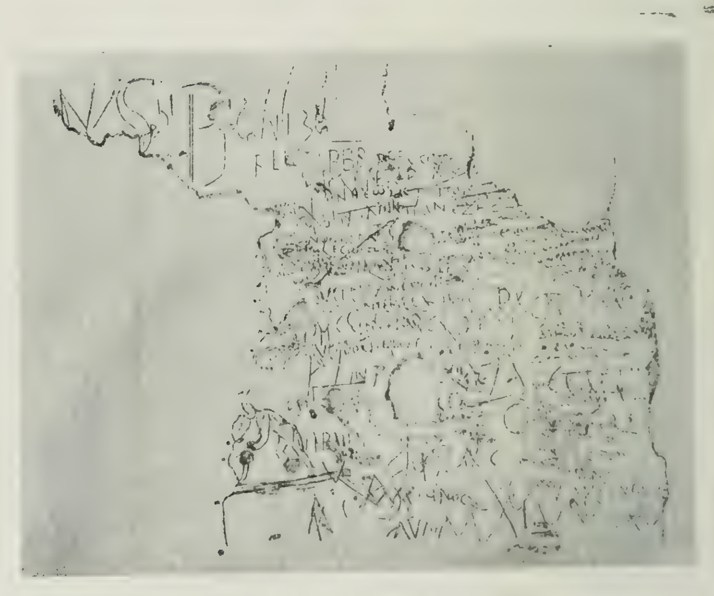
de son secrétaire Furius Dionysius Philocalus [1], en belles lettres carrées d'un type à part et très reconnaissables elles concouraient à la décoration artistique des cryptes et des basiliques souterraines. Malheureusement le texte original de la plupart d'entre elles n'est pas parvenu sans dommages jusqu'à nous; les plaques de marbre qui les portaient furent brisées au moyen âge et leurs fragments détruits ou dispersés; il faut se contenter, le plus souvent, des copies qui avaient été prises avant ces mutilations et que nous ont conservées les itinéraires des VIIe et VIIIe siècles [2]. Au cours de ses fouilles méthodiques et patientes, J.-B. de Rossi s'est efforcé de recueillir et de rassembler tous les vestiges subsistants, si minimes fussent-ils, des épitaphes métriques disparues. Peut-être était-il porté à exagérer quelque peu la valeur littéraire et documentaire de ces textes, dont la reconstitution lui coûtait tant de peine. Ils ont été écrits à une époque de décadence, où l'on avait perdu le sentiment des formes littéraires et où, d'autre part, s'effaçaient les souvenirs du temps des persécutions; aussi ne faut-il y chercher ni poésie véritable ni détails précis sur l'histoire des martyrs romains ou sur la disposition de leurs tombes : « jamais plus mauvais vers n'ont été transcrits avec un

1. Sur l'inscription métrique du pape saint Eusèbe, au cimetière de Calliste, Philocalus s'intitule : *Damasi sui papae cultor et amator.*

2. Le recueil des inscriptions damasiennes a été édité, en dernier lieu, par M. Ihm, *Damasi epigrammata*, Leipzig, 1895. Cf. G. Stornaiolo, dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, VII, 1886, 13-32 ; M. Ihm, dans le *Rheinisches Museum*, 1895, p. 191-204.

HICCONGESTAIACETQVAERISSITVRBAPIORVM
CORPORASANCTORVMRETINENTVENERANDASEPVLCRA
SVBLIMESANIMASRAPVITSIBIREGIACAELI
HICCOMITESXYSTIPORTANTQVIEXHOSTETROPAEA
HICNVMERVSPROCERVMSERVATQVIALTARIAXPI
HICPOSITVSLONGAVIXITQVIINPACESACERDOS
HICCONFESSORESSANCTIQVOSGRAECIAMISIT
HICIVVENESPVERIQSENESCASTIQVENEPOTES
QVISMAGEVIRGINEVMPLACVITRETINEREPVDOREM
HICFATEORDAMASVSVOLVIMEACONDEREMEMBRA
SEDCINERESTIMVISANCTOSVEXAREPIORVM

1. Inscription damasienne de la crypte papale à Saint-Calliste.
(*Roma sotterr.*, II, pl. II, 1)



2. *Graffiti* de la crypte papale à Saint-Calliste.
(*Ibid.*, II, pl. XXX).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

tel luxe. S'ils n'étaient que mauvais! Mais ils sont vides d'histoire, obscurs, et ne contiennent guère que des banalités [1]. »

De toutes les inscriptions damasiennes, la plus célèbre est peut-être la grande dédicace de la crypte papale au cimetière de Calliste, que de Rossi a retrouvée brisée en plus de cent morceaux et qu'il a pu reconstituer presque toute entière à sa place primitive [2] :

Hic congesta jacet, quaeris si turba piorum ;
Corpora sanctorum retinent veneranda sepulcra ;
Sublimes animas rapuit sibi regia caeli.
Hic comites Xysti portant qui ex hoste tropaea.
Hic numerus procerum servat qui altaria Christi,
Hic positus longa vixit qui in pace sacerdos,
Hic confessores sancti quos Graecia misit,
Hic iuvenes puerique, senes castique nepotes,
Quis mage virgineum placuit retinere pudorem.
Hic fateor Damasus volui mea condere membra,
Sed cineres timui sanctos vexare piorum.

« Ici gît rassemblée, si tu veux le savoir, une foule de fidèles ; les corps des saints sont conservés dans ces vénérables sépulcres ; le royaume du ciel a tiré à lui leurs âmes sublimes. Voici les compagnons de Sixte, qui portent les trophées enlevés à l'ennemi ; voici de nombreux chefs, qui gardent les autels du Christ ; ici repose un pontife qui a vécu dans une longue paix, ici les saints confesseurs que la Grèce

1. L. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, II, p. 483.
2. J.-B. DE ROSSI, *Roma sotterranea*, II, pl. II, 1. Voir ci-contre, pl. X, 1.

nous envoya, ici des jeunes gens et des enfants, des vieillards et leurs chastes descendants, qui ont tenu à conserver une virginale pudeur. Ici, je l'avoue, moi aussi, Damase, j'aurais voulu que mes restes fussent déposés, mais j'ai craint de troubler les cendres saintes des fidèles. »

Quelques-uns des successeurs de saint Damase, les papes Sirice à la fin du IVe siècle (384-399), Boniface Ier (418-422) et Sixte III (432-440) au début du Ve, Vigile au VIe (538-555), ont fait mettre, comme lui, des inscriptions en vers dans les chapelles funéraires les plus fréquentées de la Rome souterraine. Mais à partir de cette époque, en même temps que l'on cesse d'utiliser les catacombes comme lieux de sépulture et qu'elles deviennent avant tout des centres de culte et de pèlerinage, apparaissent des documents épigraphiques d'un genre nouveau et très différent. Les visiteurs des galeries cimétériales ne résistent pas à la tentation de graver sur la pierre ou le stuc des murailles, à la pointe du stylet, leurs noms et quelques pieuses exclamations. Ces *graffiti* ou proscynèmes, qui ressemblent par leur tracé rapide et l'incorrection de leur libellé aux *graffiti* païens de Pompéi, sont l'expression spontanée d'une ardente piété populaire : on invoque les saints ensevelis dans les catacombes, on leur recommande des parents défunts, on implore leur protection pour les vivants. Aux noms propres à forme latine se mêlent des noms barbares du moyen âge ; pendant de longs siècles les Romains de naissance et les pèlerins étrangers se sont plu à inscrire dans les cimetières de la Campagne ces témoignages de leur dé-

votion ; ils n'étaient nulle part aussi nombreux qu'auprès des tombes historiques, qu'ils aident maintenant à identifier. L'une des parois de la crypte papale à Saint-Calliste est entièrement recouverte de *graffiti* de toutes les époques, écrits parfois les uns par dessus les autres et très difficiles à déchiffrer [1] ; nous y lisons des exclamations admiratives (*Jerusale civitas et ornamentum martyrum*, « c'est ici la cité de Jérusalem et la glorification des martyrs »), des appels au pape saint Sixte II, enseveli dans cette chapelle et particulièrement cher aux Romains (*Sante Sixte in mente habeas in horationes Aureliu Repentinu*, « Saint Sixte, n'oublie pas dans tes prières Aurelius Repentinus »), des souhaits mystiques (*Ut Vericundus cum suis bene naviget*, « que Verecundus et les siens fassent une heureuse navigation », c'est-à-dire : « qu'ils arrivent heureusement à la vie éternelle »), des supplications (*Pete pro me Eustachium*, « Prie pour moi Eustachius »), etc. Ces textes naïfs n'ont pas le bel aspect des épitaphes métriques du pape Damase ; ils représentent simplement l'apport modeste et tardif des chrétiens les plus humbles à l'ornementation des catacombes.

L'art de la mosaïque, *opus musivum*, si répandu dans tout le monde païen, en Égypte et en Italie, en Gaule et en Afrique, était appelé à prendre par la suite, au sein de l'art chrétien lui-même, lors de la construction des grandes basiliques de Rome, de Ravenne et de Byzance, une importance considérable et un magnifique essor. Il tient cependant très

1. J.-B. de Rossi, *Roma sotterranea*, II, pl. XXX. Voir ci-dessus, p. 178, pl. X, 2.

peu de place dans les cimetières souterrains [1]; les surfaces maçonnées où viennent s'encastrer les cubes de marbre et d'émail y étaient rares; en outre, l'éclairage insuffisant et l'absence de recul atténuaient la vivacité des couleurs et les empêchaient de se fondre harmonieusement. A peine peut-on signaler çà et là, au IVe siècle, quelques niches d'*arcosolia* rehaussées d'*opus musivum* : à Saint-Hermès quatre petites scènes bibliques, dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin une colombe et des entrelacs, au musée du Latran un coq combattant. Les mosaïques les plus remarquables des catacombes romaines sont deux portraits de la première moitié du IVe siècle, découverts en 1656 au cimetière de Cyriaque et conservés à la Bibliothèque Chigi; ils représentent, comme nous l'apprennent les inscriptions, Flavius Julius Julianus et sa femme Maria Simplicia Rustica, en buste, les mains levées dans l'attitude de la prière; il faut en rapprocher le portrait d'Ulpia Sirica à Sainte-Agnès, en pâtes d'émaux et en lamelles d'os coloriées. Dans les cimetières de Prétextat et des Saints-Pierre-et-Marcellin, M. Kanzler a pu étudier, sur des tombes jadis ornées de revêtements d'*opus musivum* dont les petits cubes sont tombés, les procédés techniques des premiers mosaïstes chrétiens[2], précurseurs des grands artistes qui devaient accomplir d'admirables prodiges à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Apollinaire-*in-Classe*.

1. E. Müntz, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, LII, 1891, p. 297-322; J.-B. de Rossi, *Musaici cristiani delle chiese di Roma*, Rome, 1872-1900, préface; pl. I et IX *d*.

2. R. Kanzler, dans le *Nuovo Bullett.*, 1898, p. 208-211.

II

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES PEINTURES CIMÉTÉRIALES[1]

C'est surtout aux peintures que les chrétiens des premiers siècles ont eu recours pour décorer les catacombes. On a retrouvé un grand nombre de fresques sur les murs et les voûtes des cimetières souterrains, et chaque année les fouilles qui se poursuivent en font connaître de nouvelles. Beaucoup ont péri depuis leur découverte, soit par la faute des hommes, qui ont négligé de les mettre à l'abri des dégradations ou qui même les ont détruites, soit par l'effet du temps, de l'air et de la lumière, qui effacent les vieilles couleurs. Pour garder tout au moins le souvenir de ces œuvres délicates, fatalement condamnées à disparaître, il importait d'en publier des images fidèles. Les gravures de la *Roma sotterranea* de Bosio (1632) et des *Osservazioni* de Boldetti (1720) sont encore utilement consultées[2]; grâce à

1. L'ouvrage essentiel sur les peintures des catacombes est celui de Mgr J. Wilpert, paru simultanément en allemand et en italien : *Die Malereien der Katakomben Roms*, Fribourg-en-Brisgau ; *Roma sotterranea. Le pitture delle catacombe romane*, Rome, 1903, un volume de texte avec 54 gravures et un volume de 267 planches, dont 133 en couleurs. L'auteur s'était préparé à sa tâche par quinze années de travail et par la publication d'une longue série d'articles ou de mémoires sur des points particuliers de ce vaste sujet.

2. J. Wilpert, *Die Katakombengemalde und ihre alten Copien*, Fribourg-en-Brisgau, 1891.

elles, des peintures qui n'existent plus aujourd'hui ont été sauvées de l'oubli ; mais elles ne méritent pas une entière confiance et, dans le détail, leur exactitude laisse fort à désirer. Les prétendues copies en plusieurs teintes du recueil de Perret (1851-1855) ne sont pas moins éloignées des modèles dont elles s'inspirent ; si elles respectent le contour général et la disposition d'ensemble, elles ne rendent ni l'expression des visages, ni les plis des draperies, sans parler même des nuances de la coloration. L'entreprise de Perret eut, malgré tout, un bon résultat : elle piqua d'émulation les Romains et permit à de Rossi de trouver plus facilement les appuis et les subventions nécessaires pour l'exécution coûteuse des planches en couleur de sa *Roma sotterranea* (1866-1878). Celles-ci marquent sur les précédentes un progrès immense, bien qu'elles ne conservent pas complètement aux fresques leur apparence véritable, avec les cassures de la superficie. Les héliogravures en noir qui illustrent l'ouvrage de Roller sur *Les catacombes de Rome* (1881) sont faites d'après d'excellentes photographies ; elles ont la sincérité absolue qui est en cette matière la première et principale qualité ; la photographie saisit l'image brute, telle qu'elle est, sans y rien changer, tandis qu'un dessinateur ou un copiste, quoi qu'il fasse, interprète forcément ce qu'il a sous les yeux. Mgr Wilpert, qui s'est voué à l'étude des peintures cimétériales, a pu profiter enfin de tous les perfectionnements techniques réalisés depuis cinquante ans ; il a fait le relevé complet des fresques encore apparentes et nettoyé prudemment, sans se servir d'acides corrosifs, toutes celles que la poussière ou l'humidité

avaient endommagées; ses photographies, prises à la lumière artificielle, ont été coloriées d'après les originaux par l'aquarelliste Tabanelli et reproduites à l'aide de procédés mécaniques; il était impossible de pousser plus loin le scrupule et de mieux réussir à fixer en traits inaltérables la vraie physionomie des antiques peintures chrétiennes.

Les décorations murales des catacombes ont été exécutées à la fresque [1] : le peintre appliquait ses couleurs au pinceau et à l'eau sur le revêtement encore frais des parois. Les recherches de M. Donner von Richter ont prouvé qu'il en était de même à Pompéi, où l'on ne s'est servi que rarement de la détrempe [2]. Les artistes anciens, païens ou chrétiens, apportaient un soin tout particulier à la confection de l'enduit sur lequel ils peignaient leurs fresques : de sa solidité dépendait la durée des œuvres. Il fallait, d'après Vitruve, jusqu'à cinq couches successives de chaux et de pouzzolane ou de ciment marmorin, six d'après Pline. On ne put se conformer à la lettre, dans les catacombes, aux prescriptions minutieuses des théoriciens. La faible consistance du tuf granulaire obligeait à simplifier le revêtement qu'on imposait aux murailles et à ne pas lui donner plus d'un centimètre d'épaisseur totale. Jusqu'au milieu du IIIe siècle il y a toujours deux couches superposées, l'une de chaux et de pouzzo-

1. J. Wilpert, *Sulla tecnica delle pitture cimiteriali e sullo stato di loro conservazione*, dans les *Dissert. della pontif. Accad. rom. di archeol.*, série II, tome V, 1894, p. 199-219.

2. Donner von Richter, en tête du livre de W. Helbig, *Die Wandgemalde der von Vesuv verchütteten Stadte Campaniens*, Leipzig, 1868.

lane, l'autre de chaux et de poussière de marbre, — trois, par exception, dans la crypte de saint Janvier au cimetière de Prétextat ; ensuite, on ne trouve plus jamais qu'une seule couche. Quelquefois il était nécessaire de maintenir ce ciment en place, le long des plafonds, à l'aide de clous de fer ou de chevilles de plâtre. L'examen des particularités techniques que présente l'enduit aide puissamment à fixer la chronologie des peintures cimétériales : en règle générale, il est d'autant plus fin et mieux fait qu'il remonte à une époque plus reculée.

Sur cette préparation, les contours du dessin étaient tracés d'abord légèrement, soit avec une pointe métallique, soit, depuis le IIIe siècle, avec un pinceau ; on étalait ensuite les couleurs. Le rouge, le brun, le jaune, le vert et le blanc dominent ; les fonds restaient presque toujours uniformes et clairs ; les chairs variaient du brun au jaune rosé ; les ombres apparaissaient en brun ou en rouge. On évitait les tons violents et crus ; toute la coloration était douce et atténuée, sans grand éclat.

Les peintres des catacombes romaines ne nous sont connus que par leurs œuvres, dont aucune n'est signée, et par deux ou trois inscriptions funéraires. Ils étaient organisés sans doute en ateliers, où des apprentis et des manœuvres travaillaient sous la direction d'un chef ; plus d'une fois on est tenté d'attribuer, avec beaucoup de vraisemblance, toute une série de fresques d'un cimetière au même artiste ou du moins au même atelier ; les peintres ont dû se transporter aussi d'un cimetière à l'autre : certaines fresques des catacombes de Priscille et de Prétextat semblent bien émaner des mêmes auteurs. Parmi

ces artistes et ces artisans, il n'y avait point de grands maitres, de puissants génies créateurs, capables d'imaginer des genres ou des sujets entièrement nouveaux. Mais ils etaient tous, ou presque tous, des techniciens habiles, rompus à la pratique de leur métier, sachant mettre en valeur, le plus heureusement possible, les éléments artistiques qu'il leur était permis d'utiliser. Leur invention est pauvre; ils ne puisent qu'à deux sources : les modèles classiques de l'art païen et les enseignements dogmatiques de l'Eglise chrétienne. Ils représentent toujours les mêmes scènes, et presque toujours de la même façon ; les détails peuvent varier, la disposition générale reste, en somme, identique. L'histoire de Jonas, les banquets célestes, les images d'Orantes sont répétés à profusion. Il n'est pas inutile de noter que l'on constate aussi à Pompéi cette réapparition quelque peu monotone des motifs et des types une fois adoptés. En revanche, et comme à Pompéi encore, ces peintres se recommandent par de précieuses qualités d'exécution. Nous ne devons pas leur demander assurément d'atteindre à l'absolue perfection des formes ni d'achever leurs tableaux ; trop souvent les incorrections de leur dessin et les maladresses de leur coloris nous choquent ; ils ne sont presque jamais en état de produire sur nous une impression de profonde et sereine beauté; ils travaillent vite et ne s'attachent qu'aux effets d'ensemble ; leur art est avant tout décoratif. Du moins, dans ces limites, font-ils preuve d'une rare souplesse et d'une remarquable ingéniosité.

Peignant dans le sous-sol, et avec un éclairage très défectueux, des murs inégaux sans cesse interrompus

par les ouvertures des niches mortuaires, ils ont su tirer parti de ces irrégularités mêmes : des ornements divers encadrent les tombes, les voûtes se transforment en berceaux de feuillage, s'égaient d'architectures légères ou de paysages, qu'entourent des guirlandes. Les fresques du *cubiculum* d'Ampliatus au cimetière de Domitille et de la Chapelle grecque au cimetière de Priscille rappellent, par leur composition et leur tonalité, celles de la maison dite de Livie au Palatin et de maintes habitations pompéiennes. Des lignes droites ou courbes qui se coupent divisent les parois en compartiments ; les sujets particuliers prennent place dans des panneaux carrés ou rectangulaires, au milieu d'accessoires variés. Les peintres chrétiens se sont efforcés surtout de décorer très richement les niches des *arcosolia* et les plafonds des cryptes historiques. Les plafonds, qui sont le chef-d'œuvre de cet art, s'ordonnent symétriquement, à l'imitation des voûtes peintes et peut-être aussi des pavages en mosaïque dans les édifices païens : au centre un médaillon, circulaire, carré, hexagonal ou octogonal, contient une figure d'assez grandes dimensions, qui domine tout le reste et attire de prime abord les regards ; autour de ce motif principal sont disposés d'autres médaillons plus petits, en nombre variable, avec des personnages secondaires ; dans les intervalles, aux angles et sur les bords, des figurines, des animaux, des dessins géométriques remplissent les espaces vides. Dans une des cryptes de Lucine au cimetière de Calliste (première moitié du IIe siècle ; Wilpert, planche 25 [1]) on voit au centre de la voûte

1. Voir ci-contre, pl. XI.



Plafond dans les cryptes de Lucine, catacombe de Saint-Calliste, 1re moitié du IIe siècle
(J. Wilpert, *Malereien*, pl. 25).

E. LEROUX, Edit. H. Demoulin, sc.

Daniel debout entre deux lions; aux quatre coins, deux fois le Bon Pasteur et deux fois l'Orante, alternés; au milieu de chacun des quatre côtés, un Génie ailé ; entre ces huit figures et le médaillon de Daniel, et séparées des unes et de l'autre par deux lignes circulaires concentriques, huit têtes alternativement grandes et petites les grandes au-dessus des Bons Pasteurs et des Orantes, les petites au-dessus des Génies; des lignes géométriques, de formes et de couleurs diverses, isolent les personnages et découpent tout le champ clair du fond, sur lequel se détachent encore, dans les parties restées libres, des vases, des oiseaux et des branches de feuillage.

Des rapports étroits unissent l'art chrétien des catacombes à l'art païen des mêmes temps. Ils ont été indiqués avec beaucoup de force par Raoul-Rochette dans son *Discours sur l'origine des types imitatifs qui constituent l'art du christianisme* (1834) et dans ses trois *Mémoires sur les antiquités chrétiennes des catacombes* (1838)[1], par M. Ludwig von Sybel, dans son *Introduction à l'art chrétien primitif* (1906)[2], par dom H. Leclercq, dans quelques-unes des pages les meilleures de son récent *Manuel d'archéologie chrétienne* (1907)[3], illustrées de gravures ingénieuses et probantes qui mettent sous nos yeux, côte à côte, les thèmes les plus fréquemment traités aux catacombes et les prototypes païns auxquels ils se rattachent

1. Publiés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XIII, p. 92-169, 170-262, 529-788.

2. L. von Sybel, *Christliche Antike. Einführung in die altchristliche Kunst*, I, Marbourg, 1906.

3. Dom H. Leclercq, *Manuel d'archéol. chrét.*, I, p. 128-182 : *L'influence classique.*

évidemment. En passant de Pompéi, par exemple, aux cimetières de la Campagne romaine, on ne change pas de milieu; de part et d'autre se retrouvent les mêmes procédés et le même style; tout au plus la décoration classique s'est-elle simplifiée aux catacombes, pour mieux s'adapter à la disposition des surfaces et à l'éclairage. Les peintres chrétiens sont les élèves et les continuateurs des peintres païens; ceux ci leur ont appris à traduire les attitudes et les mouvements en quelques traits simples et expressifs, à draper légèrement sur les corps de souples vêtements, à composer enfin leurs tableaux avec élégance et sobriété. Les scènes représentées n'ont que très peu de personnages : l'étroitesse des salles, l'impossibilité du recul, l'insuffisance de la lumière empêchaient qu'il en fût autrement. Partout le costume est celui que portaient les Romains de l'époque impériale; on l'attribue indistinctement à toutes les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament [1].

Les artistes des catacombes empruntent même à leurs devanciers certains motifs particuliers. Les ornements des plafonds et des murs sont, aux deux premiers siècles, de pur style pompéien : ces entrelacs, ces figures géométriques, ces vases, ces oiseaux, ces fleurs, ces bucrânes, ces masques, ces Saisons, ces Génies ailés n'ont rien qui choque la foi chrétienne; on ne veut voir en eux que d'agréables et plaisantes images. Lorsqu'il ne s'agissait plus de détails indifférents, mais d'épisodes bibliques ou de sujets propre-

1. J. Wilpert, *Die Gewandung der Christen in den ersten Jahrhunderten*, Cologne, 1898 : *Un capitolo di storia del vestiario*, Rome, 1898.

ment chrétiens, on était encore obligé, par la force des choses, de copier des modèles païens. Un art ne s'improvise pas. Les peintres appelés à se faire, pour la première fois, les interprètes de la pensée et de l'imagination chrétiennes se sont souvenus instinctivement des formes iconographiques auxquelles ils étaient habitués. Des éléments tirés de l'art profane pénètrent donc dans les œuvres les plus religieuses. Parfois ce sont simplement des accessoires : l'arche de Noé rappelle le coffre de Danaé des peintures pompéiennes ; la baleine qui engloutit Jonas n'est autre que le monstre d'Andromède ; le char qui entraîne Élie au ciel est celui de Phaëton ; le tombeau d'où sort Lazare ressuscité a l'aspect d'un mausolée romain. Parfois les chrétiens vont jusqu'à adopter l'une des figures favorites de l'art païen, mais en lui donnant un sens nouveau, allégorique et mystique : l'image de l'Orante dérive de la *Pietas* antique ; le Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules est inspiré de l'Hermès criophore ; le Christ qui attire à lui les âmes pour les sauver apparaît sous les traits d'Orphée charmant les animaux.

Puisque l'art des catacombes romaines doit tant à l'art profane de l'époque impériale, il est tout naturel que le développement chronologique, l'histoire et les transformations de l'un et de l'autre aient été parallèles et de tous points semblables. On a souvent beaucoup de peine à dater exactement les fresques des cimetières souterrains [1], et dans l'ensemble

1. Il convient de rappeler l'essai de classement chronologique tenté par L. Lefort, dans ses *Études sur les monuments primitifs de la peinture en Italie*, Paris, 1885. Pour dater les

des attributions proposées en dernier lieu par Mgr Wilpert il reste, malgré toute la compétence de l'auteur, beaucoup d'incertitudes et de conjectures. Pour fixer, ne fût-ce qu'approximativement, l'âge d'une peinture cimétériale, il faut considérer : l'histoire de la galerie ou de la crypte à laquelle elle appartient, — la technique, c'est-à-dire la composition de l'enduit mural, la nature des fonds et la qualité ou la nuance des couleurs, — le style, c'est-à-dire la composition, les gestes, l'expression des physionomies, le rendu des draperies, — enfin le costume et la coiffure des personnages. Certains détails sont tout à fait caractéristiques de certaines époques : ainsi le monogramme constantinien ne se rencontre qu'après la paix de l'Eglise ; la tête du Christ et des saints ne s'entoure d'un nimbe qu'à partir du IVe siècle.

En tenant compte de tous ces indices, on peut grouper les fresques des catacombes en quatre catégories, correspondant à quatre périodes distinctes. Dans la première période (Ier et IIe siècles), l'art chrétien est encore tout voisin de l'art païen de la belle époque ; il se confine à peu près exclusivement dans la décoration ornementale ; la facture est très soignée, le style sobre et pur ; à ce temps remontent, avec les stucs et les fresques de la Chapelle grecque, les peintures du *cubiculum* d'Ampliatus [1] et du vestibule des Flaviens, les plafonds des cryptes de Lucine. Dans la deuxième phase, au IIIe siècle, les peintres repro-

peintures les plus anciennes des catacombes. Mgr Wilpert a très utilement consulté A. Mau, l'auteur de la monumentale *Geschichte der dekorativen Wandmalerei zu Pompei*, Berlin, 1882.

1. Voir ci-dessus, p. 122, pl. IV.

duisent avec prédilection quelques types d'origine païenne, qu'ils s'approprient en les transformant, et certains sujets tirés de la Bible; il en est ainsi, par exemple, au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, dans les chambres dites des Sacrements au cimetière de Calliste, etc.; malheureusement on se ressent ici de la décadence générale de l'art, même païen, au temps des Sévères et de l'anarchie militaire. La troisième phase, le ɪvᵉ siècle, est marquée par une renaissance momentanée, dont Constantin est le promoteur; des thèmes nouveaux apparaissent : le Christ enseignant, des images de saints, le jugement de l'âme, l'introduction au Paradis; des scènes de la vie réelle, intérieurs d'ateliers, étalages de marchands, s'ajoutent, dans plusieurs parties des cimetières de Domitille et de Calliste, aux simples motifs ornementaux et aux peintures allégoriques. A partir du vᵉ siècle l'art se fige, devient hiératique et conventionnel; jusqu'au ɪxᵉ, en plein moyen âge, des fresques de style byzantin, représentant le Christ ou des saints, sont encore exécutées çà et là, dans les catacombes de Generosa, de Saint-Valentin, de Pontien, de Saint-Hermès, et dans la crypte de Sainte-Cécile à Saint-Calliste.

Si grande qu'ait été l'influence exercée par l'art païen sur l'art chrétien à ses débuts, elle ne doit pas nous faire méconnaître la très réelle originalité de celui-ci. Dans leurs tentatives légitimes pour montrer la persistance des traditions classiques aux catacombes, Raoul-Rochette et M. L. von Sybel ont été trop loin; ils croient pouvoir tout expliquer par des emprunts faits à l'Orient, à la Grèce et à Rome. Selon M. von Sybel, l'art chrétien des six premiers siècles

et le christianisme lui-même ne sont qu'une dernière forme des arts et des religions de l'antiquité ; le christianisme, à ses yeux, est une partie intégrante et comme le couronnement et l'épanouissement de la civilisation antique. En rendant compte du livre très intéressant où sont développées ces thèses excessives, M. Paul Monceaux observe avec raison que dans la religion chrétienne et dans l'art des catacombes il n'y a pas seulement des souvenirs et des emprunts : « Si le christianisme n'avait pas apporté quelque chose de nouveau, il n'aurait pas séduit, conquis et transformé le monde... on n'explique pas une œuvre d'art ni une civilisation par l'étude exclusive des sources... ce qui importe le plus dans l'art et dans l'histoire, ce n'est pas la survivance du vieux, c'est l'apparition du neuf... on supprimerait l'archéologie chrétienne si on négligeait l'élément spécifique du christianisme, ce qui l'a différencié des autres religions en assurant sa victoire » [1].

Sans méconnaître l'action indéniable et profonde des ateliers païens, il faut faire sa part aussi à l'inspiration chrétienne. Les artistes qui travaillaient dans les cimetières souterrains avaient étudié nécessairement leur métier au dehors, près de maitres qui ne partageaient pas leur foi, mais ils étaient attachés de cœur à la religion du Christ et imbus des doctrines qu'elle enseignait. Ne fallait il pas déjà une véritable abnégation pour peindre, en l'honneur des martyrs, ces fresques sacrifiées que jamais la pleine lumière du jour ne devait éclairer ? De tels hommes n'étaient pas capables de se laisser dominer servilement par

1. P. Monceaux, dans le *Journal des Savants*, 1907, p. 566-568.

des souvenirs d'école. Leurs convictions intimes ne pouvaient manquer finalement de transparaître dans leurs créations artistiques.

Tous les sujets et toutes les figures des fresques cimétériales ne sont pas d'origine païenne. Ceux mêmes qui viennent des païens ont été modifiés et interprétés dans le sens chrétien : souvent Orphée, par exemple, au lieu d'être entouré de nombreux animaux, n'a plus à ses côtés que deux brebis et tend à se confondre avec le Bon Pasteur. L'emploi si fréquent de signes symboliques, tels que l'ancre, la colombe ou le poisson, et les représentations partout prodiguées d'épisodes choisis de l'Ancien et du Nouveau Testament furent suggérés aux artistes par la lecture de la Bible et des Pères de l'Église, par les prières liturgiques, par la prédication orale des prêtres. Chaque type et chaque scène appelleraient un commentaire explicatif, dont on n'aurait pas de peine à recueillir les éléments dans l'Écriture Sainte ou dans la littérature ecclésiastique des premiers siècles. Les artistes n'hésitent pas, d'ailleurs, à s'écarter de la lettre des textes pour des raisons de convenance et de symétrie : dans l'Adoration des mages ils placent quelquefois auprès de la Vierge et de l'Enfant, non pas trois mages, mais deux ou quatre. Au contraire de leurs devanciers païens, qui puisaient à l'envi dans le riche trésor des légendes galantes et souvent immorales de la mythologie, un sentiment très pur de constante réserve et de chasteté les anime ; ils évitent les nudités ; les seuls personnages nus qu'on rencontre dans leurs œuvres sont des Génies ou des Amours, les Saisons, Adam et Ève, Jonas, Jésus au baptême. Ils ont le dessein arrêté de ne

proposer aux regards des fidèles aucun objet qui puisse les détourner des graves pensées auxquelles invite la contemplation des sépultures dans les galeries funéraires et des cérémonies liturgiques dans les cryptes souterraines.

Certes, on a tort souvent de prêter aux peintres des catacombes certaines préoccupations trop exclusivement dogmatiques ou apologétiques, et de voir dans leurs fresques « une sorte de système théologique en images [1]. » M. von Sybel réagit heureusement contre ces allégations tendancieuses, que J.-B. de Rossi et Mgr Wilpert lui-même sont encore trop portés à admettre. Mais à son tour il tombe dans le paradoxe quand il prétend ne rien trouver de plus dans les monuments du christianisme primitif que dans ceux des civilisations antérieures. L'art chrétien, dès ses débuts, s'oppose, par son sérieux et son élévation morale, à cet art frivole que les Alexandrins avaient mis à la mode et qui dominait au début de l'Empire, à Rome, à Pompéi et dans tout le monde méditerranéen. Il est profondément religieux, et par là même nouveau.

1. H. Delehaye, dans les *Analecta Bollandiana*, XXVI, 1907, p. 658.

CHAPITRE IX

LES PEINTURES DES CATACOMBES : SUJETS TRAITÉS

Ce qui fait la différence entre les peintures chrétiennes des catacombes et les peintures païennes de la Rome impériale ou de Pompéi, ce n'est pas la façon dont les unes et les autres ont été exécutées, mais les sujets qu'elles représentent. Nous pourrons le constater sans peine en étudiant le contenu des fresques cimétériales et en dressant la liste sommaire des motifs essentiels et des scènes principales qu'elles mettent sous nos yeux.

Au milieu des encadrements décoratifs qui se développent sur les parois et les voûtes apparaissent des figures isolées ou des compositions à plusieurs personnages. Il n'est pas toujours facile de les interpréter. Sans parler des obscurités et des incertitudes qui tiennent à leur médiocre état de conservation, il peut arriver que les critiques modernes ne soient pas du même avis sur le sens et le caractère d'une peinture ; c'est ce qui s'est produit, par exemple, pour la scène de banquet ou *fractio panis* de la Chapelle grecque, pour la Madone ou l'Orante du *coe-*

meterium Majus, etc. La diversité des explications vient le plus souvent d'un désaccord fondamental au sujet de la question délicate et controversée du symbolisme [1]. Il s'agit de savoir juqu'à quel point et dans quelle mesure les premiers artistes chrétiens ont voulu exposer, sous certaines formes convenues et déguisées, claires cependant à qui sait les entendre, leurs idées religieuses, leurs croyances et leurs espérances. D'après Bosio, dont l'opinion a fait longtemps autorité et se retrouve encore dans la grande *Storia dell' arte cristiana* de R. Garrucci (1873-1881), toutes les peintures des catacombes seraient symboliques et il n'y en aurait pour ainsi dire aucune qui ne soit, directement ou par voie détournée, l'image de quelque dogme ou de quelque sacrement. Les chrétiens s'exprimaient par figures; la « discipline du secret » les y contraignait; vivant au milieu des païens, ils étaient tenus à la prudence. Les peintres ont traduit les mystères de la foi en termes voilés, intelligibles aux seuls initiés; leurs fresques, si on les comprend bien, contiennent l'illustration vivante de toute la doctrine chrétienne. Bien qu'ils se refusent à suivre Bosio dans ses généralisations téméraires, de Rossi et Mgr Wilpert cèdent encore à l'attrait des interprétations symboliques; ils attribuent aux artistes de la Rome souterraine des conceptions systématiques et profondes, des intentions cachées et subtiles. Dans les épisodes de la Bible qui ornent les chambres dites des Sacrements, au

1. Cf. B. Aubé, *La théologie et le symbolisme dans les catacombes de Rome* à propos de l'ouvrage de Roller, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1883, p. 362-395.

cimetière de Calliste, de Rossi reconnait une démonstration en règle de la vertu du baptême, de la pénitence, de l'eucharistie, et le sacrifice de la messe; Mgr Wilpert découvre aux catacombes de grands cycles de fresques, composés chacun d'une série de thèmes choisis et rapprochés à dessein, moins pour instruire les fidèles que pour les édifier, les encourager, surexciter dans leurs âmes la confiance en Dieu et l'espoir du salut [1]. En revanche, d'autres écrivains, comme Raoul-Rochette et Roller, Schultze et M. von Sybel, contestent résolument le prétendu symbolisme des peintures cimetériales; ils ne voient partout que des motifs d'origine profane, dans le genre et le style de la décoration pompéienne, et des scènes historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, groupées arbitrairement et sans arrière-pensée, pour le plus grand agrément des spectateurs.

Y a-t-il aux catacombes, et dans quelles proportions, des peintures allégoriques et symboliques? Chaque cas doit être examiné séparément, en dehors de toute idée préconçue, de tout parti-pris confessionnel. En fait, on a le droit d'affirmer que les premiers peintres chrétiens ont eu recours très souvent, mais non pas toujours, à l'allégorie et au symbole. Quoi qu'en dise Raoul-Rochette, des raisons particulières de doctrine et d'enseignement permettent seules de comprendre la répétition fréquente des

1. J. Wilpert, *Ein Cyclus christologischer Gemälde aus der Katakombe der heiligen Petrus und Marcellinus*, Fribourg-en-Brisgau, 1891 (reproduit en italien dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, XIII, 1892, p. 5-38); *Die Malereien der Sakramentskapellen in der Katakombe des heiligen Callistus*, Fribourg-en-Brisgau, 1897.

mêmes figures, comme l'Orante et le Bon Pasteur, ou des mêmes scènes, comme les banquets célestes, et le choix des sujets tirés de la Bible. Mais il serait vain, d'autre part, de chercher, avec Garrucci, un sens mystique aux petits Amours du vestibule des Flaviens et aux portraits de *fossores* ou de marchands. Quant aux belles synthèses qu'on imagine pour rendre compte des grands cycles de fresques, il ne leur manque, selon le mot de dom Leclercq, que d'avoir été conçues dès l'antiquité même ; elles supposent vraiment, de la part des peintres, trop d'ingéniosité raisonneuse et de science théologique.

Une fois achevé ce travail préliminaire de reconnaissance et d'identification des thèmes iconographiques, il reste à les classer par catégories. Mgr Wilpert met au premier rang les peintures dogmatiques et, parmi celles-ci, les images du Christ; pour lui les fresques des catacombes étaient destinées, avant tout, à l'édification; elles proclament la divinité de Jésus et elles implorent sa protection en faveur de l'âme des morts; chacune d'elles est une prière, un acte de foi et d'espérance. M. von Sybel procède autrement; il part de l'idée que l'essentiel ici ce sont les morts; la décoration picturale traduit la notion chrétienne de la destinée d'outre tombe, l'éternelle félicité des âmes fidèles dans le Paradis, en face de Dieu; le Christ intervient seulement à titre de médiateur, parce qu'il est le sauveur du monde, le libérateur de l'humanité, celui dont l'aide et l'assistance donnent accès aux banquets célestes. Ces deux théories, dégagées de ce qu'elles ont l'une et l'autre d'excessif et de trop rigoureux, se complètent plutôt qu'elles ne se con-

tredisent : la vision de la vie future et la glorification du Sauveur Jésus sont comme les deux pôles extrêmes de l'inspiration des artistes chrétiens, à son point de départ et dans son épanouissement final. Mais il y a autre chose encore dans les fresques des catacombes. S'il l'on veut tracer un cadre général qui les embrasse toutes, il convient, croyons-nous, de les diviser en plusieurs groupes, d'après la nature de leurs sujets, et de distinguer : 1° les figures mythologiques et les symboles chrétiens; 2° les scènes de la vie présente et de la vie future; 3° les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous nous élèverons ainsi, progressivement, depuis les emprunts faits à l'art païen jusqu'aux portraits mêmes du Christ [1].

I

FIGURES MYTHOLOGIQUES ET SYMBOLES CHRÉTIENS

Le caractère funéraire et religieux de la décoration picturale des catacombes n'a pas empêché d'y introduire un certain nombre d'images d'origine profane et païenne; c'est le legs du passé et le résultat inévitable des influences traditionnelles d'atelier. Sans doute les scènes mythologiques, qui tiennent tant de place dans les maisons pompéiennes [2], sont

1. Dans tout ce chapitre les chiffres donnés entre parenthèses, avec les lettres pl., renvoient aux planches des *Malereien* de Mgr Wilpert.

2. W. Helbig, *Die Wandgemälde.... Campaniens*, comptait, sur un total de 1966 peintures murales campaniennes (en 1868), 1400 fresques mythologiques.

bannies des cimetières chrétiens; il répugnait aux fidèles de reproduire les traits supposés des divinités de l'Olympe, qu'ils abhorraient, et de raconter les exploits légendaires d'un Jupiter ou d'un Hercule. Cependant quelques figures de la mythologie pénètrent dans les catacombes, les unes comme éléments secondaires de l'ornementation, les autres avec une signification nouvelle et mystique.

Dans le premier cas, il ne faut voir en elles que de purs accessoires indifférents à la foi, de véritables lieux communs, d'un emploi très commode et d'un heureux effet, auxquels on n'attachait aucune importance. Le Soleil personnifié, sous la forme d'une tête nimbée, assiste à l'aventure de Jonas (Wilpert, pl. 56) et le fleuve Tigre, sous la forme d'un vieillard couché, à celle de Tobie (pl. 212). Au centre de la voûte d'un *cubiculum*, dans le cimetière de Calliste, se détache un masque colossal de l'Océan, armé de pinces de crabe (pl. 136, 1). De petits Amours ailés ou des couples gracieux d'Eros et de Psychés, proches parents de ceux de la maison des Vettii à Pompei, animent et égaient le décor végétal : ils portent des couronnes ou des thyrses, cueillent des fleurs, font la vendange (pl. 1-5, 25, 158, 217, 235 etc.) [1].

Dans le second cas, les personnages de la fable servent à exprimer des idées que les païens ignoraient. Les Saisons ne représentent pas seulement, par méthaphore, les âges de la vie humaine; leur recommencement périodique est, en outre, un symbole de la résurrection. Aussi les rencontre-t-on

1. Voir ci-contre, pl. XII, 2.



1. Bon Pasteur, catacombe de Priscille, 2e moitié du IIIe siècle.
(J. Wilpert, *Malereien*, pl. 66, 1).

2. Amour et Psyché, catacombe de Domitille, début du IIIe siècle.
(*Ibid.*, pl. 53).

souvent, en buste ou couchées, avec des attributs caractéristiques, sur les plafonds des cryptes. Ailleurs chacune d'elles est simplement indiquée par les plantes ou les fruits qu'elle produit : le long des parois voûtées de la crypte de saint Janvier, au cimetière de Prétextat (IIe siècle), s'étalent quatre zones superposées d'oliviers, de vignes, d'épis de blé et de roses; des oiseaux volent à travers le feuillage et çà et là on aperçoit dans la verdure des nids d'où sortent des becs entr'ouverts; au bas de la quatrième zone, sur une frise cintrée, des Génies vaquent aux travaux des saisons, cueillette des olives l'hiver, vendange l'automne, moisson l'été, cueillette des roses au printemps (pl. 32-34). — Orphée est considéré par les Pères de l'Église comme un précurseur du christianisme : six fresques, dont la plus ancienne est de la deuxième moitié du second siècle, nous le montrent assis, charmant les animaux par les sons de sa lyre : allusion très claire au Christ, dont la parole exerce sur les âmes une fascination séductrice. Dans le médaillon central d'un plafond, au cimetière de Domitille, divers animaux entourent Orphée et l'écoutent (pl. 229) ; à Saint-Calliste il n'a près de lui que deux brebis (pl. 37) : le berger thrace annonce le type classique du Bon Pasteur, qui paraît du reste l'avoir très vite éclipsé [1].

Si les peintres de catacombes donnent sans hésitation une valeur symbolique à certaines figures de la mythologie gréco-romaine, à plus forte raison en usent-ils pareillement avec des êtres ou des objets

1. A. Heussner, *Die altchristlichen Orpheusdarstellungen*, Cassel, 1893. — Voir ci-contre, pl. XII, 1.

qui n'ont rien en eux-mêmes de proprement païen ou chrétien. Guirlandes de fleurs, couronnes de feuillage, palmes surtout sont les images traditionnelles de la victoire; elles symboliseront désormais la victoire du bien sur le mal, de la foi sur l'idolâtrie. Le rameau d'olivier que la colombe a rapporté à Noé dans l'arche sera l'emblème des espérances de la vie éternelle. Le Christ, dans l'Evangile de saint Jean, se compare à une vigne dont les fidèles sont les rameaux; le souvenir de ce texte nous explique la grande place que tiennent aux catacombes la vigne et les scènes de vendange; il suffira de citer comme exemple, dès la deuxième moitié du Ier siècle, une fresque remarquable du vestibule des Flaviens dans le cimetière de Domitille (pl. 1). Le règne animal n'offrait pas moins de ressources aux artistes : le paon, dont la chair passait pour incorruptible, représente l'éternité; la colombe, la paix de l'âme dans la félicité du Paradis; le cerf, le chrétien aspirant aux rafraîchissements célestes. L'animal le plus fréquemment reproduit est l'agneau, image mystique de l'âme fidèle; près de lui se voit assez souvent un vase plein de lait, pure et immatérielle nourriture. Le poisson, d'autre part, est l'image mystique du Christ : les initiales des cinq mots grecs Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ, « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur, » forment le mot ἰχθύς, poisson [1]. Dans le dau-

1. J.-B. de Rossi, *De christianis monumentis ἰχθὺν exhibentibus*, dans le *Spicilegium Solesmense*, III, 1855, p. 544-577. — R. Mowat, dans les *Atti del secondo Congresso internazionale di archeologia cristiana*, Rome, 1902, p. 1-8, croit que la formule en cinq mots d'où dérive l'acrostiche chrétien

phin percé du trident il faut reconnaître Jésus sur la croix. Le sens caché du poisson et du dauphin justifie l'invention d'autres symboles tirés aussi de la vie de la mer : le navire battu des flots, le phare, l'ancre font allusion aux tribulations de l'existence, à la lumière de la foi, au salut éternel. D'autres lettres que celles du mot ἰχθύς ont également une valeur secrète : le tau, T, qui rappelle la croix, l'alpha et l'oméga, Α et Ω, qui signifient que la parole de Dieu est le principe et le terme de toute connaissance. Ce grand travail d'élaboration atteint son point culminant avec la représentation de l'eucharistie sous les espèces du pain et du vin, du vase de lait, du poisson (pl. 24, 27, 28 : chambres dites des Sacrements, première moitié du second siècle).

Les deux plus belles créations du symbolisme chrétien sont les figures de l'Orante et du Bon Pasteur.

On donne le nom d'Orante à une image de femme debout, simplement drapée, la tête voilée, les bras ouverts et les mains levées dans l'attitude de la prière, *oratio;* elle se rencontre 153 fois dans les cimetières souterrains ; en outre, plusieurs personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament (Noé, Suzanne, les Mages, la Vierge) et quelques saints (notamment sainte Cécile sur une fresque du IX[e] siècle au cimetière de Calliste) sont représentés en Orantes. Ce type iconographique est une réminiscence évidente de la

ἰχθύς a été imaginée d'après la formule officielle du nom de l'empereur persécuteur Domitien sur les monnaies et les inscriptions : Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Θεοῦ Υἱὸς Δομιτιανός.

Pietas des sculpteurs grecs et romains et des scènes d'adoration sur les peintures de vases ou les bas-reliefs païens; mais, s'il a de lointaines origines dans l'art profane, il est tout chrétien par le sentiment et l'expression. L'Orante, comme l'ont bien montré J.-B. de Rossi et Mgr Wilpert, est le symbole de l'âme dans l'éternité bienheureuse, appelant la protection de Dieu sur les vivants; c'est pour cela qu'elle se répète presque partout avec les mêmes caractères invariables, la même simplification voulue de la physionomie et de la draperie, la même impersonnalité abstraite et hiératique; c'est pour cela aussi que les figures masculines d'Orants sont tout à fait exceptionnelles et que souvent même des figures féminines d'Orantes accompagnent des inscriptions funéraires d'hommes. Sur les plafonds des cryptes de Lucine au cimetière de Calliste (IIe et IIIe siècles) l'Orante paraît fréquemment, soit seule, soit alternant avec le Bon Pasteur (pl. 25 et 88)[1]. Parfois cependant, comme au cimetière de Thrason dans la première moitié du IVe siècle, les peintres semblent se départir de cette impersonnalité : le costume s'enrichit de draperies, la coiffure se charge de bijoux, la physionomie s'individualise; le symbole fait place au portrait (pl. 174, 2 et 176).

Le Bon Pasteur est la première représentation du Christ aux catacombes; on le trouve, dès la fin du Ier siècle, sur un plafond du cimetière de Domitille (pl. 9). Le Pasteur, jeune et imberbe, vêtu seulement d'une tunique courte serrée à la taille, les jambes nues, les pieds chaussés de sandales, porte

1. Voir au frontispice, pl. I.

sur ses épaules un jeune agneau égaré qu'il ramène au bercail ; quelquefois il tient à la main le vase mystique de lait (*mulctra*), une flûte champêtre (*syrinx*) ou un bâton recourbé (*pedum*) ; quelquefois deux autres agneaux debout ou couchés lui font cortège, ou encore deux arbres encadrent de verdure cette petite scène champêtre, que reproduisent au total 89 fresques. A partir du IIIe siècle, d'autres fresques, au nombre de 21, donnent du Bon Pasteur une image un peu différente : il n'a plus l'agneau égaré sur ses épaules ; debout ou assis, il fait paître ses brebis dans un paysage sommairement indiqué (pl. 121) ; parfois même il les trait ; le berger et son troupeau symbolisent le Christ et les élus au Paradis, de même que les peintures de la série précédente symbolisaient le dévouement du Christ pour l'âme humaine, qu'il sauve. L'origine du type du Bon Pasteur sous sa première forme, la plus intéressante, est double, à la fois sacrée et profane, chrétienne et païenne : d'une part, en effet, la comparaison de Jésus avec un berger est longuement développée dans un passage bien connu du quatrième Évangile, et les prières des morts de l'ancienne liturgie romaine y ajoutent le détail précis de l'agneau que le pasteur charge sur ses épaules, *boni pastoris humeris reportatum*[1] ; d'autre part, les figures de bergers ne sont pas rares dans l'art antique[2], et les peintres des catacombes se sont inspirés certainement du type de

1. Ce sont les termes mêmes de l'*Oratio post sepulturam* dans le Sacramentaire Gélasien.

2. Cf. A. Veyries, *Les figures criophores dans l'art gréco-romain et l'art chrétien*, Paris, 1884 ; H. Bergner, *Der gute Hirt in der altchristlichen Kunst*, Berlin, 1890.

l'Hermès criophore, le jeune dieu porteur de brebis, créé en Grèce, dès le VIe siècle avant notre ère, par le sculpteur Calamis. Nous avons, ici encore, un exemple frappant de l'utilisation par les chrétiens d'éléments antérieurs, au service d'idées nouvelles qui les transforment et les épurent.

II

SCÈNES DE LA VIE PRÉSENTE ET DE LA VIE FUTURE

Les peintres de Pompéi aimaient à reproduire des épisodes de la vie réelle, à mettre en scène des artisans et des marchands dans l'exercice de leur profession. Les fresques découvertes sous les cendres du Vésuve nous font pénétrer dans l'intimité des bourgeois de la Campanie au Ier siècle après Jésus-Christ et ressuscitent devant nous l'activité industrielle et économique de la cité disparue. Aux catacombes les sujets de ce genre sont beaucoup plus rares et de date assez tardive ; la plupart appartiennent à la fin du IIIe siècle et au IVe. Les premiers chrétiens ne se préoccupaient que de l'au-delà ; ils jugeaient inutile de retracer les aspects tout passagers et périssables de leur existence terrestre. Quand ils voulaient rappeler sur une tombe le métier du mort, ils se contentaient le plus souvent de dessiner, au-dessus ou à côté de l'inscription funéraire, les outils ou les instruments dont il se servait, marteau, scie, équerre, balance, etc. Les plus anciennes

peintures « professionnelles » de la Rome souterraine sont celles où l'on voit des *fossores* armés de leur pic et creusant la terre (pl. 48; 59, 2; 65, 3; 112, 5; 180); quelques-unes, à Saint-Calliste, remontent à la fin du IIe siècle. Plus tard d'autres sépultures s'ornent, comme celles des *fossores*, de sujets analogues; on y reconnait un cocher du cirque sur son char à quatre chevaux (pl. 145, 2), un soldat en armes (pl. 144, 1 et 3), un marchand de légumes avec son étalage (pl. 143, 2), un batelier et sa barque remplie d'amphores (pl. 173, 1), des tonneliers (pl. 202), un vigneron conduisant un char attelé de deux bœufs et chargé d'une tonne de vin (pl. 245, 2). Dans la chambre sépulcrale d'un boulanger, au cimetière de Domitille, entre deux scènes de miracle, la multiplication des pains et Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, se dresse en pied le portrait du mort, avec un grand boisseau (*modius*) devant lui; sur une frise, au-dessus des *arcosolia*, se déroule toute une série d'épisodes relatifs au débarquement et au mesurage des blés de l'annone et à la fabrication du pain (pl. 142, 2; 193-195: milieu du IVe siècle)[1].

Puisque la vie présente compte si peu pour les peintres de la Rome souterraine, il n'est pas surprenant qu'en revanche les scènes de la vie future constituent l'un de leurs thèmes préférés. Il n'en était point qui convînt mieux à la destination même des catacombes. La vue du bonheur sans mélange et sans fin dont jouissent les morts au ciel, près de Dieu et dans la société des saints, est à la fois une consolation,

1. Cf. J. Wilpert, dans la *Rom. Quartalschr.*, 1887, p. 20-40.

un encouragement et une leçon pour ceux qu'ils ont laissés sur la terre.

Le Paradis est un riant jardin, qu'habitent le Bon Pasteur et les Orantes; parfois tout le décor se réduit schématiquement à un seul arbre; en général il comporte un fond de verdure, des guirlandes de fleurs, des vases d'eau jaillissante, des oiseaux, des brebis; l'ensemble du tableau produit une impression reposante et sereine : c'est bien un lieu de paix et de rafraîchissement. Au cimetière de Calliste, dans la région de sainte Sotère, deux paons encadrent l'ouverture d'un *arcosolium*; au-dessous, des colombes s'abreuvent dans des canthares; au-dessus, cinq Orants, trois femmes et deux jeunes garçons, dont les noms sont écrits en rouge, s'espacent parmi les feuillages (pl. 110 et 111 : fin du IIIe siècle) [1].

Les scènes de banquets sont fréquentes aux catacombes. On voit dans le vestibule des Flaviens (cimetière de Domitille, fin du Ier siècle) deux hommes assis devant une table à trois pieds, sur laquelle ont été posés des pains et un poisson (pl. 7, 4). A la Chapelle grecque (cimetière de Priscille, début du IIe siècle) sept personnages, dont une femme, s'alignent en demi-cercle autour d'une table chargée de pains et de poissons; le dernier convive à la gauche du spectateur, un homme au visage barbu, tient un pain dans ses deux mains levées et tendues en avant (pl. 15, 1). Nous retrouvons plusieurs fois dans les chambres des Sacrements (cimetière de Calliste,

1. Voir aussi une reproduction d'ensemble et en couleur de cette fresque dans la *Roma sotterranea* de J.-B. de Rossi, III, pl. I-II.

deuxième moitié du IIIe siècle) la même table demi-circulaire, le pain et les poissons, et sept convives, mais parmi ceux-ci aucune femme ne prend place; sept, huit ou dix corbeilles pleines de pains occupent le premier plan, devant la table (pl. 27, 2; 41, 3, etc.). Le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin renferme une série de banquets, d'une facture assez grossière (fin du IIIe siècle et première moitié du IVe); le nombre des convives varie; assis ou couchés, ils mangent et boivent; quatre fois on lit sur la fresque une formule de prière *Irene da calda*, *Agape misce mi*, ou *Agape porge calda*, *Irene misce*, « Irène, Agape, versez-moi de l'eau chaude et remplissez mon verre » qui s'adresse à deux femmes figurées aux extrémités du tableau (pl. 133, 2; 157, 1 et 2; 184).

Mgr Wilpert ne croit pas qu'une seule et même interprétation permette de rendre compte à la fois de toutes ces peintures. Il faudrait reconnaître, d'après lui, dans celle du vestibule des Flaviens un repas funéraire, réunissant auprès de la tombe d'un chrétien quelques membres survivants de sa famille, — dans celle de la Chapelle grecque une cérémonie liturgique, la *fractio panis*, l'évêque rompant le pain consacré et le partageant entre les fidèles, — dans celles du cimetière de Calliste deux épisodes de la vie du Christ, le repas des sept disciples sur le bord du lac de Tibériade et le miracle de la multiplication des pains, image allégorique de l'eucharistie, — dans celles enfin du cimetière des Saint-Pierre-et-Marcellin des banquets célestes, *coenae coelestes*, auxquels participent, selon la promesse du Christ, les âmes des morts dans la félicité du Paradis.

Peut-être est-il téméraire d'établir entre ces images des distinctions si tranchées. Les repas funéraires, célébrés par les parents et les amis du mort devant la sépulture ou tout auprès, étaient d'un usage constant chez les païens, et l'art gréco-romain les a maintes fois reproduits. Les artistes chrétiens se sont inspirés de ces modèles classiques, mais en les transposant : seule la vie future les intéresse; au repas des vivants sur la terre ils substituent le banquet des âmes dans le ciel ; ils ne l'ont pas fait uniquement au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, comme l'indiquent les personnages et les noms symboliques d'Irène et d'Agape, la Paix et la Charité, mais partout où l'on voit servis sur la table les pains et le poisson, c'est-à-dire les espèces consacrées et le signe mystique du Christ, la nourriture divine, l'eucharistie. Souvenir des festins funéraires antiques, peinture idéale du bonheur éternel des élus, allusion à l'eucharistie, toujours ces trois éléments coexistent. Dans les chambres des Sacrements, il n'est pas démontré que les scènes de banquets se rapportent à des épisodes déterminés de la vie du Christ : nous ne sommes pas sûrs que d'un côté les sept convives demi-nus soient nécessairement les pêcheurs du lac de Tibériade, ni que de l'autre les corbeilles pleines rappellent la multiplication des pains; ce miracle est représenté ailleurs d'une façon différente et beaucoup plus explicite : le Christ debout devant les corbeilles les touche de sa baguette (pl. 45, 1 ; 54, 2, etc.). A supposer même que le peintre ait bien eu l'intention qu'on lui prête, l'allégorie de la vie future reparaitrait encore dans ses fresques, ainsi que l'allusion à l'eucharistie ; un élément historique serait venu simplement s'ajou-

ter à ceux que nous avons déjà énumérés. L'hypothèse de Mgr Wilpert au sujet de la soi-disant *fractio panis* qu'il a découverte au cimetière de Priscille soulève de graves objections [1] : cette peinture serait unique en son genre et tout à fait anormale; elle appartient, dans la Chapelle grecque, à un ensemble de décorations symboliques et allégoriques (Saisons, Orantes, scènes de l'Ancien Testament, miracles du Christ), parmi lesquelles détonnerait ce sujet réaliste tiré des cérémonies rituelles de la liturgie chrétienne; d'ailleurs le geste du personnage de gauche n'est pas exactement celui que ferait le prêtre pour rompre le pain. Il est plus probable que nous n'avons ici devant nous qu'un autre exemplaire de la *coena coelestis*.

Au IVe siècle de nouvelles scènes de la vie future sont figurées sur les parois des catacombes : ce sont l'introduction de l'âme au ciel et sa comparution devant le Christ qui la juge. Il est à remarquer qu'à la même époque, parmi les peintures du tombeau païen de Vincentius, prêtre de Sabazius, attenant au cimetière de Prétextat, on retrouve, à côté de figures mythologiques telles que Mercure, Dispater, les Destins, et de scènes d'initiation aux mystères des dieux orientaux, un festin à sept convives, l'introduction au Paradis et le jugement de l'âme (pl. 132; 133, 1) ; on y sent incontestablement l'influence des idées chrétiennes et même des formes d'art habituel-

1. Il l'a exposée, dès l'année 1896, dans son mémoire intitulé *Fractio panis* (cf., ci-dessus, p. 104-106) ; elle a été combattue notamment par H. J. Liell, *Fractio panis oder Coena coelestis*, Trèves, 1903.

les aux peintres des catacombes [1]. Sur une fresque du cimetière de Cyriaque deux personnages imberbes, vêtus d'une tunique, écartent, en le faisant glisser le long d'une tringle, le rideau qui ferme l'entrée du Paradis (pl. 241). Ailleurs l'âme pénètre dans le ciel sous la conduite et la protection d'un martyr : au-dessus du *cubiculum* où reposait Veneranda, dans le cimetière de Domitille, se tiennent debout la défunte en Orante, la tête voilée, et derrière elle sainte Pétronille, qui dirige ses pas et lui facilite l'accès du séjour des béatitudes éternelles (pl. 213). Au Paradis l'âme est jugée par le tribunal du Christ; dans une peinture du cimetière de Saint-Hermès le défunt en Orant a près de lui, pour l'assister, deux hommes drapés qui tiennent un rouleau dans une main et tendent l'autre de son côté comme s'ils témoignaient en sa faveur, — ce sont peut-être les saints Prote et Hyacinthe, enterrés dans ce cimetière; en arrière le Christ, assis sur un haut piédestal précédé de quatre marches, prononce sa sentence (pl. 247).

Les portraits de saints, de plus en plus nombreux après la paix de l'Église, se rattachent tout naturellement aux scènes qui viennent d'être rappelées. Les fidèles tiennent à invoquer pour leurs morts et pour eux-mêmes l'assistance de ces puissants patrons. Quelquefois ils les représentent seuls, comme les saints Sixte et Optat, Corneille et Cyprien, dans

1. R. Garrucci, dans les *Mélanges d'archéologie* de Cahier et Martin, IV, Paris, 1854, p. 1-54, et dans sa *Storia dell' arte cristirna*, VI, p. 172 et suiv. ; Edm. Le Blant, dans la *Revue archéologique*, 1875, I, p. 358-368 ; F. Cumont, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1906, p. 72-79.

la crypte de Corneille au cimetière de Calliste (pl. 256 : VIe siècle); le plus souvent les saints font cortège au Christ, comme les apôtres Pierre et Paul au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin (pl. 258 : vers l'année 500), comme Prote et Hyacinthe à Saint-Hermès (pl. 260, 1 : VIe siècle), comme Simplicius, Viatrix, Rufinianus et Faustinianus au cimetière de Generosa (pl. 262 : VIe siècle). Dans la crypte de sainte Cécile l'image de la martyre en Orante, la tête nimbée, des bijoux dans les cheveux et aux oreilles, avec une longue robe rehaussée de broderies et de pierreries, apparaît au dessus d'un buste du Christ et d'un portrait en pied du pape Urbain ; c'est chronologiquement l'une des dernières fresques des catacombes; c'est aussi l'une des plus expressives (pl. 260, 2)[1].

III

SUJETS TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

De même que les artistes païens se plaisaient à raconter les aventures des dieux de la fable, de même aussi les chrétiens se sont attachés, avec une particulière prédilection, à traiter des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament; on peut extraire des peintures cimétériales toute une série d'illustrations de

1. Voir une autre représentation de cette fresque, à plus grande échelle, dans la *Roma sotterranea* de J.-B. DE ROSSI, II, pl. VI.

l'Écriture Sainte; c'est, comme on l'a dit, « la Bible des catacombes [1]. »

Les scènes de l'Ancien Testament sont assez nombreuses, mais peu variées; une quinzaine d'épisodes reviennent constamment : Adam et Ève au Paradis (16 exemplaires, la plupart postérieurs à la paix de l'Église), Noé dans l'arche (33), le sacrifice d'Abraham (22), Moïse enlevant son soulier pour paraître devant Dieu (5) et frappant le rocher d'où jaillit une source (68), la pluie de manne dans le désert (un seul exemplaire, du IVe siècle), David avec sa fronde (un seul exemplaire, de la fin du IIIe siècle), l'ascension d'Élie (2 exemplaires), Jonas tombant du vaisseau et avalé par le monstre marin, puis rejeté sur le rivage et endormi à l'ombre de la courge (58 exemplaires, dont beaucoup appartiennent à la catacombe de Saint-Calliste) [2], les trois jeunes Hébreux en costume oriental, refusant d'adorer la statue de Nabuchodonosor (2 exemplaires, du Ve siècle) et exposés dans la fournaise (17), Suzanne injustement accusée par les vieillards (5) [3], Daniel dans la fosse aux lions (40), Tobie avec le poisson (3), Job abandonné (11).

Le choix de ces motifs n'est pas arbitraire; il tient aux caractères mêmes de l'art des catacombes, tels

1. A. Pératé, dans l'*Histoire de l'Art* d'A. Michel, I, 1, p. 26.

2. O. Mitius, *Jonas auf den Denkmälern des christlichen Altertums*, dans les *Archäologische Studien* de J. Ficker, IV, 1897. — Voir ci-contre, pl. XIII.

3. Une fresque du IIIe siècle au cimetière de Calliste, où de Rossi voyait l'unique peinture des catacombes qui mit sous nos yeux un épisode des persécutions, le jugement de deux martyrs devant le préteur, représente en réalité Suzanne sauvée de ses accusateurs par Daniel (J. Wilpert, *Malereien*, p. 119 et 364; pl. 86).



Histoire de Jonas, catacombe de Saint-Calliste, fin du II[e] siècle.
(J. Wilpert, *Malereien*, pl. 47, 2)

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

que nous les avons définis plus haut. Les peintres ont toujours dans l'esprit la pensée de la mort, du salut éternel, de la résurrection; les scènes qu'ils empruntent à l'histoire du peuple juif ne leur servent que de prétextes pour exprimer, sous le voile de l'allégorie, les sentiments et les idées qui les préoccupent. Les mêmes sujets bibliques, et ceux là seulement, se retrouvent plus tard sur les sarcophages chrétiens de la Gaule romaine. Edm. Le Blant s'est avisé le premier de rapprocher ces sculptures et les fresques cimétériales des prières liturgiques pour les agonisants; l'*Ordo commendationis animae*, que l'on récitait au chevet des moribonds, était ainsi conçu : « Délivre, Seigneur, son âme comme tu as délivré... Elie de la mort commune, Noé du déluge... Job de ses maux, Isaac de l'immolation et de la main de son père Abraham... Daniel de la fosse aux lions, les trois enfants de la fournaise et de la main du roi pervers, Suzanne d'un crime imaginaire...[1] » Cet *Ordo commendationis* dérive d'un document plus ancien, d'origine juive : la liste des oraisons supplémentaires prescrites par le Talmud pour les jours de jeûne, où sont énumérés déjà les personnages de l'Ancien Testament miraculeusement secourus et délivrés; parmi ces personnages la liste juive cite Jonas, que l'on rencontre dans les fresques de la Rome souterraine, bien qu'il soit absent de l'*Ordo*; la liturgie chrétienne, source de l'iconographie des catacombes, dépend elle-même de la liturgie des

1. Edm. Le Blant, *Étude sur les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, Paris, 1878, p. xxi-xxxix; et dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVI, 2e partie, 1899, p. 1-16.

synagogues [1]. Il faut ajouter qu'en dehors du rituel officiel les peintres ont subi aussi, très vraisemblablement, l'influence de prières populaires auxquelles on attribuait la valeur et l'efficacité de formules d'exorcisme pour écarter les esprits mauvais; les deux oraisons célèbres dont saint Cyprien d'Antioche passait à tort pour être l'auteur répètent les mêmes exemples bibliques d'assistance divine et de délivrance surnaturelle que le Talmud et l'*Ordo commendationis* [2]. Les quelques épisodes de l'Ancien Testament que les artistes chrétiens, guidés par les textes littéraires, ont distingués entre tous ne sont autre chose que les symboles de la rédemption des âmes.

Cette explication ne vaut, à vrai dire, ni pour les fresques où figurent Adam et Ève, ni pour celles où l'on reconnaît Moïse ; mais il n'est pas difficile de justifier la présence des unes et des autres par des considérations du même ordre. Dans la littérature religieuse des premiers siècles, le Paradis terrestre annonce le céleste Paradis des âmes bienheureuses, et Adam, dont la faute a introduit le mal et la mort dans le monde, est l'antithèse du Christ, qui est venu, nouvel Adam, apporter la vraie vie, la vie éternelle. Moïse, d'autre part, joue par rapport à l'Ancienne Loi le même rôle que saint Pierre par rapport à la Loi Nouvelle ; leurs deux portraits sont

1. Dom H. Leclercq, *Manuel d'archéol. chrét.*, I, p. 111-116, d'après D. Kaufmann, dans l'*Oesterreichische Zeitschrift für das Orient*, 1886, p. 80.

2. K. Michel, *Gebet und Bild in früh-christlicher Zeit*, dans les *Studien über christliche Denkmäler* de J. Ficker, I, Leipzig, 1907.



1. Résurrection de Lazare, catacombe de Saint-Calliste, fin du IIe siècle.
(J. Wilpert, *Malereien*, pl. 46, 2).



2. Scène de consécration, catacombe de Saint-Calliste, 2e moitié du IIe siècle.
(*Ibid.*, pl. 41, 1).

E. LEROUX, Edit. *H. Demoulin, sc.*

souvent rapprochés ou opposés; la verge de Moïse est l'emblème de la puissance sacerdotale, intermédiaire nécessaire entre Dieu et les simples fidèles; le rocher d'où jaillit l'eau, c'est Jésus, source de toute grâce.

Les scènes inspirées par le Nouveau Testament sont à la fois moins nombreuses que les précédentes (au total, environ 150 exemplaires, contre 250) et un peu plus variées (24 épisodes, au lieu de 15) : prophéties de Balaam (3 exemplaires, du IVe siècle, tous dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin), de Michée (un seul exemplaire, du IVe siècle) et d'Isaïe (2)[1], Annonciation (2), Nativité (un seul exemplaire, du IVe siècle, à Saint-Sébastien), les Mages guidés par l'étoile (2), paraissant devant Hérode (3 exemplaires, tous du IVe siècle), accompagnés des bergers (un seul exemplaire, du IVe siècle), adorant l'Enfant Jésus (12), le baptême du Christ (4), les guérisons miraculeuses de l'hémorroïsse (4), du paralytique (20), de l'aveugle-né (7), du lépreux (3), du possédé (1), les résurrections de Lazare (50)[2] et de la fille de Jaïre (un seul exemplaire, du IVe siècle), le repas des sept disciples (4), la multiplication des pains (30), les noces de Cana (3), le Christ et la Samaritaine (2), la parabole des Vierges sages et des Vierges folles (2), peut-être, enfin, le reniement de saint Pierre (1) et le couron-

1. Bien que ces prophéties se trouvent dans l'Ancien Testament, il est naturel de les rattacher au Nouveau, puisqu'elles concernent la personne du Christ; c'est ce que fait C. M. Kaufmann, dans son *Handbuch der christlichen Archäologie*, Paderborn, 1905, auquel nous empruntons tous ces relevés statistiques.

2. Voir ci-contre, pl. XIV, 1.

nement d'épines (1). On doit noter que beaucoup d'épisodes n'apparaissent qu'une, deux, trois ou quatre fois, et seulement à partir d'une époque tardive; il semble qu'au début les fidèles aient hésité, par respect, à reproduire les traits du Christ.

De l'Ancien Testament les peintres avaient surtout retenu Moïse frappant le rocher (68 fois répété) et les délivrances miraculeuses de Jonas, de Daniel, de Noé, d'Isaac: du Nouveau, ils retiennent surtout les miracles du Christ, où l'on voyait également l'image de la libération de l'âme. Dans les prières liturgiques pour les agonisants, l'Église fait appel au Sauveur Jésus « qui a ressuscité les morts, guéri les aveugles, rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des membres aux paralytiques ». Ces mêmes miracles sont rappelés dans les oraisons pseudo-cypriennes. Trois sujets ont attiré de préférence les artistes des catacombes : ce sont la résurrection de Lazare, la multiplication des pains et la guérison du paralytique ; le total des exemplaires qui s'y rapportent forme les deux tiers des peintures cimétériales relatives à la vie du Christ. Cette faveur extraordinaire vient peut être simplement de la facilité plus grande qu'on avait à les rendre intelligibles, grâce aux objets matériels qui les caractérisent, corbeilles de pain, lit et tombeau. D'autre part, la fréquence relative des représentations des Mages se comprend sans peine : on voyait en eux le symbole de la vocation des Gentils, c'est-à-dire des païens d'origine, à la foi chrétienne.

En général les scènes bibliques ne sont pas isolées, mais groupées par séries. Dans la Chapelle grecque au cimetière de Priscille, dans la crypte de la Pas-

sion au cimetière de Prétextat, dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, ailleurs encore, plusieurs épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament figurent à côté ou en regard les uns des autres, soit qu'ils aient, sous des formes diverses, la même signification allégorique, soit qu'au contraire ils traduisent des idées plus ou moins différentes. C'est là ce que Mgr Wilpert appelle, d'un nom trop ambitieux, des cycles iconographiques ; il prétend que le groupement des thèmes n'est jamais dû aux fantaisies individuelles des artistes ni à des raisons extérieures de convenance décorative ; dans chaque cas particulier il s'efforce de ramener à l'unité d'une pensée directrice la variété des motifs traités. Ses brillantes reconstructions exagèrent singulièrement la portée doctrinale des peintures et gratifient leurs auteurs d'une puissance de raisonnement aussi merveilleuse qu'invraisemblable.

La plus importante de ces séries de fresques est celle qui décore, dans le cimetière de Calliste, non loin de la crypte papale, six *cubicula* contigus auxquels le Père Marchi a donné le nom de chambres des Sacrements (pl. 26-29 ; 38-41). Les peintures qui la composent datent de la première et de la seconde moitié du IIe siècle. Sur les parois des deux *cubicula* les moins abîmés on voit, à côté des symboles ordinaires de la vie éternelle (histoire de Jonas, résurrection de Lazare, Jésus et la Samaritaine, Moïse frappant le rocher), les images de deux sacrements, le baptême et l'eucharistie ; le premier est représenté à la fois directement (baptême du Christ) et par des allégories (guérison du paralytique, que de Rossi interprétait à tort comme l'image d'un

troisième sacrement, la pénitence, et scène de pêche, où le poisson tiré de l'eau figure le chrétien purifié par l'immersion baptismale); le second est représenté seulement sous une forme indirecte : sacrifice d'Abraham, scènes de banquet, scène de consécration. Ce dernier tableau mettrait sous nos yeux, d'après de Rossi, le sacrifice de la messe : le prêtre debout à gauche étend la main au-dessus du pain et du poisson placés sur une table à trois pieds; à droite une femme, les mains levées, symbolise l'Église. D'après Mgr Wilpert, il s'agit, plus simplement, du miracle de la multiplication des pains : le personnage de gauche est le Christ, celui de droite une Orante. De toute façon, la présence du pain et du poisson indique l'intention arrêtée de faire une allusion transparente à l'eucharistie [1].

La Vierge n'apparaît que deux fois sans l'Enfant Jésus, dans les deux Annonciations du cimetière de Priscille et du cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin. Partout ailleurs, dans les scènes de prophétie et dans l'Adoration des mages, elle tient l'Enfant Jésus entre ses bras ou sur ses genoux. Ces portraits, fort peu nombreux, lui donnent le visage et le costume d'une matrone romaine [2]. Le plus ancien et le plus beau, au cimetière de Priscille, date du IIe siècle; devant la Vierge et l'Enfant, Isaïe montre de la main une étoile qui brille au ciel (pl. 22) [3]. Sur une autre fresque du même cimetière (deuxième moitié du IIIe siècle), on voit au centre une Orante, à sa droite

1. Voir ci-dessus, p. 219, pl. XIV, 2.

2. Cf. J.-B. DE ROSSI, *Imagines selectae Deiparae Virginis in coemeteriis subterraneis depictae*, Rome, 1863.

3. Voir ci-contre, pl. XV et ci-dessus, p. 106.



Prophète d'Isaïe, catacombe de Priscille, 1re moitié du IIe siècle.
(J. Wilpert, *Malereien*, pl. 22).

E. LEROUX, Édit.   *H. Demoulin, sc.*

un vieillard assis, une jeune femme debout devant lui, la tête découverte, un voile ou un rouleau dans la main, tandis qu'un troisième personnage lui tend une tunique brodée ; enfin, à gauche de l'Orante, une mère assise avec son enfant (pl. 79-81). Ce seraient, s'il faut en croire de Rossi, trois images de la même femme : le mariage et la maternité encadrant le portrait idéalisé de la défunte. Mgr Wilpert interprète tout autrement le premier groupe : il y reconnaît la cérémonie de la consécration d'une vierge au Seigneur, conforme de tous points aux descriptions des Pères de l'Église[1]; dès lors le second groupe ne peut représenter que Marie et Jésus. Peut-être faut-il joindre aux portraits certains de la Vierge quelques-unes des peintures cimétériales qui mettent sous nos yeux une femme debout, les mains ouvertes et levées dans un geste de prière, avec un enfant devant elle ou sur les bras ; la question s'est posée surtout à propos d'une fresque remarquable du IVe siècle au *coemeterium Majus* (pl. 207), où de Rossi voyait la Vierge et l'Enfant et d'autres commentateurs une Orante, une mère chrétienne ; après avoir d'abord partagé la seconde opinion, Mgr Wilpert s'est rallié finalement à la première ; il tire son principal argument de l'existence du monogramme constantinien à droite et à gauche des deux figures[2].

Le Christ est partout présent aux catacombes, mais presque toujours sous l'aspect d'un symbole (pois-

1. J. Wilpert, *Die gottgeweihten Jungfrauen in den ersten Jahrhunderten*, Fribourg-en-Brisgau, 1892. Voir, en sens contraire : O. Mitius, *Ein Familienbild aus der Priscillakatakombe*, dans les *Archäologische Studien* de J. Ficker, I, 1895.

2. Voir ci-dessus, p. 161, pl. IX.

son, monogramme) ou d'une allégorie (Orphée, Bon Pasteur). On rencontre d'abord son portrait [1], à partir du IIe siècle, dans les scènes du Nouveau Testament ; c'est le *bambino* joufflu et potelé que porte la Vierge ; c'est l'auteur des guérisons et résurrections miraculeuses, jeune et imberbe, le visage rond, les cheveux courts, comme un Romain du début de l'Empire ; ni l'une ni l'autre de ces images n'a rien d'individuel ni de spécial au Christ ; il n'y a là que des types convenus et d'une évidente banalité. Plus tard, à partir du IIIe et surtout du IVe siècle, dans la plupart des grandes compositions qu'imaginent désormais les peintres des catacombes, comme les mosaïstes des basiliques, Jésus a sa place marquée : parfois il est assis seul, sur un siège élevé, le rouleau de la Loi à la main (pl. 49 : cimetière de Prétextat, début du IIIe siècle) ; parfois il a près de lui des Apôtres, au nombre de deux, six ou douze, groupés symétriquement à ses côtés (pl. 193 : cimetière de Domitille, milieu du IVe siècle) ; ailleurs les âmes des morts, introduites le plus souvent par des saints protecteurs, comparaissent devant son tribunal pour être jugées (pl. 247 : cimetière de Saint-Hermès, deuxième moitié du IVe siècle) ; dans les cryptes historiques son portrait, en buste ou en pied, accompagne ceux des martyrs (pl. 260, 1 et 2 : cimetière de Saint-Hermès, VIe siècle, et chapelle de sainte Cécile à Saint-Calliste, IXe siècle). Le type primitif, tout impersonnel, tend à se modifier peu à peu : le visage

1. Dobschütz, *Christusbilder*, dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, III, Berlin, 1899 ; E. Weis-Liebersdorf, *Christus und Apostelbilder*, Fribourg-en-Brisgau, 1902.

imberbe s'encadre de cheveux longs et bouclés; la physionomie prend une expression grave et majestueuse; dès le IIIe siècle paraissent même les premiers exemples du Christ barbu à cheveux longs qui deviendra classique et fera complètement oublier dans la suite les conceptions antérieures.

L'origine de cette nouvelle image, si différente de celle dont on s'était contenté jusque-là, est encore obscure ; on a essayé de l'expliquer par l'influence de traditions littéraires ou même de monuments figurés, comme le groupe en bronze de la guérison de l'hémoroïsse à Panéas de Galilée, mentionné par Eusèbe[1], qui auraient conservé le souvenir des traits véritables du Christ,—ou par l'imitation de modèles artistiques païens, Jupiter[2], Sérapis, Esculape, — ou par le désir de bien faire ressortir l'extraction orientale et judaïque de Jésus en lui attribuant une tout autre apparence qu'aux Romains de son époque, — ou simplement par un changement survenu dans les mœurs et coutumes de la société romaine elle-même, le port de la barbe s'étant généralisé aux IIIe et IVe siècles, et l'art ayant suivi la mode. Sur une voûte du cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, vers l'année 400, les traits du Christ sont définitivement fixés, tels que les perpétueront les peintres et les sculpteurs du moyen âge (pl. 253). Deux cents ans plus tard, au cimetière de Pontien, la même

1. Eusèbe, *Histoire ecclésiast.*, VII, 18.

2. A. Furtwaengler, dans les *Mélanges Perrot*, Paris, 1903, p. 109-120, a soutenu que le Christ barbu dérive du Zeus Olympien de Phidias.

tête, avec deux grands yeux ouverts, se détache en médaillon sur un nimbe cruciforme (pl. 257)[1].

L'absence à peu près complète de toute image de la Passion dans l'iconographie de la Rome souterraine est faite, au premier abord, pour étonner les modernes. Le rappel des souffrances et de la mort de Jésus déplaisait ; on évitait de commémorer ce drame douloureux, cette victoire momentanée de Satan sur le Juste immolé. Deux épisodes seulement, le reniement de saint Pierre (pl. 242, 1) et le couronnement d'épines (pl. 18), ont tenté, chacun une fois, le pinceau des artistes chrétiens. La croix elle-même ne pénètre dans les catacombes, à l'origine, que par un détour et sous un déguisement mystique[2] : dauphin ou poisson percé d'un trident, agneau sur une ancre, lettre grecque tau, T ; c'est ensuite, à l'époque de Constantin, le chrisme ou monogramme du *labarum*, qu'on accueille avec enthousiasme et qu'on répète à l'envi sur les murs des cimetières comme sur les sarcophages. Une croix grecque est peinte en rouge, au IVe siècle, dans un hypogée anonyme voisin du cimetière de Calliste et une croix latine entre deux brebis se faisant face, au Ve siècle, sur le lucernaire de la crypte de sainte Cécile. Le cimetière de Pontien renferme troix croix gemmées, du Ve, du VIe et du VIIe siècles ; la dernière est aussi la plus belle : constellée de bijoux éclatants, perles et pierres précieuses, elle sort d'une touffe de

1. Voir ci-contre, pl. XVI.

2. J. WILPERT, *La croce sui monumenti delle catacombe*, dans le *Nuovo Bullett.*, 1902, p. 5-14 ; J. REIL, *Die frühchristlichen Darstellungen der Kreuzigung*, dans les *Studien über christliche Denkmäler* de J. FICKER, II, 1904.



Buste du Christ, catacombe de Pontien, VI-VIIe siècle.

(J. Wilpert, *Malereien*, pl. 257).

E. LEROUX, Édit. *H. Demoulin, sc.*

lys et porte au milieu de ses bras deux flambeaux allumés, au-dessous desquels sont attachés par des chaines l'alpha et l'oméga (pl. 259, 1). L'unique Crucifixion des catacombes est celle du cimetière de Saint-Valentin, publiée par Bosio et maintenant presque entièrement détruite[1]; toute byzantine de style, elle date du VII[e] siècle et n'appartient plus au premier art chrétien.

1. Bosio, *Roma sotterranea*, III, 65. Cf. O. Marucchi, *Le catacombe romane*, p. 556.

CHAPITRE X

LA SCULPTURE ET LES ARTS MINEURS AUX CATACOMBES

La sculpture et les arts mineurs ont contribué, bien que dans une moindre mesure assurément que la peinture, à la décoration des catacombes. Il est nécessaire de dire quelques mots des statues et des sarcophages, des ivoires et des médailles, des lampes, des vases et des verres dorés qu'on a retrouvés dans les galeries et les cryptes de la Rome souterraine. Nous pourrons nous faire une idée plus complète et plus juste de l'art chrétien primitif en le considérant tour à tour sous toutes ses formes. A quelque point de vue, d'ailleurs, qu'on l'envisage, il se montre à nous constamment avec les mêmes caractères : d'une part il se rattache étroitement à l'art païen de l'époque impériale, dont il emprunte les procédés, les motifs ornementaux et même, très souvent, les sujets ou les types ; et d'autre part se manifestent en lui certaines tendances originales, qui sont l'apport incontesté de la religion nouvelle.

I

LA SCULPTURE[1]

La sculpture chrétienne s'est développée assez tard. Peut-être les statues et les bas-reliefs inspiraient-ils aux premiers chrétiens une méfiance et une répulsion toutes particulières. La sculpture avait en effet pour mission principale, chez les Grecs et les Romains, de reproduire l'image des dieux et des déesses ; elle donnait à ceux-ci corps et figure, et jusqu'aux apparences matérielles de la vie. Si l'on se hasardait à fabriquer des statues du Christ, des apôtres et des martyrs, il fallait craindre que les fidèles ne fussent tentés de témoigner à ces purs simulacres une excessive vénération et de tomber à leur tour dans l'idolâtrie tant reprochée aux sectateurs des divinités païennes. Du reste, pendant les persécutions, il était bien difficile aux chrétiens de pratiquer à leur guise l'art de la sculpture. Ils pouvaient peindre leurs fresques en toute liberté ; une fois descendus dans le sous-sol de la Campagne romaine, ils n'avaient qu'à les exécuter à la place même qu'on leur destinait. Mais comment introduire dans les couloirs étroits des catacombes de gros blocs de marbre ou de pierre ? Comment y ins-

1. On trouvera la description des sculptures les plus intéressantes des catacombes et la reproduction de quelques-unes d'entre elles dans le livre de O. Marucchi, *Guida del museo cristiano Lateranense*, Rome, 1897.

taller des ateliers? Comment y fondre le bronze? Les sculpteurs travaillaient nécessairement à la surface du sol et à la vue de tous; les païens savaient ce qu'ils faisaient, quels personnages ils mettaient en scène, quels sujets ils traitaient; le moindre indice de christianisme suffisait à exciter les soupçons et à provoquer une répression sévère.

On n'a rencontré dans les catacombes qu'un très petit nombre de statues.

L'une d'elles, découverte en 1551 sur la voie Tiburtine et conservée maintenant au musée du Latran, représente un homme assis, vêtu d'une tunique et d'un *pallium* à larges plis; la tête et les mains sont modernes[1]. L'identification du personnage ne fait aucun doute : c'est saint Hippolyte, qui vivait au début du IIIe siècle; non seulement le lieu de la trouvaille correspond à l'emplacement du *coemeterium beati Hippolyti* que mentionnent les documents du moyen âge, mais encore sur les côtés du siège sont gravés, en langue grecque, les titres des écrits d'Hippolyte et l'indication du cycle pascal établi d'après ses calculs pour les années 222-334. Cette œuvre, qui rappelle tout à fait, par l'attitude et le costume, le style et la facture, les portraits de philosophes et de rhéteurs de l'art gréco-romain, a peut-être été façonnée elle-même dans un atelier païen : l'image de quelque écrivain profane sera devenue, par l'adjonction d'une tête nouvelle et d'inscriptions celle d'un docteur chrétien ; on connaît d'autres exemples de transformations analogues : les anciens fabriquaient couramment des statues impériales sur lesquelles ils

1. Voir ci-contre, pl. XVII, 2.



1. Statue du Bon Pasteur.



2. Statue de saint Hippolyte.

(O. Marucchi, *Guida del museo cristiano Lateranense*, pl. I et IV).

E. LEROUX, Edit.

H. Demoulin, sc.

ajustaient tour à tour plusieurs têtes à mesure que les règnes se succédaient.

Le type du Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules, qui dérive de l'Hermès criophore des Grecs, n'a pas moins séduit les sculpteurs chrétiens que les peintres. Il en existe à Rome quelques exemplaires en marbre, qui diffèrent les uns des autres par le détail de l'exécution et qui ont été trouvés soit dans les catacombes, soit dans les plus anciennes églises de la ville ou des environs. Le meilleur, au musée du Latran, date de la première moitié du IIIe siècle[1]; on ignore malheureusement son origine exacte; la tête de l'agneau, les bras et les jambes du berger ont été restaurés; par l'élégance gracieuse de la pose, la souplesse légère des draperies, l'expression douce et tendre du visage que le Bon Pasteur tourne avec amour vers sa brebis, cette statue mérite d'être égalée aux plus belles créations de l'art profane du même temps. Armellini a signalé, en 1895, un buste du Bon Pasteur qui surmonte un pilastre du mausolée de sainte Hélène; c'est un curieux souvenir des *hermès* antiques, adaptés au goût chrétien; ce pilastre appartenait sans doute primitivement à la balustrade d'une basilique sépulcrale dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, voisin du mausolée[2].

Le saint Pierre, en marbre, des Grottes vaticanes est une statue païenne de consul ou de sénateur, restaurée et transformée au moyen âge; le saint Pierre de bronze de la basilique vaticane n'est pas antérieur à la fin du ve siècle; ils n'intéressent ni

1. Voir ci-contre, pl. XVII, 1.

2. M. Armellini, dans le *Nuovo Bullett.*, 1895, p. 11-16.

l'un ni l'autre l'art des catacombes. Mais Boldetti a publié en 1702 une statuette de bronze du IVe ou du Ve siècle, découverte dans un des cimetières souterrains et entrée depuis au musée de Berlin : l'apôtre Pierre debout, barbu et drapé, la main droite levée pour enseigner ou pour bénir, tient dans son bras gauche une grande croix avec le monogramme constantinien [1].

Le seul bas-relief des catacombes qu'il y ait lieu de citer, en dehors de ceux qui décorent les sarcophages, est un fragment de colonne trouvé au cimetière de Domitille, dans la basilique des Saints-Nérée-et-Achillée ; il date au plus tôt du IVe siècle et représente une scène de martyre : au-dessous d'une croix supportant une couronne, un soldat tranche la tête d'un chrétien, qui n'est autre, comme nous l'apprend une inscription, que saint Achillée, *Acilleus* [2].

Les musées et les collections de Rome renferment environ cinq cents sarcophages chrétiens, qui proviennent pour la plupart des églises et des cimetières à ciel ouvert [3] ; sur les 270 que possède le musée du Latran, 54 seulement ont été retirés des cimetières souterrains. Un sarcophage est une cuve en terre-cuite ou en pierre, en marbre ou en porphyre, de forme rectangulaire, quelquefois arrondie aux extrémités, avec un couvercle plat ou en dos d'âne, dont la face antérieure et souvent aussi les petits côtés la-

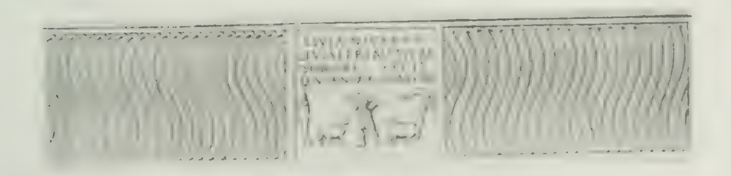
1. *Katalog der kunstwissenschaftlichen Museen, Bildwerke der christlichen Epoche*, Berlin, 1888, nº 1.

2. Voir ci-contre, pl. XVIII, 1.

3. Le catalogue des sarcophages chrétiens de Rome qui ne se trouvent pas au Latran a été dressé par R. Grousset, *Étude sur l'histoire des sarcophages chrétiens*, Paris, 1885.



1. Bas-relief : martyre de saint Achillée.
(d'après le *Bullett. di archeol. crist.*, 1875 pl. IV).



2. Sarcophage de Livia Primitiva.
(*Ibid.*, 1870, pl. V).

E. LEROUX, Edit.

H. Demoulin, s.

téraux et le couvercle sont ornés de figures en relief. L'emploi de ces cuves pour recevoir les corps des défunts est un legs de l'antiquité païenne; les Etrusques et les Romains l'ont de tout temps connu. Dès les origines il y eut des sarcophages dans les catacombes. La partie la plus ancienne du cimetière de Domitille, avec sa large allée centrale, était aménagée tout entière pour les abriter. On en a retrouvé plusieurs, intacts ou en morceaux, dans les cryptes de Lucine. Ils n'apparaissent cependant que par exception jusqu'à la paix de l'Église; à la majeure partie des premiers chrétiens de Rome, qui se recrutaient surtout parmi les classes pauvres, convenaient mieux les simples *loculi*, économiquement creusés dans le tuf. Au IVe et au Ve siècles les sarcophages se multiplient, d'abord à l'intérieur des catacombes, ensuite et surtout au dehors; presque tous ceux que nous possédons sont postérieurs à la fin des persécutions.

Au point de vue de la technique, les sarcophages chrétiens ressemblent tout à fait à ceux des païens: de part et d'autre l'aspect général, la façon de composer les scènes, de modeler les corps, de draper les costumes sont pareils. Une inscription funéraire en langue grecque du musée d'Urbin, trouvée à Rome dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, est accompagnée de dessins au trait qui mettent sous nos yeux un atelier de sculpteur chrétien; à gauche du texte épigraphique rappelant le nom et les vertus du défunt, Eutropos, on voit le portrait de ce personnage debout, en Orant; à droite, une colombe tenant un rameau d'olivier dans son bec; au-dessous, Eutropos, assis sur un escabeau et secondé par un apprenti, décore, avec deux trépans qu'il manœuvre

à la fois, la face antérieure d'un sarcophage à strigiles orné de deux têtes de lion ; à ses pieds sont divers instruments ; plus loin, un second sarcophage, entièrement terminé, porte en caractères grecs, sur un cartouche flanqué de dauphins, le nom d'Eutropos[1]. Les sculpteurs chrétiens se servaient des mêmes outils que les sculpteurs païens et avaient recours aux mêmes procédés. En général, leurs œuvres manquent d'élégance et de souplesse ; la facture en est lourde et l'aspect parfois peu agréable, par suite de l'emploi abusif du trépan pour creuser les yeux et les cheveux ; la polychromie permettait, dans certains cas, de souligner, à l'aide de teintes variées, les effets de la sculpture[2].

Les sujets sont tirés d'abord de l'art profane : les chrétiens s'approprient tout ce qui ne choque pas ouvertement leurs croyances. Le type le plus simple qu'aient imaginé les anciens, c'était le sarcophage à strigiles, cuve rectangulaire recouverte extérieurement de cannelures ondulées et parallèles ; on le retrouve aux catacombes, à Saint-Calliste, à Saint-Valentin, etc. Très fréquemment l'inscription funéraire ou le portrait du mort, en buste, occupait un cartouche carré on circulaire, au centre de la face sculptée ; les chrétiens ont adopté aussi cette mode ; autour du cartouche ou du médaillon, pour remplir l'espace disponible, ils tolèrent, en raison de leur caractère décoratif, des personnages mythologiques et des motifs profanes : Amours et Victoires, tenant

1. R. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, pl. 488, 25.

2. H. Swoboda, dans la *Röm. Quartalschr.*, 1887, p. 100-105 ; 1889, p. 134-157.

à deux mains l'inscription ou le portrait ; Génies inclinant vers la terre une torche allumée, emblème de la mort ; porte entre-baillée, qui fait allusion à l'introduction dans la tombe ; animaux marins, scènes de chasse, masques aux angles, etc. Il est vraisemblable qu'un certain nombre de sarcophages ainsi ornés ont été fabriqués dans des ateliers païens et simplement utilisés par les chrétiens. Quand ils portaient quelque image trop explicite et capable de blesser les susceptibilités des fidèles, on avait la ressource de la marteler et de tourner la partie sculptée du côté du mur. Cependant trois épisodes des légendes du paganisme se rencontrent sur des sarcophages de fabrication chrétienne : Orphée charmant les animaux, Eros embrassant Psyché, Ulysse attaché au mât de son navire et résistant à l'appel des Sirènes. Le premier de ces sujets avait pris de bonne heure dans les fresques murales un sens mystique ; aussi les sculpteurs n'ont-ils pas hésité à l'adopter. Des raisons du même ordre expliquent sans doute la présence des deux autres : Eros et Psyché personnifiaient l'amour céleste et l'âme qu'il ravit, Ulysse le fidèle que les vains attraits du monde ne peuvent séduire.

Les sujets proprement chrétiens ne s'insinuent tout d'abord que sous une forme très modeste : plusieurs personnages ou motifs symboliques prennent place dans le cartouche qui porte l'inscription funéraire. Il en est ainsi, par exemple, pour le sarcophage à strigiles de Livia Primitiva, au musée du Louvre, découvert dans les Grottes vaticanes[1] : au-dessous de l'épi-

1. *Bullett. di archeol. crist.*, 1870, pl. V. Voir ci-dessus, p. 252, pl. XVIII, 2.

taphe, le Bon Pasteur a près de lui à sa droite un agneau et un poisson, à sa gauche un second agneau et une ancre. Puis les sculpteurs se hasardent à reproduire quelques-unes des scènes que les peintres avaient traitées avant eux. Il est rare que toute la face principale du sarcophage soit remplie par une composition unique ; citons cependant, au musée du Latran, un gracieux et vivant cortège d'Amours vendangeurs dans un décor de feuillage, autour de l'image du Bon Pasteur trois fois répétée, au centre et aux deux extrémités (provenance : cimetière de Prétextat), et un banquet, cinq personnages assis devant une table demi-circulaire chargée de pains (provenance : cimetière de Priscille). En général un même panneau sculpté renferme toute une série de scènes disposées tantôt sur un seul rang, tantôt sur deux étages ; les scènes quelquefois se succèdent confusément, sans séparation apparente ; le plus souvent elles sont séparées par des colonnes et occupent chacune un compartiment distinct : des considérations d'harmonie et de symétrie, et non point de logique ni de chronologie, déterminent le groupement des motifs choisis.

Les sculpteurs, comme les peintres, ont puisé surtout leurs inspirations dans la Bible ; la plupart des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'on voit figurés sur les murs et les plafonds des galeries cimétériales reparaissent aussi sur les sarcophages avec la même signification allégorique ou symbolique, comme, par exemple, au Latran, la suite des miracles du Christ (provenance : cimetière de Calliste). Plusieurs épisodes nouveaux s'y ajoutent : l'iconographie chrétienne s'enrichit ;

elle fait une place de plus en plus grande à l'élément historique. Le souvenir d'un modèle païen, Prométhée modelant sa statue, suggère l'idée de représenter le Créateur façonnant le corps du premier homme et de la première femme. Dans l'Adoration des Mages s'introduit le détail pittoresque de la crèche. La Passion enfin, devant laquelle avaient reculé les peintres, est mise elle-même sous nos yeux; sans doute on n'ose pas encore retracer la scène de la Crucifixion, mais tous ses préliminaires nous sont racontés. Un sarcophage du Latran, qui provient du cimetière de Domitille, comprend cinq compartiments, encadrés par les colonnes et les architraves d'un portique : à gauche, Pilate sur son tribunal, avec un esclave qui lui présente un bassin pour se laver les mains, et le Christ conduit par un soldat armé de la lance; à droite, un soldat posant sur la tête du Christ une couronne de fleurs, et le portement de croix; au milieu, une croix surmontée du *labarum*, avec deux colombes sur ses bras, entre deux soldats endormis, symbolise la résurrection [1].

Le plus beau de tous les sarcophages chrétiens de Rome est, à Saint-Pierre-du-Vatican, celui de Junius Bassus, qui date de la seconde moitié du IVe siècle et fut découvert en 1595 près du tombeau de saint Pierre [2]; il avait été déposé originairement dans l'ancienne basilique vaticane élevée par Constantin; taillé en marbre blanc de Paros, il mesure

1. R. Garrucci, *Op. cit.*, pl. 350, 1.

2. *Ibid.*, pl. 322, 2 : A. de Waal, *Der Sarkophag des Junius Bassus*, Rome, 1900; dom H. Leclercq, article *Bassus*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, II, p. 608-614.

1 m. 17 cm. de hauteur et 2 m. 41 cm. de longueur; une inscription gravée sur une seule ligne à la partie supérieure nous apprend qu'il contenait les restes de Junius Bassus, clarissime, préfet de la ville, mort le 25 août 359, à l'âge de 42 ans et deux mois. Les petits côtés latéraux sont ornés de deux séries superposées de scènes de vendanges : des Amours nus cueillent les grappes sur les ceps et foulent aux pieds les grains de raisin dans les cuves. La face antérieure a l'aspect monumental d'un portique à deux étages; chaque étage comporte, entre six colonnes classiques surmontées de chapiteaux très fouillés, cinq scènes à trois personnages : en haut, au centre, le Christ imberbe trônant en majesté, entre deux apôtres; à sa droite, l'arrestation de saint Paul et le sacrifice d'Abraham; à sa gauche, l'arrestation du Christ et Pilate se lavant les mains; en bas, au centre, le Christ entrant à Jérusalem, monté sur une ânesse; à sa droite, Adam et Ève et le serpent tentateur, Job abandonné (détail réaliste : la femme de Job se bouche le nez); à sa gauche, Daniel dans la fosse aux lions, saint Paul conduit au supplice. L'étage supérieur est surmonté d'une frise élégante; l'étage inférieur, de trois arcades cintrées en forme de coquilles alternant avec deux arcs aigus; dans les espaces libres au-dessus des colonnes, entre les parties retombantes de ces arcades et de ces arcs, on distingue la petite image six fois répétée de l'Agneau mystique; par une transposition hardie, l'Agneau opère les miracles de Moïse et du Christ : il ressuscite Lazare, reçoit les tables de la Loi, baptise une brebis, multiplie les corbeilles de pain, frappe le rocher de sa baguette, et enfin — allusion au pas-

sage de la mer Rouge — guide à travers les flots une brebis qui le suit à la nage. Ordonnance symétrique imitée de l'art gréco-romain, tendance à développer et à préciser les représentations historiques, survivance cependant du symbolisme primitif, tels sont les traits essentiels du sarcophage de Junius Bassus et de toute la sculpture chrétienne du IVe siècle à Rome, sortie des catacombes.

II

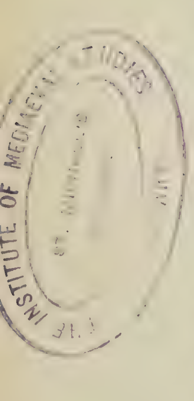
LES ARTS MINEURS[1]

La peinture et la sculpture chrétiennes procèdent directement de la technique et des traditions païennes. L'influence persistante du passé se fait sentir aussi dans les arts mineurs. On a retiré des galeries cimétériales et de l'intérieur même des tombes un nombre considérable de petits objets, communs ou précieux, en toutes matières, — ivoire, plomb, terre cuite, verre, — et de toutes destinations, — instruments usuels, ornements, emblèmes de piété. Ce sont les vestiges du mobilier domestique, *instrumentum domesticum*, dont se servaient

1. Le tome IV du grand recueil de L. Perret, *Les Catacombes de Rome*, Paris, 1851-1855, est consacré aux « Objets divers, fragments de vases en verre doré, instruments. » Malheureusement la provenance exacte des pièces reproduites sur les planches de ce volume n'est presque jamais indiquée dans les notices descriptives, tout à fait insuffisantes, du tome VI ; beaucoup d'antiquités chrétiennes d'autre origine y sont mêlées à celles des catacombes romaines.

les fidèles de Rome aux premiers siècles et qui ne pouvait guère différer de celui qu'employaient au même moment et dans la même ville les adeptes du paganisme; sa seule originalité consiste dans l'apparition de certains motifs à signification religieuse.

De bonne heure les chrétiens pratiquèrent, avec beaucoup d'adresse et de goût, l'art délicat de la sculpture sur ivoire[1]. Cependant la plupart des objets de cette nature que l'on a rencontrés dans les catacombes sont tout à fait usuels et sans valeur artistique : épingles à cheveux, peignes, stylets, targette d'esclave avec l'inscription : TENI ME NE FVGIAM, « tiens-moi pour m'empêcher de fuir »[2], petites poupées retrouvées dans des tombes d'enfants, etc. Quelques pièces, plus intéressantes, n'ont pu être fabriquées par des chrétiens : fragment de bas-relief avec une femme nue, le genou droit en terre; Thanatos debout sur un autel; Mercure et le caducée. Sur les tessères ou jetons on voit dessinés ordinairement des lettres de l'alphabet, des figures géométriques, des animaux et d'autres emblèmes indifférents; mais plusieurs d'entre elles portent les images symboliques familières aux peintres des fresques et aux sculpteurs des sarcophages : le monogramme constantinien, l'ancre accompagnée de deux poissons, de l'alpha et de l'oméga; une tessère semi-ovoïde, autour de laquelle est gravée une légende pieuse, nous montre



1. G. Stuhlfauth, *Die altchristliche Elfenbeinplastik*, dans les *Archäologische Studien*, de J. Ficker, II, 1896; R. Kanzler, *Gli avori dei musei profano e sacro della biblioteca Vaticana*, Rome, 1903.

2. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1874, p. 46-67.

sur sa tranche, au-dessous du chrisme, deux bustes d'homme et de femme se regardant. Boldetti a décrit des figurines d'ivoire, disparues depuis, qu'il avait recueillies dans les catacombes; les plus curieuses, provenant de Saint-Calliste et de Sainte-Agnès, représentaient Lazare entouré de bandelettes. Au musée chrétien du Vatican, un médaillon circulaire contient un buste remarquable du Christ, barbu, nimbé et bénissant, avec le monogramme constantinien

De même qu'il y a dès l'antiquité des ivoires chrétiens, de même existe-t-il, aux premiers siècles de notre ère, une glyptique chrétienne. Les anciens se servaient couramment, comme sceaux et comme cachets, de pierres gravées qu'ils portaient aux doigts, enchâssées dans des anneaux de métal; le sujet représenté en creux sur l'intaille ou en relief sur le camée s'imprimait dans la cire molle. Les chrétiens adoptèrent cet usage, mais en choisissant avec soin les sujets de leurs gemmes; ils imposèrent aux artistes de remplacer les images des dieux et des héros du paganisme par des emblèmes nouveaux. Dès le début du IIIe siècle, saint Clément d'Alexandrie déclare que les fidèles doivent faire graver de préférence sur leurs cachets la colombe, le poisson, le vaisseau aux voiles déployées, l'ancre, le pêcheur au bord de la mer, qui rappelle Moïse et saint Pierre[1]. Une cornaline du musée Kircher à Rome, d'un excellent travail, résume et synthétise, malgré l'exiguïté de ses dimensions, tout ce symbolisme; elle met à la fois sous nos yeux le Bon Pasteur, l'Agneau

1. Saint Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III, 11.

portant la lettre grecque tau, la colombe, le navire, l'ancre, les poissons [1].

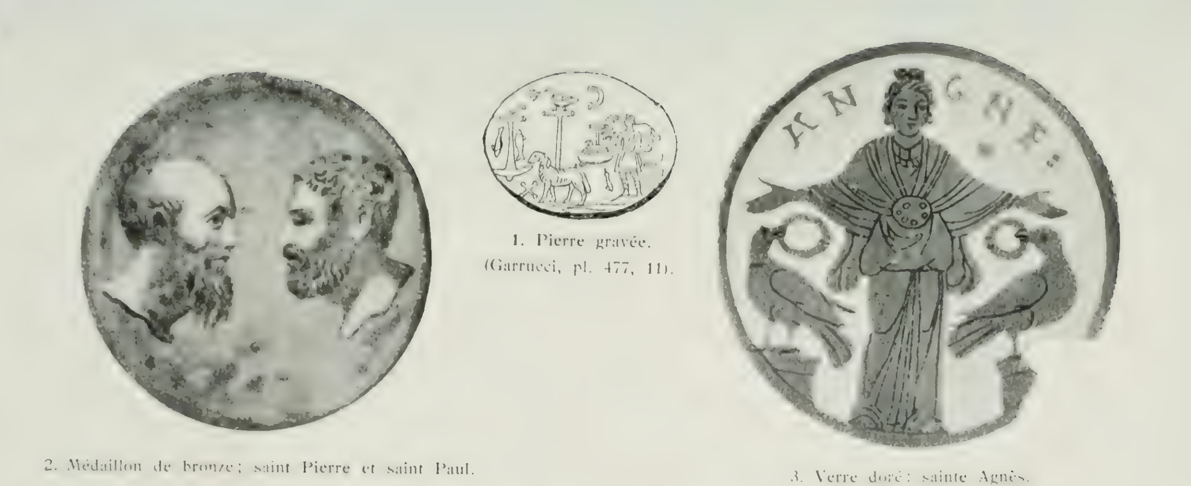
J.-B. de Rossi a fait une étude particulière des médailles de dévotion des premiers siècles [2]; en bronze, de forme circulaire et munies le plus souvent d'un anneau ou bélière qui permettait de les suspendre au cou, elles ressemblaient extérieurement aux bulles et aux amulettes des païens, mais elles en différaient, comme les pierres gravées, par la nature des sujets représentés. Le musée du Vatican possède quelques médailles du IVe ou du Ve siècle avec le sacrifice d'Abraham, le Bon Pasteur gardant son troupeau, le Christ donnant la Loi. Un médaillon de bronze, plus ancien et plus beau, découvert par Boldetti en 1720, dans le cimetière de Domitille, est orné des deux têtes barbues de saint Pierre et de saint Paul face à face; la physionomie des apôtres, vivante et expressive, est conforme déjà aux deux types traditionnels que reproduiront tous les artistes des époques suivantes [3].

Il n'est pas surprenant qu'on ait retrouvé dans les catacombes beaucoup de lampes, en bronze ou en terre cuite. Elles étaient nécessaires aux fidèles pour se diriger à travers les ténèbres des galeries souterraines; ils les portaient à la main, les suspendaient par des chaînettes à des candélabres ou aux voûtes, les posaient le long des murs dans des niches ou sur des consoles. Les lampes antiques, de très petites dimensions, étaient formées d'un récipient circulaire

1. Voir ci-contre, pl. XIX, 1.

2. J.-B. de Rossi, dans le *Bullett. di archeol. crist.*, 1869, p. 32-45 et p. 49-64.

3. Voir ci-contre, pl. XIX, 2.



1. Pierre gravée.
(Garrucci, pl. 477, 11).

2. Médaillon de bronze ; saint Pierre et saint Paul.

3. Verre doré : sainte Agnès.

(Northcote et Brownlow, trad. Allard, *Rome souterraine*, pl. X, 1 et IX, 2).

E. LEROUX, Edit.

H. Demoulin, sc.

muni en avant d'un ou de plusieurs becs, en arrière d'une anse ronde et forée; des sujets en relief décoraient la partie supérieure du récipient, percée d'un trou pour verser l'huile : ces ustensiles communs et vulgaires comportaient ainsi un élément d'ornementation artistique; l'étude des motifs qu'on y voit figurés et qui varient selon les époques et les pays offre un très réel intérêt[1]. Les chrétiens se servaient souvent, sans scrupules, de lampes fabriquées dans des ateliers païens et représentant des scènes mythologiques ou des nudités; les Pères de l'Église protestent avec indignation contre cet abus dangereux. Mais certains artisans travaillaient aussi pour la clientèle chrétienne et livraient aux acheteurs des lampes à emblèmes mystiques ou à sujets bibliques; on connaît à Rome l'une de ces officines, celle du potier Annius Serapiodorus, qui imprimait son nom en abrégé, ANNISER, sur ses produits. Par leur aspect et leur technique les lampes chrétiennes ne se distinguent en rien des autres; toute la différence, ici aussi, est dans la nature du décor. Celles de bronze, par exemple, portent en relief la croix ou la colombe; elles ont souvent plusieurs becs et affectent des formes assez compliquées. Sur celles de terre cuite reparaissent, une fois de plus, le Bon Pasteur, l'ancre, le poisson, etc; jusqu'au IVe siècle elles sont faites avec une argile fine et légère, et modelées avec élégance; plus tard elles s'alourdissent et s'épaississent; les arts industriels subissent le contre-coup de la décadence générale.

1. M. Bauer, *Der Bilderschmuck frühchristlicher Tonlampen*, Greifswald, 1907.

Parmi les vases recueillis dans les catacombes romaines, il faut signaler surtout deux séries d'objets dont l'interprétation a donné matière à de vives controverses.

Les premiers sont de petits vases à long col, en terre cuite, en albâtre ou en verre, qui se trouvent souvent à l'intérieur des sépultures; les chrétiens n'étaient pas seuls à s'en servir; on les rencontre dans les nécropoles antiques de tous les temps et de tous les pays. Les modernes ont cru d'abord qu'ils étaient destinés à recevoir les larmes que versaient, pendant la cérémonie des funérailles, les parents et les amis du défunt et que l'on tenait à déposer auprès de sa dépouille mortelle ; de là le nom de « lacrymatoires » qu'on leur a attribué. En réalité, ces prétendus lacrymatoires n'étaient que des vases à parfums ; comme les païens, les chrétiens des premiers siècles plaçaient à côté de leurs morts des flacons d'onguents précieux et d'aromates.

On désigne sous le nom d' « ampoules de sang » des fonds de coupes en terre cuite ou en verre, attachés ou scellés extérieurement sur les tablettes qui fermaient l'ouverture des *loculi ;* quelques-uns portent inscrites des formules d'acclamation joyeuse ; presque toujours ils contiennent un résidu de substance rougeâtre et desséchée [1]. D'après Bosio, ce seraient tout simplement les débris d'anciennes ampoules d'eau bénite. D'après l'opinion la plus répandue, reprise encore par F.-X. Kraus en 1868, la substance rougeâtre qu'ils renferment serait du

1. Dom H. Leclercq, article *Ampoules de sang*, dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, p. 1747-1778.

sang et ils indiqueraient à chaque fois l'emplacement authentique et certain d'une tombe de martyr; nous savons par les vies des saints que les fidèles conservaient soigneusement le sang des victimes des persécutions; quelques gouttes de ce précieux liquide auront été placées partout sur leurs sépultures comme un signe apparent de reconnaissance. Dès le XVII[e] siècle Mabillon, dans sa *Lettre sur le culte des saints inconnus*, formulait les plus expresses réserves au sujet de cette théorie aventureuse. En 1855, le Père V. de Buck, Bollandiste, dans un mémoire très important, tiré seulement à vingt exemplaires[1], fit valoir contre elle quelques-unes des objections insurmontables qu'elle soulève ; à son avis, le résidu qu'on remarque sur les ampoules n'est pas du sang, mais du vin, provenant de l'oblation eucharistique : de nombreux documents nous attestent que les espèces consacrées étaient regardées comme des sauvegardes toutes puissantes; elles écartaient de la tombe les influences mauvaises ; selon le mot de saint Jean Chrysostome, « là où est le Christ, le démon n'ose entrer. » Edm. Le Blant, qui a consacré à cette question plusieurs articles pénétrants [2], tient lui aussi les ampoules pour des phylactères, mais il estime qu'elles étaient remplies du sang des martyrs, et non de vin eucharistique ; seulement, à la différence de la plupart de ses prédécesseurs, il ne

1. V. DE BUCK, *De phialis rubricatis quibus martyrum romanorum sepulcra dignosci dicuntur observationes*, Bruxelles, 1855.

2. EDM. LE BLANT, *La question du vase de sang*, Paris, 1858 ; *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1864, p. 109 et suiv. ; *Revue archéologique*, 1869, XIX, p. 429-446.

croit pas que le sang d'un fond de coupe scellé soit celui du chrétien enterré à cet endroit et qu'il témoigne de son martyre : c'était une relique, un souvenir du supplice de quelque illustre victime, que l'on mettait par dévotion sur les tombeaux des simples fidèles.

Ce problème délicat est loin d'être résolu. Il faudrait savoir d'abord, par l'analyse chimique, si les particules rougeâtres visibles au fond des coupes sont réellement des restes de sang ou de vin, — ou si elles ne résultent pas, comme on l'a prétendu, d'un travail externe de décomposition moléculaire du verre ou de la terre cuite sous la seule action du temps ; les observations, d'ailleurs contradictoires, que l'on a faites jusqu'ici n'ont pas porté sur une assez grande quantité d'objets et ne présentent pas les garanties nécessaires de publicité et de précision. S'il était prouvé que les ampoules contenaient à l'origine une substance organique, vin ou sang, on aurait le choix entre les deux hypothèses du Père de Buck et d'Edm. Le Blant ; l'une et l'autre s'appuient sur des témoignages littéraires et épigraphiques d'un grand poids ; celle d'Edm. Le Blant est, croyons-nous, plus simple et plus vraisemblable.

En tout cas, il paraît impossible désormais de considérer scientifiquement la présence d'une « ampoule de sang » comme le signe caractéristique d'une tombe de martyr. Les seuls textes qui parlent d'un pareil vase à propos des cérémonies de la *depositio* des martyrs nous disent toujours qu'on le mettait à l'intérieur de la sépulture, auprès du corps, comme les « lacrymatoires. » Le Père Marchi et

J.-B. de Rossi ont retrouvé de nos jours les tombeaux intacts de deux personnages qui ont péri de mort violente au temps des persécutions, saint Hyacinthe et saint Corneille : ils n'étaient pas ornés de l' « ampoule de sang ». Il semble bien que l'unique marque extérieure dont les papes du moyen âge tenaient compte en procédant à la reconnaissance des reliques qu'ils enlevaient des catacombes ait été la mention du titre de *martyr* sur les épitaphes ; or dans les temps modernes on n'a jamais découvert de pareilles inscriptions à côté des ampoules. Il est vrai que, selon Kraus, celles-ci auraient servi précisément, pendant le règne de Dioclétien, à distinguer les tombes des victimes trop nombreuses à qui l'on n'avait pas eu le temps de décerner, par la procédure de la *vindicatio*, le titre officiel qu'ils méritaient si bien. Mais les premiers chrétiens attachaient trop d'importance à cette désignation honorifique pour prodiguer ainsi, sans enquête préalable et sans jugement rendu, des marques de respect qui en auraient tenu lieu. D'ailleurs, les *loculi* munis de vases de sang ne datent pas tous du règne de Dioclétien : les inscriptions qui les décorent nous montrent que certains d'entre eux sont plus anciens et beaucoup d'autres plus récents, postérieurs même à la fin des persécutions. Ajoutons que la rédaction de ces textes s'accorde mal avec la qualité que l'on prête aux fidèles qu'ils concernent : s'il s'agissait de véritables martyrs, on aurait évité les formules vagues et banales, presque païennes d'accent ; on aurait évité aussi les invocations suppliantes, les appels à la protection des saints en faveur du mort : ceux qui donnaient leur

vie pour le Christ entraient aussitôt dans l'éternité bienheureuse. Ces arguments et quelques autres encore, que le Père de Buck et Le Blant ont développés, rendent bien difficile la défense de l'ancienne théorie.

Ce qu'il y a de plus original dans le mobilier funéraire des catacombes, ce sont les verres dorés. L'industrie de la verrerie était déjà très importante dans l'antiquité païenne; elle ne pouvait manquer de prendre un grand développement chez les chrétiens; ceux-ci, en dehors même des usages courants de la vie domestique, avaient besoin d'ampoules, de fioles, de plats pour leurs cérémonies religieuses; il était naturel qu'ils fissent appel constamment aux services des verriers. On a trouvé dans les cimetières souterrains : 1° des pâtes colorées imitant les pierres fines, les médaillons ou les monnaies, notamment des « têtes de clous » avec des figures mythologiques, et de petits disques avec l'effigie des empereurs; on les encastrait souvent dans la chaux encore humide qui bouchait les *loculi*; 2° deux fragments de verres peints sur un de leurs côtés; tous deux proviennent d'hypogées de la voie Salaria nouvelle; ils représentent le premier des oiseaux et des fruits, le second de petits personnages; 3° des verres formés de couches superposées, aux teintes variées : sur la couche inférieure, qui constitue le fond, sont soudées des pièces travaillées à part; un vase à boire du cimetière de Calliste, en verre blanc, porte sur ses parois des coquillages et des poissons; 4° des verres taillés ou gravés à coups de roulette, avec des inscriptions ou des scènes symboliques : par exemple, au musée Kircher, des pêcheurs

avec leurs filets; 5° enfin et surtout des verres dorés [1].

Pour fabriquer ceux-ci, on insérait entre deux lamelles de verre, que l'on soudait ensuite au four, une mince feuille d'or, découpée de manière à reproduire une inscription, un portrait ou même un sujet à plusieurs personnages; l'image d'or était vue par transparence; elle ornait le fond de vases ou de coupes que les chrétiens employaient comme calices et qu'ils utilisaient dans leurs agapes ou repas religieux. Ces vases et ces coupes étaient extrêmement fragiles; leurs débris seuls sont parvenus jusqu'à nous; les fonds eux-mêmes ont été presque toujours endommagés. Nous en connaissons un grand nombre; Garrucci énumère trois cent quarante exemplaires; le catalogue dressé par M. Vopel en 1899 compte cinq cent trente-huit numéros. Tous proviennent de Rome et datent, comme en témoignent la forme des lettres et les costumes, du IIIe et du IVe siècles, de l'année 250 environ à l'année 350; ils sont très rares dans les cimetières les plus anciens (Priscille, Domitille, Prétextat, Saint-Calliste); cet art est donc nettement localisé dans l'espace et le temps; il n'appartient qu'à une seule ville et qu'à une seule époque. La conservation des fragments, après que les pièces entières eurent été brisées, s'explique par l'usage qu'on en a fait : on les déposait à l'intérieur des sépul-

1. F. Buonarrotti, *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro, ornati di figure, trovati nei cimiteri di Roma*, Florence, 1716; R. Garrucci, *Vetri ornati di figure in oro, trovati nei cimiteri dei cristiani primitivi di Roma*, Rome, 1858; 2e édition, 1864; H. Vopel, *Die altchristlichen Goldglaser*, dans les *Archäologische Studien* de J. Ficker, V, 1899.

tures ; on les insérait, comme les pâtes colorées, dans la maçonnerie des *loculi ;* on les enchâssait, en guise de médaillons décoratifs, dans de grandes coupes nouvelles. Quelques verres dorés des catacombes, où l'on distingue des figures mythologiques, telles que les trois Grâces ou les travaux d'Hercule, et des symboles juifs, comme le chandelier à sept branches ou l'arche d'alliance, paraissent sortis d'ateliers païens et judaïques. D'autres contiennent des scènes de genre (chasses, artisans avec les insignes de leur profession) et des scènes de famille (les deux époux, seuls ou avec leurs enfants). La plupart répètent les épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament que traitaient aussi de préférence les peintres des fresques cimétériales et les sculpteurs des sarcophages ; on y remarque cependant plusieurs autres sujets : Josué arrêtant le soleil, Joseph dans la citerne. Ailleurs, les artistes s'essayent à imiter les vastes compositions des mosaïques absidiales dans les basiliques : par exemple, le Christ donnant la loi. Il faut mettre à part la série des portraits, tantôt isolés, tantôt groupés deux à deux ou disposés en cercle autour d'un médaillon central : le Christ, la Vierge, les apôtres Pierre et Paul ; les papes, Calliste, saint Sixte, Marcellin ; les martyrs romains, saint Hippolyte, saint Laurent, sainte Agnès surtout [1]. Comme l'a remarqué M. Vopel, les saints que le calendrier rapproche sont associés aussi sur les mêmes verres. Par leur finesse d'exécution et par leur intérêt iconographique, ces petits objets sont tout à fait dignes de l'attention que les archéologues, depuis Bolletti, n'ont cessé de leur accorder.

1. Voir ci-dessus, p. 242, pl. XIX, 3.

Nous savons maintenant ce qu'a produit à Rome, dans toutes les branches et dans toutes les directions, l'art chrétien primitif. Que vaut-il, en somme, et quel jugement convient-il de porter sur lui? On l'a souvent apprécié trop sévèrement. Un juge difficile et prévenu, ennemi juré des mauvaises traditions classiques, Courajod, prétend qu'il était né caduc et vieillot[1]. Il nous semble, au contraire, qu'il offre un mélange singulier et attrayant d'éléments anciens, qui ne sont pas encore caducs, et d'éléments nouveaux, vraiment jeunes et féconds. Les artistes chrétiens ne pouvaient se dispenser, au début, de continuer les pratiques et de suivre les errements de leurs prédécesseurs païens; mais très vite ils ont insufflé aux vieilles formes un esprit original. Par la faute même des temps de décadence où ils vivaient, leur technique est souvent gauche, bien qu'elle dénote cependant par endroits, pour les verreries par exemple, une merveilleuse adresse. Leur inspiration est constamment élevée et généreuse. Sur leurs fresques, leurs sarcophages, leur verres dorés, ils ont traduit avec sincérité, avec émotion, les idées et les sentiments du christianisme naissant. Ils nous font pénétrer plus avant dans l'intelligence d'une époque lointaine et difficile à connaître. Ils nous aident à mieux comprendre ce qu'étaient et ce que pensaient les hommes qui ont creusé les catacombes romaines et qui y dorment leur dernier sommeil.

1. L. Courajod, *Leçons professées à l'École du Louvre*, 1887-1896, I, Paris, 1899, p. 12.

APPENDICES

I. — BIBLIOGRAPHIE

II. — TABLEAU GÉNÉRAL DES CATACOMBES DE ROME

APPENDICE I

BIBLIOGRAPHIE

L'apparition du premier volume de la nouvelle *Roma sotterranea*, par J.-B. de Rossi, en 1864, marque le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'archéologie chrétienne et des catacombes romaines. Les principales publications antérieures à cette date ont été énumérées et appréciées plus haut. Chapitre Premier, p. 5-16. Nous nous bornerons à signaler ici les travaux les plus importants des quarante-cinq dernières années.

A. — L'œuvre de J.-B. de Rossi.

Sur la vie et l'œuvre de Jean-Baptiste de Rossi (1822-1894), consulter :

P. M. Baumgarten, *Giovanni-Battista de Rossi. Festschrift dem Begründer der Wissenschaft der*

christlichen Archäologie zur Vollendung des 70. Lebensjahres, Cologne, 1892 (traduction italienne, par G. Bonavenia, Rome, 1892);

O. Marucchi, *G. B. de Rossi, cenni biografici*, Rome, 1903.

Voir aussi les notices nécrologiques publiées dans différentes revues en 1894 et en 1895. Elles sont énumérées par :

A. Audollent, dans la *Revue d'histoire des religions*, XXXII (1895, II), p. 4.

Il convient de signaler surtout celles de :

P. Allard, dans le *Correspondant* du 10 octobre 1894, p. 42-52, reproduite dans ses *Etudes d'histoire et d'archéologie*, Paris, 1899, p. 140-150;

Th. Mommsen, dans le journal *Die Nation* du 13 octobre 1894, p. 19-20, reproduite dans ses *Reden und Aufsätze*, Berlin, 1905, p. 462-467;

L. Duchesne, dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1894, p. 719-730;

J. Guiraud, dans la *Revue historique* de mai-juin 1895, p. 44-69, reproduite dans ses *Questions d'histoire et d'archéologie chrétiennes*, Paris, 1906, p. 169-212.

La bibliographie complète de J.-B. de Rossi, depuis ses débuts jusqu'à la fin de l'année 1891, a été dressée par G. Gatti, dans l'*Albo dei sottoscrittori pel busto marmoreo del commandatore G. B. de Rossi* à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, Rome, 1892, p. 31-73, et en tête du volume des *Mélanges G. B. de Rossi*, publié la même année

par l'Ecole française d'archéologie et d'histoire à Rome, p. 1-27 ; il faut compléter ces listes, pour les derniers temps de sa vie, à l'aide d'une note insérée dans le *Bullettino di archeologia cristiana*, 1894, p. 130.

Les grands ouvrages de J.-B. de Rossi qui intéressent le plus directement les catacombes sont les suivants :

De christianis monumentis ἰχθὺν exhibentibus, dans le *Spicilegium Solesmense* de dom Pitra, III, 1855, p. 544-577 ;

Inscriptiones christianae urbis Romae, Rome, I, 1861 ; II, 1re partie, 1868, in-folio ;

Imagines selectae Deiparae Virginis in coemeteriis subterraneis udo depictae, Rome, 1863, in-folio ;

La Roma sotterranea cristiana, Rome, I, 1864 (introduction générale ; les cryptes de Lucine dans le cimetière de Calliste) ; II, 1867 (le cimetière de Calliste) ; III, 1877 (les nécropoles annexées tardivement au cimetière de Calliste ; le cimetière de Generosa), in-folio ;

Musaici cristiani e saggi di pavimenti delle chiese di Roma anteriori al secolo XV, 1872-1900, in-folio ;

Martyrologium hieronymianum, édité en collaboration avec L. Duchesne, en tête du tome II des *Acta sanctorum mensis novembris*, Bruxelles, 1894, in-folio.

A ces publications s'ajoutent plusieurs centaines d'articles et de notes insérés, de 1863 à 1894, dans le *Bullettino di archeologia cristiana*.

B. — Archéologie chrétienne et histoire de l'art chrétien.

H. J. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, six volumes, Paris, 1872-1875.

R. Garrucci, *Storia dell' arte cristiana nei primi otto secoli della Chiesa*, six volumes in-folio, Prato, 1873-1881.

Ed. Reusens, *Eléments d'archéologie chrétienne*, Louvain, 1875-1879; 2e édition, 1884-1886; 3e édition abrégée, sous ce titre : *Manuel d'archéologie chrétienne*, Paris, 1890.

F. X. Kraus, *Ueber Begriff, Umfang, Geschichte der christlichen Archäologie*, Fribourg-en-Brisgau, 1879.

L. Lefort, *Etude sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie et mélanges archéologiques*, Paris, 1885.

J. Wilpert, *Principienfragen der christlichen Archäologie*, Fribourg-en-Brisgau, 1889.

A. Pératé, *L'archéologie chrétienne* (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts), Paris, 1892.

V. Schultze, *Archäologie der altchristlichen Kunst*, Munich, 1895.

F. X. Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, Fribourg-en-Brisgau, I, 1896.

M. Armellini, *Lezioni di archeologia cristiana*, Rome, 1898.

Horace Marucchi, *Éléments d'archéologie chrétienne*, Paris et Rome : I, *Notions générales*, 1899 ; II, *Les catacombes romaines*, 1900 (réédité séparément en italien) ; III, *Basiliques et églises de Rome*, 1902. Réédition abrégée de tout l'ouvrage sous ce

titre : *Manuel d'archéologie chrétienne*. Paris, 1906.

W. Lowrie, *Christian art and archaeology*. Londres, 1901.

A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, I, Milan, 1901.

C. M. Kaufmann, *Handbuch der christlichen Archäologie*, Paderborn, 1905.

A. Pératé, *Les commencements de l'art chrétien en Occident*, dans l'*Histoire de l'art* publiée sous la direction d'A. Michel, I, 1re partie, Paris, 1905, p. 3-96.

L. von Sybel, *Christliche Antike. Einführung in die altchristliche Kunst*, I, *Einleitendes; Katakomben*, Marbourg, 1906.

H. Leclercq, *Manuel d'archéologie chrétienne, depuis les origines jusqu'au* VIIIe *siècle*. Paris, 1907.

Il convient de mentionner, après ces livres, les dictionnaires et encyclopédies :

J. A. Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, Paris, 1865; 2e édition, 1877; 3e édition, 1889.

W. Smith et S. Cheetham, *A dictionary of christian antiquities*, Londres, 1875-1880.

F. X. Kraus, *Realencyclopädie der christlichen Alterthümer*, Fribourg-en-Brisgau, 1882-1886.

J. J. Herzog et A. Hauck, *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, Leipzig, 3e édition, en cours de publication depuis 1896.

F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*. Paris, en cours de publication depuis 1903.

Les principales revues qui publient des articles concernant l'archéologie chrétienne en général et plus particulièrement les catacombes de Rome sont les suivantes :

Dissertazioni della pontificia Accademia romana di archeologia, Rome, 1re série, 1821-1864; 2e série, depuis 1881 ;

Bullettino di archeologia cristiana, rédigé à Rome, de 1863 à 1894 (cinq séries), par J.-B. de Rossi et continué, depuis 1895, par le *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*. — Une édition française des années 1863, 1867-1881 (par Mgr Martigny), 1882-1883 (par l'abbé L. Duchesne), a paru sous le titre de : *Bulletin d'archéologie chrétienne*. — Depuis 1906 chaque volume du *Nuovo Bullettino* donne une « Bibliographie d'archéologie chrétienne » de l'année courante;

Mélanges d'archéologie et d'histoire, publiés par l'École française de Rome, depuis 1881 ;

Analecta Bollandiana, publiés par les Bollandistes, Bruxelles, depuis 1882;

Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte, depuis 1887, publiée par l'Institut historique romain de la *Görresgesellschaft*, qui siège au *Campo Santo de' Tedeschi*.

Joh. Ficker a entrepris en 1895, à Fribourg-en-Brisgau, la publication d'une collection de monographies, sous ce titre : *Archäologische Studien zum christlichen Altertum und Mittelalter :* cinq fascicules ont paru de 1895 à 1899. Depuis 1902 la collection Ficker est éditée à Leipzig, sous le titre de : *Studien über christliche Denkmäler*.

C. — Livres et articles sur les catacombes romaines en général.

L. Vitet, *Roma sotterranea cristiana* (d'après l'ouvrage de J.-B. de Rossi, I), dans le *Journal des Savants*, 1865, p. 729-755; 1866, p. 19-43 et p. 77-100.

Ed. Reusens, *Les catacombes de Rome, description, origine et histoire*, Anvers, 1866.

J. Spencer Northcote et W.-R. Brownlow, *Roma sotterranea, or some account of the roman catacombs, especially of the cemetery of San Callisto*, Londres, 1869; 2e édition, 1878-1879 (la traduction française de P. Allard et la traduction allemande de F. X. Kraus seront citées plus loin).

A. Desbassyns de Richemont, *Archéologie chrétienne primitive : les nouvelles études sur les catacombes romaines, histoire, peintures, symboles*, Paris, 1870.

Th. Mommsen, *Die Katakomben Roms*, dans la revue *Im neuen Reich*, 1871, p. 113-128, reproduit dans ses *Reden und Aufsätze*, Berlin, 1905, p. 294-315.

P. Allard, *Rome souterraine*, traduit de l'anglais, d'après J. Spencer Northcote et W.-R. Brownlow, avec des additions et des notes, Paris, 1872.

A. von Fricken, *Les catacombes de Rome* (en russe), Moscou, 1872-1880.

F. X. Kraus, *Roma sotteranea, die römischen Katakomben; eine Darstellung der neueren Forschungen mit Zugrundelegund des Werkes von J. Spencer Northcote und W.-R. Brownlow*, Fribourg-en-Brisgau, 1873; 2e édition, 1879.

F. Becker, *Rom's altchristliche Cömeterien*, Dusseldorf, 1874.

H. de l'Épinois, *Les catacombes de Rome*, Paris, 1875 ; 2e édition, revue par P. Allard, Bruxelles, 1896.

Ludewig, *Ein Blick in die römischen Katakomben*, Berne, 1876.

H. Parker, *Archaeology of Rome, XII : the catacombs of Rome,* Oxford, 1877 (recueil de photographies).

W. H. Withrow, *The catacombs of Rome and their testimony*, Londres, 1877.

Th. Roller, article *Catacombes*, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, II, Paris, 1877, p. 684-692.

Du même, *Les catacombes de Rome. histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme*, Paris, 1879-1881 (deux volumes in-folio ; planches d'après les photographies de Parker).

G. Boissier, *Les catacombes*, dans ses *Promenades archéologiques*, Paris, 1880, p. 111-178.

M. Armellini, *Le catacombe romane descritte*, Rome, 1880.

J. Centerwall, *Roman kristna Katakomber*, Stockholm, 1881.

V. Schultze, *Die Katakomben : die altchristlichen Grabstätten, ihre Geschichte und ihre Monumente*, Leipzig, 1882.

L. Meyer, *Die römischen Katakomben*, Berlin, 1882.

K. Rönneke, *Rom's christliche Katakomben nach den Ergebnissen der heutigen Forschung*, Leipzig, 1886.

F. X. Kraus, article *Katakomben*, dans sa *Realencyclopädie der christlichen Alterthümer*, II, Leipzig, 1886, p. 98-136.

A. Pératé, article *Catacombes*, dans la *Grande Encyclopédie*, IX, Paris, 1889, p. 788-794 et p. 797.

A. Pillet, *Les catacombes de Rome, Guide du pèlerin au cimetière de Calliste*, Lille, 1889.

A. Ehrard, *Das unterirdische Rom*, Strasbourg, 1892.

R. Lanciani, *Christian cemeteries*, dans son livre *Pagan and christian Rome*, Londres, 1892, p. 306-361.

M. Armellini, *Gli antichi cimiteri cristiani di Roma e d'Italia*, Rome, 1893.

J. Pavia y Bermingham, *Las catacumbas de Roma*, Madrid, 1895.

O. Jozzi, *Supplemento alla Roma sotterranea cristiana*, Rome, 1897; 2e édition, 1898 (album de planches).

H. M. et M. A. R. T., *Handbook to christian and ecclesiastical Rome*, Londres, 1897, I, p. 367-533.

A. C. Headlam, *The catacombs at Rome*, dans le livre de D. G. Hogarth, *Authority and archaeology sacred and profane*, Londres, 1899, p. 306-422.

N. Müller, article *Koimeterien*, dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche* de Herzog et Hauck, 3e édition, X, Leipzig, 1901, p. 794-877.

Orazio Marucchi, *Scavi nelle catacombe romane*, dans les *Notizie degli Scavi di antichità* publiées par l'Académie des *Lincei*, 1901, p. 484-495; 1902, p. 359-369; 1903, p. 279-288; 1905, p. 102-120; 1906, p. 304-312.

Du même, *Le catacombe romane secondo gli ultimi studi e le piu recenti scoperte*, Rome, 1903; 2e édition, 1905 (reproduction, plus développée, du tome II de ses *Éléments d'archéologie chrétienne*).

A. Baudrillart, *Les catacombes de Rome, histoire et description* dans la collection *Science et religion*, Paris, 1903.

J. Wilpert, *Die Malereien der Katakomben Roms*, Fribourg-en-Brisgau, 1903; édition italienne sous ce titre : *Roma sotterranea. Le pitture delle catacombe romane*, Rome, 1903.

E. Bertaux, *Rome* (dans la collection *Les villes d'art célèbres*), II, Paris, 1905, p. 1-21.

A. de Waal, *Roma sacra*, Munich, 1905, p. 35-68, p. 85-261, p. 621-653, p. 700-706.

H. W. Hoare, *The roman catacombs*, dans la revue *The Nineteenth Century*, novembre 1905, p. 775-789.

D. — Travaux récents sur les sources littéraires de l'étude des catacombes romaines.

Plusieurs chapitres de la *Roma sotterranea* de J.-B. de Rossi (I, p. 111-183; III, p. II-XXXII) sont consacrés à l'examen critique des sources littéraires. Des publications ultérieures ont presque entièrement renouvelé cette matière.

1° *Documents topographiques.*

Sur les plus anciennes listes de cimetières romains :

J.-B. de Rossi, dans le *Bullettino di archeologia cristiana*, 1878, p. 44-48.

E. Stevenson, dans le *Nuovo Bullettino*, 1897, p. 255-279.

Le cardinal M. Rampolla del Tindaro, dans les *Atti del secondo congresso internazionale di archeologia cristiana* (tenu à Rome en 1900), Rome, 1902, p. 85-92.

A. Baumstark, dans la *Römische Quartalschrift*, 1901, p. 1-11.

Sur le papyrus de Monza :

G. Bonavenia, *La silloge di Verdun e il papiro di Monza*, Rome, 1903.

O. Marucchi, dans le *Nuovo Bullettino*, 1903, p. 321-368.

A. Sepulcri, dans l'*Archivio storico-lombardo*, 1903, p. 241-262.

Sur les itinéraires de pèlerins du moyen âge :

C. L. Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus*, Wurtzbourg, 1871.

H. Jordan, *Topographie der Stadt Rom im Alterthum*, II, Berlin, 1871.

R. Lanciani, *L'Itinerario di Einsiedeln e l'ordine di Benedetto canonico*, dans les *Monumenti antichi dei Lincei*, I, 1889, p. 437-552.

O. Richter, *Topographie der Stadt Rom*, 2e édition, Munich, 1901, p. 13-16.

Ch. Huelsen, *La pianta di Roma dell' Anonimo Einsidlense*, Rome, 1907.

2° *Documents liturgiques.*

L. Duchesne, *Les Origines du culte chrétien*, Paris, 1889 ; 2e édition, 1898.

F. Probst, *Die ältesten römischen Sacramentaria und Ordines*, Münster, 1892.

K. Michel, *Gebet und Bild in frühchristlicher Zeit*, dans les *Studien über christliche Denkmäler* de J. Ficker, I, 1902.

F. Cabrol, *Monumenta Ecclesiae liturgica*, I, Paris, 1902.

Du même, *Les origines liturgiques*, Paris, 1906.

Du même, *Introduction aux études liturgiques*, Paris, 1907.

3° Documents historiques.

Sur l'ensemble de ces textes :

Ad. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, Leipzig, 1893-1904.

Sur le Chronographe de l'année 354 :

L. Duchesne, en tête de son édition du *Liber pontificalis*, I, Paris, 1886, p. 1-46 ;

J. Strzygoswki, *Die Kalenderbilder des Chronographen vom Jahre* 354, dans le *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, *Ergänzungsheft* I, Berlin, 1888 ;

Th. Mommsen, dans les *Monumenta Germaniae*, *Scriptores antiquissimi*, IX, Berlin, 1891, p. 13-148.

Sur le Martyrologe hiéronymien :

J.-B. de Rossi et L. Duchesne, en tête des *Acta sanctorum mensis novembris*, II, Bruxelles, 1893 ;

H. Achelis, *Die Martyrologen, ihre Geschichte und ihr Wert*, dans les *Abhandlungen der königl.*

Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-histor. Classe, III, Berlin, 1900 ;

H. Delehaye, *Le témoignage des martyrologes*, dans les *Analecta Bollandiana*, 1907, p. 78-99 ;

H. Quentin, *Les martyrologes historiques du moyen âge*, Paris, 1908.

Sur le *Liber pontificalis* :

L. Duchesne, *Le Liber pontificalis*, édition et commentaire, Paris, 1886-1892 ;

Th. Mommsen, dans les *Monumenta Germaniae, Gesta pontificum romanorum*, I, Berlin, 1898 ;

L. Duchesne, *La nouvelle édition du Liber pontificalis*, dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, 1898, p. 381-417.

Sur les vies de saints :

Edm. Le Blant, *Les Actes des martyrs, supplément aux Acta sincera de Ruinart*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2e série, XXX, 2e partie, Paris, 1886 ;

Du même, *Les persécuteurs et les martyrs*, Paris, 1893 ;

L. E. Le Bourgeois, *Les martyrs de Rome d'après l'histoire et l'archéologie chrétiennes : I, Les martyrs des voies Nomentane et Tiburtine*, Paris, 1897 ;

A. Dufourcq, *Etude sur les Gesta martyrum romains*, Paris, 1900 ;

R. Knopf, *Ausgewählte Martyrerakten*, Tübingen, 1901 ;

O. von Gebhardt, *Acta martyrum selecta*, Berlin, 1902 ;

H. Leclercq, *Les martyrs, recueil de pièces authentiques*, en cours de publication, Paris, depuis 1902 ;

Du même, article *Actes des martyrs* dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, I, Paris, p. 373-446 (1903) ;

Van Gulik, *Pio Franchi de' Cavalieri's hagiographische Schriften*, dans la *Römische Quartalschrift*, 1904, p. 265-307 ;

H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1905 ; 2e édition, 1906 ;

A. Mason, *The historic martyrs of the primitive Church*, Londres, 1905.

APPENDICE II

TABLEAU GÉNÉRAL DES CATACOMBES ROMAINES[1]

Les catacombes les plus intéressantes et les plus faciles à visiter sont celles de Saint-Calliste (voie Appienne) et de Sainte-Agnès (voie Nomentane). On aura profit à voir aussi : après Saint-Calliste, les cimetières de Domitille (voie Ardéatine) et de Commodille (voie d'Ostie), aux deux extrémités du petit chemin transversal appelé *via delle Sette Chiese*; après la catacombe de Sainte-Agnès, et pareillement sur la voie Nomentane, le *coemeterium Majus* (ou *Ostrianum*), puis, au septième mille, le cimetière de Saint-Alexandre; enfin, sur la voie Salaria nouvelle, la catacombe de Priscille.

M. Marucchi, dans ses *Éléments d'archéologie chrétienne*, II, Paris, 1900 (2e édition italienne, à part et plus développée : *Le catacombe romane*, Rome, 1903), a décrit, sommairement tous les cimetières et reproduit les textes du moyen âge qui les

1. Voir, à la fin du volume, la *Carte des environs de Rome*, avec l'indication de l'emplacement des catacombes.

concernent. Pour la bibliographie complète et détaillée de chacun d'eux, consulter en outre :

N. Müller, article *Koimeterien*, dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 3e édition, X, Leipzig, 1901, p. 808-811 ;

H. Leclercq, *Manuel d'archéologie chrétienne*, I, Paris, 1907, p. 471-477.

Nous laisserons de côté, dans notre énumération, les catacombes juives, dont il a été question plus haut, Chapitre II, p. 31-33, et aussi, sauf quelques exceptions remarquables, les catacombes suburbicaires (au delà du troisième mille).

A. Cimetières situés sur la rive droite du Tibre.

Voie Cornélienne :

1° **Cimetière du Vatican**, maintenant détruit; sur l'emplacement de la basilique vaticane ; c'est là que fut enterré saint Pierre, ainsi que les premiers papes, ses successeurs, jusqu'au début du IIIe siècle. Cf. ci-dessus, p. 91-93.

Voie Triomphale, se détachant, à droite, de la voie Cornélienne :

2° **Cimetière anonyme du Monte-Mario**, appelé peut-être jadis cimetière de Sainte-Lucie ou de Sainte-Agathe, au quatrième mille, à droite de la route.

Janicule, *via Sant' Onofrio :*

3° **Cimetière anonyme**, auprès de l'église Saint-Onuphre ; découvert en 1898.

Voie Aurélienne, au delà de la Porte Saint-Pancrace :

4° **Cimetière de Saint-Pancrace**, à gauche de la route, avant d'arriver à la villa Doria Pamphili ; fondé, d'après les *Actes* de saint Pancrace, dans la propriété d'une matrone appelée Octavilla.

5° **Cimetière des Saints-Procès-et-Martinien**, à gauche de la route, entre la villa Doria Pamphili et la vigne Pellegrini ; non encore exactement identifié ; d'après les *Actes* de ces deux saints, geôliers de saint Pierre que l'apôtre aurait convertis (ci-dessus, p. 90), il aurait été fondé dans la propriété d'une matrone appelée Lucina.

6° **Cimetière des deux Félix** (peut-être les papes Félix I et Félix II), dans la même direction ; non identifié.

7° **Cimetière de Calépode**, au troisième mille, à droite de la route ; le corps du pape Calliste y fut d'abord déposé (ci-dessus, p. 131) ; on le transféra plus tard dans la basilique de Sainte-Marie-au-Transtévère.

Voie de Porto, au delà de la *Porta Portese* :

8° **Cimetière de Pontien**, *ad ursum pileatum*, à droite de la route, au-dessus du *Monte Verde ;* retrouvé par Bosio en 1618 ; renfermait la crypte des martyrs persans Abdon et Sennen, victimes de la persécution de Dèce

9° **Cimetière de Félix**, *ad insalatos* ou *insalsatos* (peut-être pour *infulatos*, en souvenir de la tiare ou *infula* des Perses Abdon et Sennen, dont la tombe était voisine) ; emplacement inconnu.

10° **Cimetière de Generosa**, *ad Sextum Philippi*,

au sixième mille, assez loin de la route, à gauche, dans la direction du Tibre ; creusé en partie sous l'ancien bois sacré des Frères Arvales; basilique et crypte des saints Faustinianus, Simplicius, Beatrix et Rufinianus ; décrit par J.-B. de Rossi, à la fin du tome III de sa *Roma sotterranea*. Cf. ci-dessus, p. 165-168.

B. Cimetières situés sur la rive gauche du Tibre.

Voie d'Ostie, au delà de la Porte Saint-Paul :

11° **Cimetière de Lucine**, maintenant détruit, sur l'emplacement de la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs ; c'est là que fut enterré saint Paul. Cf. ci-dessus, p. 81-83.

12° **Cimetière de Commodille**, à gauche de la route, presque en face de Saint-Paul-hors-les-murs, sur la *via delle Sette Chiese;* basilique souterraine des saints Félix et Adauctus. Cf. ci-dessus, p. 161-164.

13° **Cimetière de Timothée**, auprès du tombeau de saint Paul ; retrouvé peut-être par J.-B. de Rossi à gauche de la route, en face de l'abside de Saint-Paul-hors-les-murs.

14° **Cimetière de Sainte-Thècle**, au delà de Saint-Paul-hors-les-murs ; identifié par Armellini avec un cimetière anonyme retrouvé en 1870, au troisième mille, à gauche de la route, près du *Ponticello di San Paolo ;* petite basilique souterraine.

15° **Cimetière de Saint-Cyriaque**, au septième mille, signalé par Bosio, à moitié route entre Rome et Ostie ; non retrouvé depuis.

Voie Laurentine, se détachant, à gauche, de la voie d'Ostie au *Ponticello di San Paolo* :

16° **Cimetière de Saint-Zénon**, placé par Bosio au quatrième mille de Rome, à gauche de la route, au lieu dit *ad Aquas Salvias*, où saint Paul fut mis à mort et où s'élève l'église de Saint-Paul-Trois-Fontaines ; d'anciennes inscriptions funéraires chrétiennes ont été retrouvées à cet endroit. Cf. ci-dessus, p. 80-81.

Voie Ardéatine, au-delà de la Porte Saint-Sébastien, se détachant, à droite, de la voie Appienne devant la chapelle *Domine quo vadis* :

17° **Cimetière de Domitille**, au lieu dit Tor Marancia, à droite de la route, sur la *via delle Sette Chiese* ; vestibule des Flaviens, basilique à demi souterraine des saints Nérée et Achillée et de sainte Pétronille, crypte d'Ampliatus ; nombreuses peintures murales ; sera décrit dans le tome IV de la *Roma sotterranea*. Cf. ci-dessus, p. 112-123.

18° **Cimetière anonyme de la Nunziatella**, au quatrième mille, à droite de la route.

Entre la voie Ardéatine et la voie Appienne, au-delà de la Porte Saint-Sébastien :

19° **Cimetière des Saints Marc-et-Marcellien et de Saint-Damase**, dépendant de la partie du cimetière de Calliste appelée région de Balbine : crypte des saints Marc et Marcellien, crypte du pape Damase ; peintures murales. Cf. ci-dessus, p. 136-138.

20° **Cimetière de Calliste**, *ad sanctum Xystum*

entrée par la voie Appienne, à 1,450 mètres de Rome ; s'étend très loin, à droite de la voie Appienne, jusqu'aux abords de la voie Ardéatine et du cimetière de Domitille ; cryptes de Lucine ; crypte du pape Corneille, crypte des papes du IIIe siècle, crypte de sainte Cécile, chambres des Sacrements ; régions de Saint-Eusebe, de Sainte-Sotère, du pape Libère, de Balbine ; nombreuses peintures murales ; décrit par J.-B. DE ROSSI dans les trois premiers tomes de la *Roma sotterranea*. Cf. ci-dessus, p. 127-145.

21° **Cimetière de Saint-Sébastien**, *ad Catacumbas* ; crypte de la *Platonia*, où furent déposés, pendant la persécution de Valérien, les corps de saint Pierre et de saint Paul ; basilique de Saint-Sébastien ou des Saints Apôtres. Cf. ci-dessus, p. 83-84.

A gauche de la VOIE APPIENNE :

22° **Cimetière de Prétextat**, en face du cimetière de Calliste et près d'une catacombe juive ; cryptes de saint Janvier et des saints Felicissime et Agapit ; hypogée païen d'un prêtre de Sabazius ; peintures murales. Cf. ci-dessus, p. 31 et p. 126-127.

VOIE LATINE, au-delà de la Porte Latine (on s'y rend par la Porte Saint-Jean et la voie *Appia nova*) :

23° **Cimetière des Saints-Gordien et Epimaque**, à 600 mètres de Rome, à droite de la route.

24° **Cimetière de Tertullinus** : emplacement incertain.

25° **Cimetière d'Apronianus** ou de Sainte-Eugenie, à 1,350 mètres de Rome, à gauche de la route. Cf. DOM H. LECLERCQ, article *Apronien (cimetière*

Id., dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, I, p. 2636-2643 (1906).

26° **Cimetière anonyme**, au cinquième mille.

Voie Labicane, au-delà de la Porte Majeure :

27° **Cimetière de Saint-Castule**, à droite de la route, retrouvé par Fabretti en 1672 et de nouveau en 1864 ; depuis, l'entrée en a été murée. Voir l'album in-folio publié à Rome en 1905 par O. Jozzi, *Roma sotterranea : il cimitero di San Castolo*.

28° **Cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin**, *ad duas lauros, ad sanctam Helenam, sub Augusta in comitatu*, au lieu dit Tor Pignattara, près d'une villa impériale, du cimetière païen des *Equites singulares* et du mausolée de sainte Hélène ; crypte historique ; nombreuses peintures murales. Cf. ci-dessus, p. 164-165.

29° **Cimetière anonyme de la vigne Del Grande**, dans la même direction, un peu plus loin ; découvert par le Père Marchi en 1838.

Voie Tiburtine, au-delà de la Porte Saint-Laurent :

30° **Cimetière de Sainte-Cyriaque** ou de Saint-Laurent, *in agro Verano*, à droite de la route, auprès de la basilique de Saint-Laurent, élevée par Constantin au niveau même de la crypte du saint ; la construction de la basilique et celle d'un cimetière moderne ont fort abîmé la catacombe.

31° **Cimetière de Saint-Hippolyte**, à gauche, dans la vigne Caetani ; on y a trouvé en 1551 la statue d'Hippolyte, maintenant au musée du Latran ; crypte historique. Cf. ci-dessus, p. 150-152 et p. 230.

Voie Nomentane, au-delà de la *Porta Pia* :

32° **Cimetière de Saint-Nicomède**, à droite de la route, dans l'ancienne villa Patrizi.

33° **Cimetière de Sainte-Agnès**, à gauche, avec la basilique élevée au-dessus du tombeau de la sainte. Cf. ci-dessus, p. 152-160.

34° **Cimetière Majeur**, *coemeterium Majus ad Capream*, à gauche, un peu plus loin que le précédent; fouillé par le Père Marchi, qui le prenait à tort pour le cimetière de Sainte-Agnès; identifié par J.-B. de Rossi avec le *coemeterium Ostrianum* des *Actes* du pape Libère (assertion contestée par M. Marucchi); crypte de sainte Emérentienne, sœur de lait de sainte Agnès; peintures murales. Cf. ci-dessus, p. 93-94 et p. 160-161.

35° **Cimetière de Saint-Alexandre**, au septième mille, à droite, trouvé en 1855; petite basilique. Cf. ci-dessus, p. 125-126.

Voie Salaria nova, au-delà de la *Porta Salaria*, se détachant, à droite, de la voie Salaria *vetus* :

36° **Cimetière de Sainte-Félicité**, à gauche de la route; basilique souterraine.

37° **Cimetière de Thrason**, à droite; peintures murales. Cf. ci-dessus, p. 8.

38° **Cimetière des Giordani**, à droite, dans la villa Massimo; très profond, se développant sur cinq étages autour d'un vaste arénaire; c'est là peut-être que furent ensevelis, au temps de Dioclétien, les saints Chrysanthe et Daria; peintures murales. Cf. ci-dessus, p. 8 et p. 148-149.

39° **Cimetière de Priscille**, à gauche, dans la villa Ada; Chapelle grecque, hypogée des Acilii Glabriones, baptistère, basilique de Saint-Sylvestre;

nombreuses peintures murales ; c'est là que M. Marucchi situe le *coemeterium Ostrianum* et les *nymphae beati Petri*. Cf. ci-dessus, p. 93-100 et p. 102-112.

40° **Cimetière de Novella**, à droite, en rapport avec le *coemeterium Ostrianum;* emplacement incertain.

Voie Salaria vetus, au delà de la *Porta Salaria :*

41° **Cimetière de Saint-Pamphile**, à droite de la route.

42° **Cimetière de Saint Hermès**, à gauche ; basilique de saint Hermès ; crypte des saints Prote et Hyacinthe. Cf. ci-dessus p. 60 et p. 149-150.

43° **Cimetière anonyme**, au lieu dit *ad clivum cucumeris*, *ad septem columbas* ou *palumbas ;* emplacement incertain ; le *clivus cucumeris* correspondait à la montée venant de l'*Acqua acetosa*.

Voie Flaminienne, au delà de la Porte du Peuple :

44° **Cimetière de Saint-Valentin**, à droite de la route, sur les *Monti Parioli* (Parc de la Reine Marguerite) ; fondé, d'après les *Actes* de saint Valentin, dans la propriété d'une matrone appelée Sabinilla ; signalé par Bosio, fouillé par M. Marucchi en 1878 ; basilique du VIIe siècle, au-dessus de la tombe du saint, avec des peintures aujourd'hui presque entièrement détruites. Cf. O. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di San Valentino*, Rome, 1890.

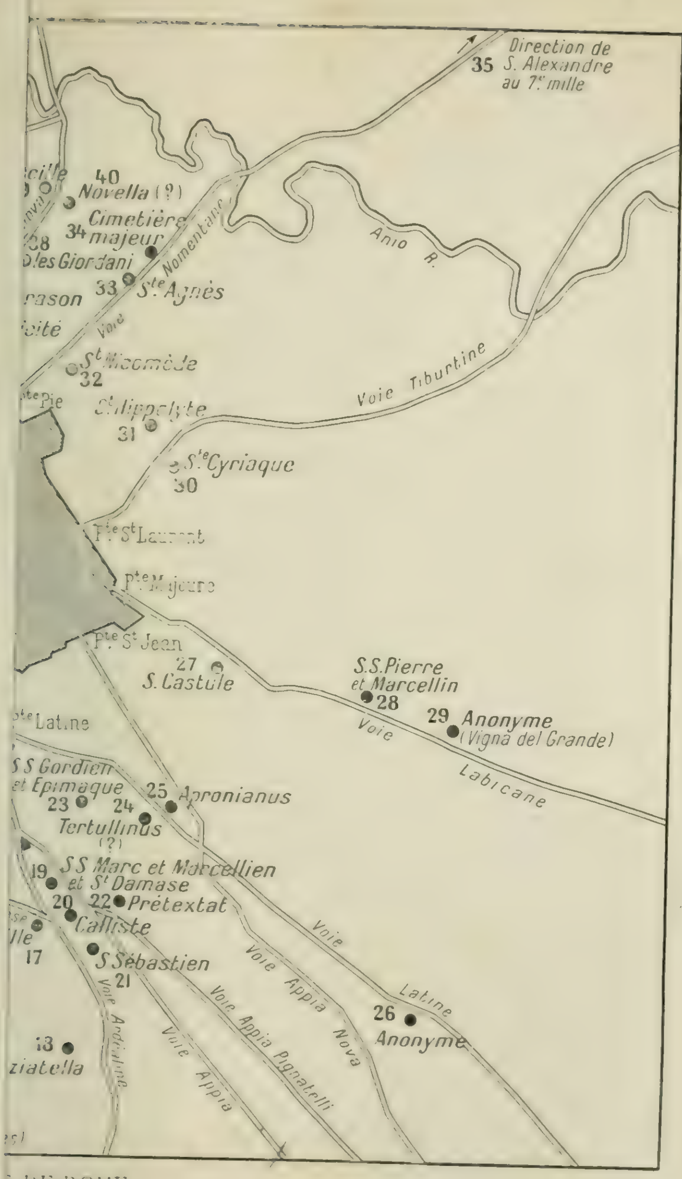
TABLE ANALYTIQUE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES



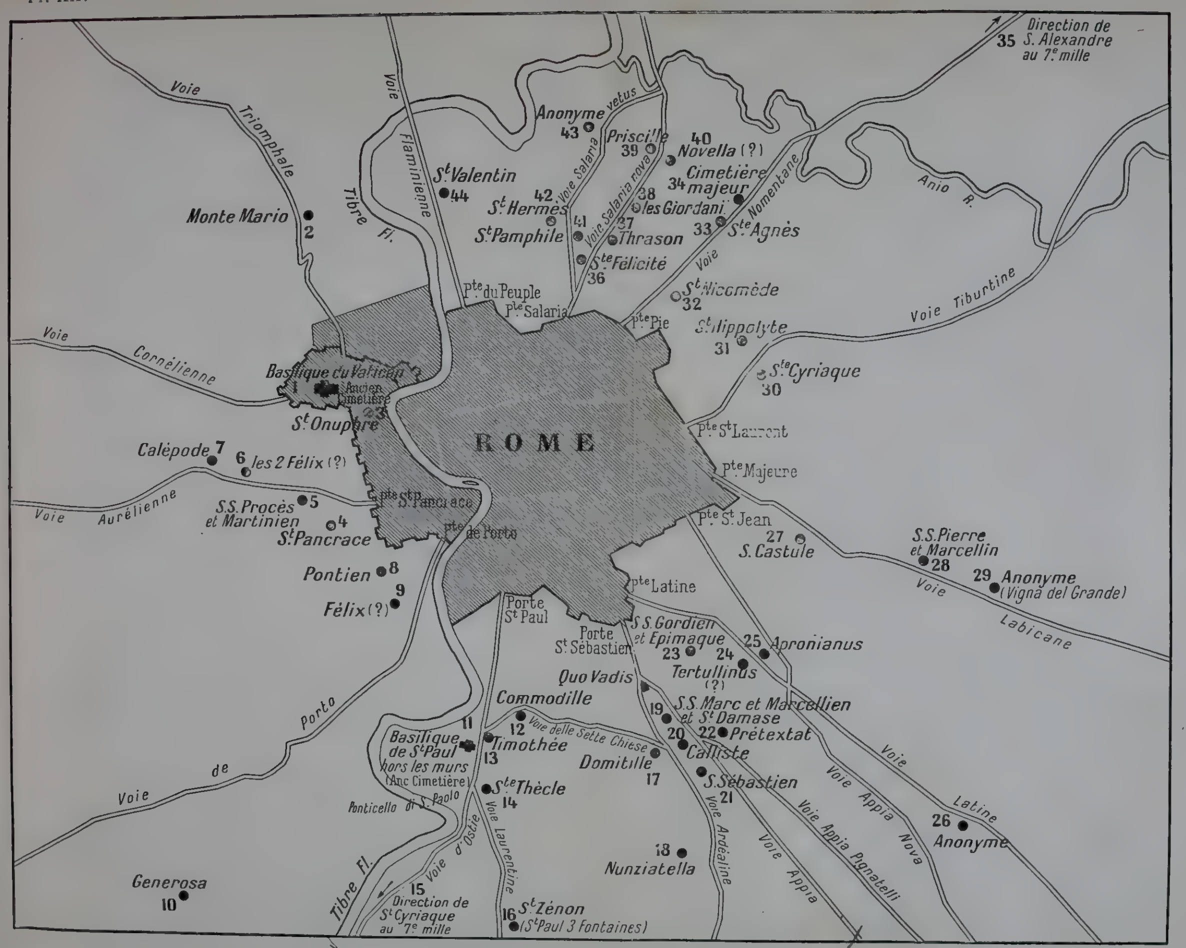
Le Puy. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, 23, boulevard Carnot.



…S DE ROME.

…ent des catacomb…

N.



CARTE DES ENVIRONS DE ROME,
avec l'indication de l'emplacement des catacombes.

S


B # 7796

